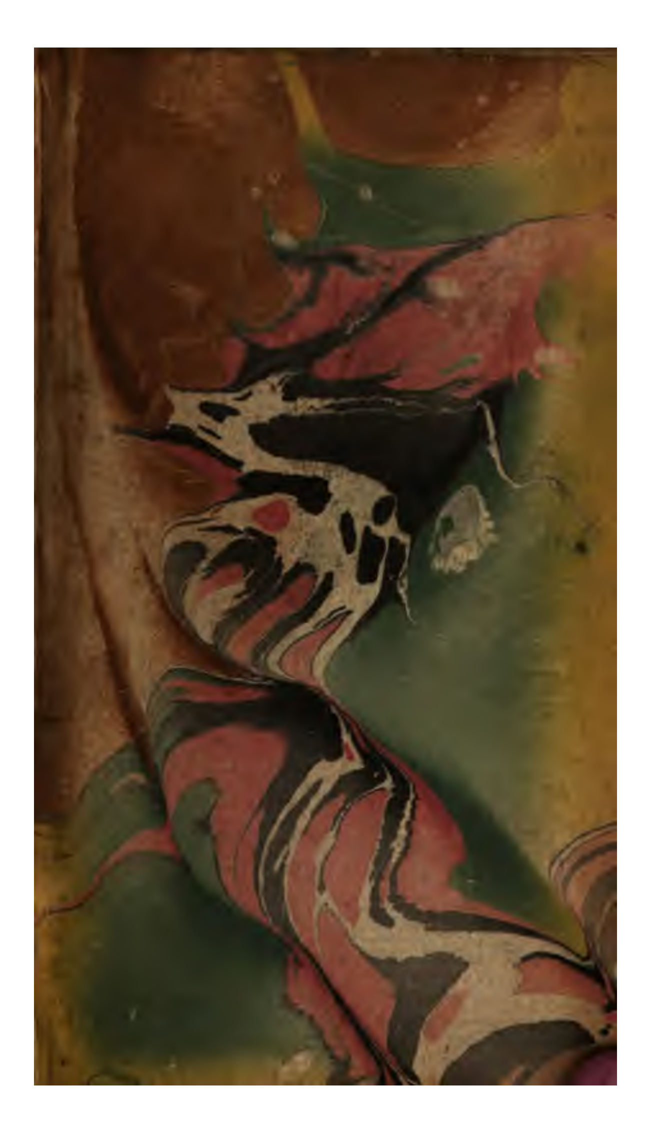




LES MOIS,

POËME.

LES MOIS,
POËME,
EN
DOUZE CHANTS:

PAR M. ROUCHER.

Per Duodena regit mundum Sol aureus Astra.
(VIRG.)

TOME IV.

Camaleño.

A PARIS,

De l'Imprimerie de QUILLAU, Imprimeur de S. A. S. Monseigneur le Prince DE CONTI, rue du Fouare, à l'Annonciation.

MDCCLXXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

LES MOIS
DE L'HYVER.
DÉCEMBRE,
CHANT DIXIEME.

SUR un char pareſſeux, le Soleil triſtement
Se lève, enveloppé d'un ſombre vêtement.
Quelle affreuſe pâleur deshonnore ſa face ?
Comme rapidement ſa lumière s'efface !
De l'empire des Airs n'eſt-il donc plus le Roi ?
Qu'a-t-il fait de ſes traits ? Où ſont-ils ? Et pourquoi
Si long-tems à la nuit abandonner ſon trône ?
Eſt-ce là ce Vainqueur que la flamme couronne ?
Eſt-ce lui, qui n'aguère ardent, ambitieux
Franchiſſoit tous les jours l'immenſité des Cieux,
De torrens de lumière inondoit les campagnes,
Et dardant ſes rayons juſqu'au flanc des montagnes,
Empreignoit le rocher de germes créateurs ?

Vous, de son feu sacré zélés Adorateurs,
Héritiers des Incas, Enfans de Zoroastre,
Venez dans notre Europe, & contemplez cet Astre,
Devant qui, chaque jour, fléchissent vos genoux.
Est-ce là votre Dieu? Le reconnoissez-vous?
Vous pâlissez! Vos yeux se remplissent de larmes!
Peuples simples & doux, je conçois vos allarmes.
En contemplant son front & livide & glacé,
Vous croyez de la mort votre Dieu menacé;
Vous craignez que le Ciel, pour venger quelqu'outrage,
N'aille renouveller cet antique naufrage,
Qui, brisant, ruinant le Monde primitif,
Dispersa des humains le reste fugitif:
Comme eux vous redoutez d'éternelles ténèbres,
Et remplissez les Airs de cris lents & funèbres.

Rassurez-vous; le Ciel vous promet sa faveur,
Et vous verrez bientôt naître votre Sauveur.
C'est le Soleil. Tournez vos regards vers l'Aurore:
C'est de-là que ce Dieu, tout rayonnant encore,
Après deux fois dix jours, de cinq nuits allongés,
Viendra dissiper l'ombre où nous sommes plongés;

Les Peuples marcheront à ſa vive lumière :
Il rendra la Nature à ſa beauté première.
Terre, ſois dans la joie ; & vous, Cieux, treſſaillez !
De leurs plus doux tréſors les Hommes dépouillés
Des préſens de Cérès enrichiront leurs granges,
Et seront abreuvés du nectar des Vendanges.

Mais trop tôt mes regards vont chercher l'avenir ;
Trop tôt je vous promets celui qui doit venir :
Avant qu'il ait repris ſon armure éclatante,
Les champs doivent languir dans une longue attente ;
Les vents doivent gronder, les brouillards s'épaiſſir,
Et la pluie & la nège en glace ſe durcir.
Ah ! tandis que la glace épargne encor la Terre,
Hâtons-nous, prévenons le froid qui la reſſerre :
D'une race nouvelle allons peupler les bois.

Cent jeunes Citoyens s'offrent à notre choix ;
Le Plâne, qui couvrit le banquet de Socrate ;
Le Cèdre, antique enfant des rives de l'Euphrate ;
Lui, de qui les rameaux dans la nuit allumés
Eclairoient les palais de flambeaux parfumés ;

Le Frêne, qui se plaît à plonger dans l'argile;
Le Tremble murmurant & le Hêtre fragile.
Venez, Belles; venez, Poëtes & Guerriers :
Je vais planter pour vous le Myrthe & les Lauriers.
Ombres des Morts, sortez du séjour des ténèbres;
J'élève le Cyprès sur vos urnes funèbres.
Que le Saule & l'Ozier embrassent les ruisseaux;
Ormes, dans les vallons, préparez des berceaux;
Vous, Sapins, qui des Mers devez braver la rage,
Apprenez sur les monts à défier l'orage :
Confions à la roche, aux côteaux sabloneux
Le Mélèse, qui, seul des arbres résineux,
Peu jaloux de sa feuille à l'Hyver l'abandonne;
Et le Chêne sur-tout, vieux Prophète à Dodone,

Qu'il soit de nos forêts le premier ornement :
Sa taille, sa vigueur, son épais vêtement
Sur tous nos végétaux lui méritent l'empire.
Tandis qu'autour de lui tout passe, tout expire,
Lui, déployant toujours des rameaux plus altiers,
Résiste, inébranlable, à des siècles entiers;
Des Dieux toujours vivans noble & frappante image.

Français, respectez donc cet annuel hommage,
Qu'au retour des Hyvers, sur un autel sacré,
Vos Ancêtres payoient à cet arbre adoré.
Quels chants, quels cris de joie annonçoient cette Fête!

Aussi-tôt que des bois le jour doroit le faîte,
Peuples, Prêtres & Grands marchoient au son du cor
Vers la forêt, que Dreux à ses piés voit encor.
Tableau majestueux! Nos Poëtes antiques,
Les Bardes, en trois chœurs, entonnoient des cantiques,
Et noblement vêtus de longs habits flottans,
Conduisoient deux Taureaux de blancheur éclatans.
Trois Vieillards les suivoient : dans sa main vénérée
L'un portoit un vaisseau rempli d'une eau sacrée;
L'autre, le pur froment pêtri pour les autels;
Le dernier, aux regards des coupables mortels,
Présentoit cette main, qui du pouvoir suprême
Dans l'Empire des Lys est le Royal emblême.
Près de leur Chef armé d'une serpette d'or,
Les Druides sonnoient de la trompe & du cor,
Et le Peuple à grands flots fermoit la marche sainte.
Chênes, qui décoriez cette sauvage enceinte,

Leurs yeux ſur vous fixés cherchoient avidement
Le Gui, de vos rameaux paraſite ornement,
Certains que le pouvoir d'Héſus & de Mercure
Attachoit le bonheur à cette plante obſcure.
Frappoit-elle leurs yeux? Tout-à-coup mille voix
Rempliſſoient d'un ſeul cri la profondeur des bois.

Cependant le reſpect ramenant le ſilence,
La ſerpette à la main, le Grand-Prêtre s'élance,
Adore & fait tomber le céleſte préſent,
Déjà ſur un autel à tous les yeux préſent.
« Grands Dieux ! s'écrie alors le Pontife-Monarque ;
» Grands Dieux ! de vos bontés nous adorons la marque.
» Que ce fruit, ſous nos toîts ſaintement tranſporté,
» En écarte l'horreur de la ſtérilité ;
» Que l'Hymen vénérable, amoureux de ſes chaînes,
» Surpaſſe en rejettons les rameaux de nos Chênes,
» Et que leurs troncs noueux, tous les ans plus épais,
» Vieilliſſent avec nous dans une longue paix. »
Il ſe tait, & pourſuit les auguſtes myſtères.

Tels furent nos Ayeux dans leur bois ſolitaires.

Ah ! pourquoi falloit-il que le ſang des mortels ;
Pour honorer Héſus, coulât ſur les autels ?
Qu'il ſoit béni le Dieu, dont le bras ſecourable
A purgé nos climats de ce culte exécrable !
Mais en ouvrant ton ſein à de plus douces loix,
O France ! tu devois hériter des Gaulois
Un peu de leur reſpect pour leurs Temples agreſtes.
Trop oublieux d'un ſang, dont nous ſommes les reſtes,
Nous avons abbattu ſous nos coups imprudens
Des bois, que pleureront nos derniers deſcendans.
Où trouver en effet des Chênes, dont la tête
Ait bravé deux cens ans l'effort de la tempête ?
Nos forêts n'offrent plus qu'un aride coup-d'œil ;
Et Compiegne & Crécy gémiſſent ſous le deuil.

Lieux chéris des neuf Sœurs, délicieuſe enceinte,
Où long-tems de Budé s'égara l'ombre ſainte ;
Fontaine, à qui le nom de cet Homme fameux
Sembloit promettre, hélas ! un deſtin plus heureux,
J'ai vu, ſous le tranchant de la hâche acérée,
J'ai vu périr l'honneur de ta rive ſacrée !
Tes Chênes ſont tombés, tes Ormeaux ne ſont plus !

Sur leur front jeune encor, trois ſiècles révolus
N'ont pu du fer impie arrêter l'avarice :
D'epines aujourd'hui ta grotte ſe hériſſe ;
Ton eau, jadis ſi pure, & qui de mille fleurs
Dans ſon cours ſinueux nourriſſoit les couleurs,
Ton eau ſe perd ſans gloire au ſein d'un marécage.
Fuyez ; tendres Oiſeaux, enfans de ce bocage ;
Fuyez : l'aſpect hideux des Ronces, des Buiſſons
Flétriroit la gaîté de vos douces chanſons.
Vous, Bergers innocens ; vous, qui dans ces retraites
Cachiez les doux tranſports de vos ardeurs ſecrettes,
Oh ! comme votre amour déplore ces beaux lieux !
De vos rivaux jaloux comment tromper les yeux ?
Et moi, qui mollement étendu ſur la mouſſe
M'enyvrois quelquefois d'une extaſe ſi douce,
Hélas ! je n'irai plus y cadencer des vers !
Il faudra que j'oublie & ces ombrages verds
Et la grotte, où du jour je bravois les outrages.

Qu'ai-je dit, inſenſé ? Quoi, je parle d'ombrages,
Et le Démon du Nord rugit autour de moi !
Profondément plongé dans un muet effroi,

J'ose à peine écouter ses sifflemens terribles ;
Par le calme des nuits devenus plus horribles.
Quel fracas ! Quel tumulte ! A ses coups redoublés ;
Mes champêtres lambris gémissent ébranlés.
Ennemi du Sommeil dont l'aîle me protège,
Il agite ma couche ; & son fougueux cortège,
L'Eurus & les Autans, par un commun assaut
Me battant à grand bruit, m'éveillent en sursaut.
Mon ame, trop long-tems de préjugés nourrie,
Croit entendre les Morts : je pâlis, je m'écrie,
J'appelle ma raison contre ma folle erreur ;
Et je parviens à peine à dompter ma terreur.

Nuit sombre : mais quel jour plus sombre lui succède !
Qu'il est foible, incertain ! Quelle vapeur l'obsède !
Froide & contagieuse, elle monte en flottant,
Et comme un fleuve impur s'épaissit & s'étend.
Je ne vois plus des monts l'inégale surface ;
Plaines, fleuves, cités, tout s'éteint, tout s'efface.
Je ressemble au mortel, qui loin du jour languit
Dans ces cachots, voisins de l'éternelle nuit.
Mon front est sans couleur, ma tête est affaissée ;

Et la mélancolie attriſtant ma penſée ;
Je ne ſens dans mon cœur vide de tous deſirs
Ni l'amour des beaux arts, ni le goût des plaiſirs :
Ma triſte voix s'exhale en regrets inutiles.
Où ſont-ils ces côteaux, que j'ai vus ſi fertiles ?
Où ſont-ils ces vallons, ſi rians à mes yeux ?
Printems, quand viendras-tu raſſéréner les Cieux ?

Je l'attendrai long-tems. L'Hyver règne ; & la nège,
Suſpendue en rochers dans les airs qu'elle aſſiège,
Oppoſe aux feux du jour ſa grisâtre épaiſſeur :
De ſa chûte prochaine un calme précurſeur
S'eſt emparé des Airs ; ils dorment en ſilence.
La nuit vient : l'Aquilon d'un vol bruyant s'élance,
Et déchirant la nue, où peſoit enfermé
Cet Océan nouveau goutte à goutte formé ;
La nège, au gré des vents, comme une épaiſſe laine
Voltige à gros flocons, tombe, couvre la plaine,
Déguiſe la hauteur des Chênes, des Ormeaux,
Et confond les vallons, les chemins, les hameaux ;
Les monts ont diſparu : leur vaſte amphithéâtre
S'abbaiſſe ; tout a pris un vêtement d'albâtre.

Ah ! plaignons le mortel, qui, dans ce triste jour,
Contraint de s'avancer vers un lointain séjour,
Ne reconnoissant plus ni côteau, ni prairie,
Traîne un pas égaré sur la nège qui crie.
Ses piés en vains efforts consûment leur vigueur.
Haletant, il s'arrête ; & vaincu de langueur,
Maudit une Contrée, où le regard n'embrasse
Qu'un informe désert sans hospice & sans trace.
Bientôt le jour plus foible ajoute à ses ennuis :
L'Ombre fond sur la Terre, & la Reine des nuits
A voilé son croissant de nuages funèbres.
Que fera-t-il alors perdu dans les ténèbres,
Craignant à chaque pas & les marais trompeurs
Et les étangs couverts d'un amas de vapeurs ?
Le cœur serré d'angoisse, il s'étend sur la plaine ;
Là, sans couleur, sans force & presque sans haleine,
Il murmure tout bas, dans un long désespoir,
Le tendre nom d'un fils qu'il ne doit plus revoir.
Mais c'en est fait. Déjà ses esprits s'engourdissent ;
Son sang ne coule plus ; ses membres se roidissent ;
Ses yeux las de s'ouvrir se ferment ; il s'endort :
Invincible sommeil qui s'unit à la mort.

Vous les soupçonnez peu ces rigueurs de l'année ;
Vous, riches Citadins ; vous troupe fortunée,
Qui, vous environnant de plaisirs & de jeux,
Insultez de l'Hyver le génie orageux ;
Une douce chaleur de vos foyers l'exile,
Quand sous ces mêmes toits Flore trouve un asyle :
Là, vous réalisez la Fable de ces tems,
Où l'Homme jouissoit d'un éternel Printems.

Eh ! qui sous des lambris ornés par la peinture
De sites, où se plaît la riante Nature ;
De côteaux verdoyans, de ruisseaux argentés,
D'aurores, de beaux soirs dans les eaux répétés ;
Et du jour que la nuit emprunte à chaque étoile,
Jour charmant, par Vernet embelli sur la toile ;
Répondez ; qui de vous dans ces sallons dorés,
Où de fleurs, de rubis, de perles décorés,
Au doux bruit des concerts dont s'anime la danse,
La Jeunesse & l'Amour folâtrent en cadence,
Qui de vous oseroit, Sybarite orgueilleux,
Des rigueurs de l'Hyver faire un reproche aux Dieux ?
Dans le sein du bonheur le murmure est un crime.

Qu'il se plaigne celui que l'indigence opprime ;
C'est pour lui que l'Hyver est âpre & sans pitié.
Sous un toît ruineux qui les couvre à moitié,
Voyez transir de froid, languir sans nourriture
Ceux, qui dans vos sillons fécondoient la Nature.
Et, quoi donc ! leurs sueurs, les efforts de leurs bras
N'auroient-ils fait de vous que de riches ingrats ?
Non, non : par des bienfaits montrez-vous équitables,
Que l'or prenne en vos mains des aîles charitables,
Qu'il cherche l'indigent, & que dans vos hameaux,
L'appellant au travail, il soulage ses maux.

N'aguères je voyois près des champs, ou l'Aronde
Et l'Aisne au sein de l'Oise engloutissent leur onde,
Je voyois un Mortel, qui, sage autant qu'humain,
Voulant qu'à ses labeurs le pauvre dût son pain,
Tous les ans, quand le Nord déchaîne sa furie,
D'un peuple de vassaux soudoyoit l'industrie.
Femmes, vieillards, enfans, vous tous, qui lui devez
Et vos champs agrandis & vos toîts relevés,
Dites-nous quels travaux remplissoient vos journées.
En des plaines, jadis par Cérès couronnées,

Alliez-vous, pour loger ce maître fastueux,
Creuser les fondemens d'un château somptueux?
Avez-vous enfermé dans un parc inutile
Un beau sol, que Bacchus pouvoit rendre fertile?
Ah! chez lui rien n'insulte à votre pauvreté.

Ami dans tous ses goûts de la simplicité,
Il ennoblit son or par d'utiles ouvrages.
Les chemins applanis & riches en ombrages
Des remparts de Compiègne ont rapproché vos fruits.
Vos portiques sacrés que l'âge avoient détruits,
Doux asyle, où cent fois votre ame désolée
Sous les regards d'un Dieu respira consolée;
Eh bien! à vos soupirs ils sont encor ouverts.
Cette onde, qui jadis par cent détours divers
Sur un terrein fangeux se traînoit incertaine,
Ruisseau pur maintenant & limpide fontaine,
Là, pour vous d'une grotte habite le repos;
Ici, dans un canal roule pour vos troupeaux.
Sans lui ce marécage, autrefois le repaire,
Où se gonfloit l'insecte, où siffloit la Vipère,
Autour de vous encor infecteroit les Airs.

Sans lui ne croîtroit point sur vos côteaux déserts
L'arbre, qui transplanté du neustrien rivage,
De ses fruits, sous la meule, épanche un doux breuvage.

Et toi, de qui César hérissa la hauteur
D'un camp, où reposoit son Aigle observateur;
Toi, qui né dans la Mer, à l'Homme qui te fouille
Etales des Requins la tranchante dépouille,
Mont qui me fus si cher, retraite, où les neuf Sœurs
Me firent savourer leurs premières douceurs,
Dis-nous comment enfin dompté par la culture,
Aux troupeaux étonnés tu donnes leur pâture;
Cependant qu'en Berceau des Ormes arrondis
Repoussent le Soleil, qui te brûloit jadis!
Que tous ces monumens, respectés d'âge en âge,
Rendent à leur auteur un sacré témoignage;
Et qu'en les contemplant, le vieillard attendri
Ajoute: ils m'ont donné le pain qui m'a nourri?

Mais tandis que la nège au fond d'une chaumière
Relegue l'indigent; le char de la lumière
Roule, touche au solstice, & la plus longue nuit

Pour douze Mois entiers sous la Terre s'enfuit.
Une pâle lueur a blanchi l'Empyrée.
Enfant du Ciel, rens-nous ta présence sacrée;
Dévoile à nos regards ton front resplendissant,
Parois, & sois le Dieu du monde renaissant!

Il a paru: déjà, les mains vers lui levées,
Par mille cris joyeux, les Nations sauvées,
Du pié de leurs autels le saluant en chœur,
De la jalouse nuit le proclament vainqueur.

Triomphe du Soleil, triomphe mémorable,
Qui, dans tous les climats embelli par la fable,
Et sous des noms divers d'âge en âge porté,
Par l'Europe & l'Asie est encore chanté!
Le Nil du Roi des ans attestoit la puissance,
Alorsque d'Harpocrate il fêtoit la naissance.
Oromaze, ce Dieu des antiques Persans,
Ce Dieu, père du bien, lui, dont les traits perçans,
De la nuit & du mal vainquirent le génie,
Et qui dans l'Univers rétablit l'harmonie,
Ne figuroit-il point le Monarque du jour,

Réparateur des maux du terreſtre ſéjour ?
Et ce maître des Dieu, dont le bruyant tonnerre
Châtia la fureur des enfans de la Terre,
Quand ces Titans, au jour de leur rébellion,
Sur l'Olympe entaſſoient l'Oſſa, le Pélion,
N'eſt-il pas du Soleil l'hiſtoire ſymbolique ?
Et nous-même, aujourd'hui que de ſa route oblique
Cet Aſtre atteint la borne & revient ſur ſes pas,
Dans les remparts de Dreux ne célébrons-nous pas
L'époque ſolemnelle, où de l'humaine race
Le Soleil qui renaît conſole la diſgrâce ?

Que nous dit en effet ce long cri répété,
Dont tous les Druſiens rempliſſent leur cité ?
Qu'enſeignent les brandons, qui, dans cette nuit ſainte,
De la place publique ont éclairé l'enceinte,
Et qui brûlent enfin dreſſés ſur les tombeaux ?
Ainſi qu'aux premiers tems, tous ces mille flambeaux
Des rayons du Soleil ſont le myſtique emblême.
Ces cris proclament l'heure, où l'Hercule ſuprême,
De ſon courage éteint reſſuſcitant l'ardeur,
Va rendre aux jours plus longs leur première ſplendeur;

C'eſt par des feux encor, où ſe peint ſon image,
Qu'il reçoit du Cathay le ſolemnel hommage.
Dès qu'arrive l'Année à ſa dernière nuit,
De lampes, de flambeaux tout l'Empire reluit;
Et de chaque maiſon la porte illuminée
Se pare de ces mots : AU VRAI ROI de l'ANNÉE.

Ce Roi n'oſe pourtant, jeune & trop foible encor,
Environner ſon front de tous ſes rayons d'or :
De quelques traits de flamme à peine il ſe couronne.
Vingt rivaux en fureur lui diſputent ſon trône;
L'Enfant du Nord l'aſſiège, & le Démon des Eaux
Menace d'abymer la Terre ſous les flots.
Il s'avance; il deſcend chargé d'une urne immenſe :
Sa main l'ouvre à grand bruit; & ſur l'An, qui commence,
Renverſant tout entier ce dépôt des Hyvers,
L'ouragan pluvieux en couvre l'Univers.
Le Ciel fond en torrent, qui du haut des montagnes
Ecumant & grondant s'étend ſur les campagnes :
Tout eſt Mer. Dans ſon ſein les arbres entaſſés
Et les hameaux détruits & les ponts fracaſſés
Roulent, & des humains emportés par l'orage,

Briſant les corps meurtris, avancent leur naufrage.

Dieux ! nous ramenez-vous à ces tems déſaſtreux,
Où, jaloux l'un de l'autre & ſe heurtant entr'eux,
Les Elémens, conduits par un fougueux génie,
De la Terre & des Cieux rompirent l'harmonie,
Firent craindre au Soleil une éternelle nuit,
Et déchaînant les eaux ſur le globe détruit,
De l'Homme en cent climats engloutirent la race?
Hélas ! Au ſeul penſer de ces jours de diſgrâce,
Mon ſang glacé s'arrête; & ma lyre ſans voix,
De larmes arroſée, échappe de mes doigts.

Muſe ! reprens ta lyre; & ſans vouloir connoître
De quel pouvoir ſecret ce déſordre a pu naître,
Graves-en dans tes vers la ténébreuſe horreur;
Dis comment de ſon lit l'Océan en fureur
S'élança ſur la Terre, & la couvrit d'abymes.
Des monts voiſins du Ciel il inonde les cîmes,
Les fracaſſe; & s'ouvrant un paſſage en leur ſein,
Pour de nouvelles Mers creuſe un nouveau baſſin.

Bientôt à l'Océan, qui roule sans rivages;
Tous les torrens des Airs unissent leurs ravages.
La Terre tonne, tremble; & ses flancs caverneux
Sans cesse vomissant des flots bitumineux,
L'Homme égaré, perdu dans le brouillard de soufre
Que ces fleuves de lave exhaloient de leur gouffre,
L'Homme, de mille morts à la fois investi,
Dans les feux, dans les eaux périssoit englouti.

Par dégrés cependant l'onde moins courroucée
Décroit, & dans son lit rentre enfin repoussée.
La flamme des Volcans s'assoupit & s'endort.
Mais hélas! Des humains échappés à la mort
Quel fut le désespoir, quand, du haut des montagnes,
Jettant un regard sombre au loin sur les campagnes,
Ils virent leur séjour, autrefois si riant,
Désert, & dans le deuil d'un silence effrayant,
N'offrant de toutes parts qu'un long marais immonde,
Où sembloit expirer l'astre pâle du Monde?
Nous peindrons-nous jamais leur état douloureux,
Nous, qui chéris du Ciel coulons des jours heureux,

Nous, qui formons à peine un desir inutile,
Qui moissonnons en paix une Terre fertile,
Et pour qui le Soleil, de la Nature ami,
Marche d'un pas égal dans sa route affermi?
C'est en vain que sur nous l'Hyver fond en orages;
Ses bienfaits ont bientôt réparé les naufrages.
Oui, mortel: quand ce Dieu, signalant son pouvoir,
Des trésors de la pluie ouvre le réservoir,
Cette chûte des eaux est encor salutaire:
Le fleuve s'en nourrit pour féconder la Terre.

Au tems de ma jeunesse, avant qu'à ma raison
L'étude eût découvert un plus vaste horison,
Tandis que du Soleil la lumière voilée
Laissoit regner la nuit sous la voûte étoilée,
Et tandis que la pluie enfloit de ses torrens
Les fleuves écumeux & sur la plaine errants,
Librement prisonnier d'un réduit tacitune,
Je veillois aux lueurs d'une lampe nocturne;
J'interrogeois l'Auteur de tous ces mouvemens,
Je demandois raison du choc des Elémens;

Pourquoi l'Année expire, & l'Ether nous assiége
De frimats, de brouillards & de pluie & de nège;
Pourquoi ces Aquilons, cortège des Hyvers,
Et ces monts, dans la chaîne embrasse l'Univers.

Lassé de ces pensers où mon esprit se plonge,
Je m'endors: tout-à-coup enfanté par un songe,
Un Colosse imposant apparut à mes yeux:
Couronné de Soleils, son front touchoit aux Cieux;
Les Saisons l'entouroient: par des routes certaines,
Serpentoient dans son corps les lacs & les fontaines;
Sept couleurs à la fois nuançoient ses habits;
Son sceptre brilloit d'Or, de Saphirs, de Rubis;
Un long voile azuré lui servoit de ceinture:
Mon œil, à tous ces traits, reconnut la Nature.

« Ton esprit, me dit-elle, ami des vérités,
» Demande à quel dessein, loin des Mers emportés,
» S'étendent ces frimats, ces brouillards & ces nues.
» Suis-moi; je vais t'ouvrir des routes inconnues:
» Mes secrets aujourd'hui te seront dévoilés. »

Elle dit; & soudain aux lambris étoilés,
Sur les aîles des Vents la Déesse m'enlève.

C'étoit l'heure propice, où le Soleil se lève.
Alors la Déité, par un charme puissant,
Arma mes foibles yeux d'un regard plus perçant;
Et dans tous les climats me présentant la Terre :
» Contemple tous les monts que ta Planète enserre;
» Dit-elle; vois ces rocs qu'Annibal a franchis,
» Les sommets Riphéens de longs frimats blanchis;
» Le Taurus, au Tartare opposant des barrières;
» Le Caucase berceau de cent hordes guerrières;
» L'Olympe, d'où la Fable a fait tonner ses Dieux;
» L'Atlas, qu'elle chargeoit de tout le poids des Cieux;
» L'Ararat, où cent fois, d'une antique disgrâce,
» Le crédule Vulgaire alla chercher la trace;
» Les rochers de Goyame & les monts de Luna;
» Les Andes, que l'Europe à son sceptre enchaîna;
» Enfin du globe entier les hauteurs primitives :
» Eh bien! sans ces hauteurs, les ondes fugitives,
» Qui, par mille détours, de climats en climats,

» Portent aux Nations le tribut des frimats;
» Jamais dans un canal, en fleuve rassemblées,
» N'auroient donné la vie aux stériles vallées.
» Ce globe n'eut offert que marais croupissans:
» Mais j'élevai les monts, je fis souffler les vents;
» Et les vents, au sommet des montagnes chenues,
» Précipitent l'amas des vapeurs & des nues.
» Là, leurs flots, chaque jour goutte-à-goutte filtrés,
» De tuyaux en tuyaux distillent épurés.

» Voudrois-tu contempler dans le flanc des collines
» Le pénible travail de ces eaux crystallines?
» Tourne les yeux: ces monts t'ouvrent leur vaste sein;
» Vois ici le rocher s'élargir en bassin;
» Là, prendre d'un Syphon la forme recourbée;
» Plus bas, céder la place à la craie imbibée,
» A des couches d'argile, aux sables, aux cailloux:
» L'onde y coule, y serpente en filets purs & doux,
» Bientôt au pié du mont, sur le gravier reçue,
» Vers la clarté du jour elle cherche une issue.
» Ses liens sont brisés; mais, humble à son berceau,

» Le

« Le fleuve encor timide eſt à peine un ruiſſeau ;
» Cependant Roi futur, il roule ; & ſa puiſſance
» Déjà fait oublier ſon obſcure naiſſance.

» Admire-les, ces Rois de l'humide Elément ;
» Le Gange, où l'Indien plongé ſtupidement
» En l'honneur de Brama voudroit finir ſa courſe ;
» L'Yrtis impatient de voir les feux de l'Ourſe ;
» Le Volga, vaſte Mer tributaire des Czars ;
» La Seine, dont les bords embellis par les Arts
» Font envier leur gloire à la fière Tamiſe ;
» La Saône, tendre amante à ſon époux ſoumiſe ;
» Le Rhône cet époux, qui l'entraîne en grondant,
» Et briſe ſur des rocs ſon orgueil imprudent ;
» La Loire, dont les eaux, captives ſans contrainte,
» Se creuſent chaque année un nouveau labyrinthe ;
» Le Tibre, qui, déchu de ſes antiques droits,
» Veut quelquefois encor intimider les Rois ;
» Le Nil, le Sénégal & l'immenſe Amazone,
» Trompant l'aridité de la brûlante Zone ;
» Tous, fleuves bienfaiteurs, que doit cet Univers

» Aux Nuages, aux Vents, sombres fils des Hyvers.»

Elle dit ; je m'éveille ; & ma raison plus sage,
De l'Hyver, tous les ans, a béni le passage.

REMARQUES

SUR

LE DIXIEME CHANT.

DÉCEMBRE.

En rapprochant les uns des autres les Calendriers des Peuples les plus célèbres de l'Antiquité, nous avons fait voir que presque toutes les Fêtes n'étoient qu'une représentation allégorique de la marche du Soleil dans le Zodiaque, & de ses diverses influences sur la Terre. Si cette vérité avoit besoin de nouvelles preuves pour être adoptée, un coup d'œil rapide, jetté sur les Fastes Religieux de la Perse, de l'Egypte, de la Grèce & de Rome, suffiroit pour nous en convaincre. Je vais tenter cette nouvelle comparaison, persuadé que les Lecteurs qui savent réfléchir ne verront point sans intérêt comment l'Homme des tems anciens, guidé par le sentiment de ses besoins & d'une juste reconnoissance, honoroit le premier des astres au moment, où, du point le plus bas de sa course, il semble revenir sur

ſes pas : eſpèce de NAISSANCE annuelle qui fait ſortir la Nature de l'état de mort, & ſauve l'eſpèce humaine.

L'année Perſane, avec que le Sultan MELICSHAH, plus connu ſous le nom de GELALEDDIN, eût déplacé, en la réformant, l'ordre primitif des Fêtes, ramenoit avec le Solſtice d'Hyver la plus grande ſolemnité des Ignicoles : c'étoit la NAISSANCE DE MYTHRAS qu'on célébroit durant ſix jours.

» Une choſe digne de remarque, c'eſt que le culte de Mythras, Divinité qui étoit abſolument inconnue à l'Europe avant la fin de la République Romaine, fit les plus grands progrès dans Rome & dans tout l'Empire, peu de tems après la première prédication de l'Evangile. Le plus ancien exemple qu'on en trouve chez les Romains eſt contenu dans une Inſcription, datée du troiſième Conſulat de Trajan, ou de l'an 101 de l'Ere Chrétienne. C'eſt la dédicace d'un autel au Soleil, ſous le nom de Mythras : DEO SOLI MYTHRÆ.... Ce culte ſe célébroit dans un antre, dans l'antre myſtique, d'où le Soleil étoit cenſé renaître à Noël... Auſſi le Père HARDOUIN croyoit-il que c'étoit pour cette raiſon que l'Egliſe Latine célèbre au même jour la Naiſſance

de JÉSUS-CHRIST, qu'on disoit aussi en Orient être né dans une caverne (*) ».

Nous retrouvons le même esprit en Egypte, quoique sous des noms & des emblêmes différens. Le Solstice d'Hyver étoit marqué dans cette fameuse contrée par trois Fêtes qui ont un rapport visible avec le retour, la renaissance du Soleil : 1°. LA RECHERCHE D'OSIRIS, qu'on faisoit en promenant sept fois une Vache au tour des Temples, pour marquer les sept Mois, qui s'écoulent d'un Solstice à l'autre : 2°. LA VENUE d'ISIS, & son retour de Phénicie, où elle étoit allée, disoit-on, pour avoir des nouvelles de son époux Osiris; on lui offroit ce jour-là des gâteaux sur lesquels étoit représenté un Hyppopotame enchaîné, figure de Typhon vaincu : 3°. LA NAISSANCE D'HARPOCRATE, fils d'Osiris & d'Isis : on sait que dans le langage symbolique de l'Egypte, Isis étoit la Terre; Osiris, le Soleil dans toute sa force; & Harpocrate, le Soleil renaissant.

J'ai fait observer plusieurs fois dans le courant de ces Remarques qu'Hercule fut dans l'origine l'emblême du Soleil: voici une nouvelle observation qui confirme la première. La Grèce, dans la nuit du Sol-

(*) M. de Gebelin HIS. RELIGI. DU CALEND.

primoit la reconnoissance de la Nation pour les bienfaits qu'elle avoit reçus, & qu'elle attendoit encore de la fécondité de l'année. N'oublions pas de dire qu'en ce jour solemnel ils se faisoient mutuellement des présens ; qu'ils les accompagnoient de vœux pour l'heureux succès de leurs affaires, qu'ils s'invitoient à de grands festins, & que de la température du Ciel à cette époque, ils concluoient la température du reste de l'année.

Nous avons souvent parlé de la réformation du Calendrier par Jules-César, & nous ne sommes entrés dans aucun détail à ce sujet. Maintenant que nous arrivons au Mois après lequel s'ouvrit cette réformation, & qui depuis a eu trente-un jours au lieu de vingt-neuf qu'il avoit eu d'abord, il ne sera pas hors de propos de donner une idée de ce changement.

« Le Calendrier Romain étoit tombé dans le plus grand désordre par la négligence & la faute des Prêtres. César, en sa qualité de Grand-Pontife, devoit y remédier... Alexandrie étoit alors le siége unique de l'Astronomie & des Sciences ; César fit venir de cette ville Sosigènes, Philosophe Peripatéticien & Astronome. Sosigènes, ayant examiné l'année de Numa & les intercalations prescrites, vit qu'il n'y avoit pas d'autre moyen à prendre que d'abandonner l'année lunaire,

& de regler l'année civile seulement sur le cours du Soleil. C'étoit le moyen de lui donner une forme simple & par conséquent commode. Il imagina de faire chaque année de trois cent soixante-cinq jours, & d'ajouter un jour à la quatrième, pour tenir compte des quatres quarts qui s'étoient accumulés. L'année de Numa n'avoit que trois cent cinquante-cinq jours, il fallut en ajouter dix. Sosigènes & César les répartirent ainsi: on en ajouta deux au mois de Décembre, de Janvier & d'Août, qui n'en avoient que vingt-neuf, & un seulement aux mois d'Avril, Juin, Septembre & Novembre, qui n'en avoient également que ving-neuf. On ne changea rien au mois de Février pour ne pas troubler le culte des Dieux infernaux, NE DEÛM INFERÛM RELIGIO IMMUTARETUR. Le jour intercalaire fut seulement placé dans ce Mois le 24, le jour qui précédoit le sixième avant les Calendes: il fut appellé BIS SEXTO, d'où l'année a pris le nom de BISSEXTILE..... Cette année ainsi réformée fut appellée JULIENNE, & porta le nom de César au lieu de porter celui de Sosigènes, qui lui valut cet honneur. Elle a réglé le tems pendant quinze siècles, jusqu'à ce que le Pape GRÉGOIRE XIII vint donner son nom à une seconde réformation devenue indispensable (*) ».

(*) M. Bailly, HIS. DE L'ASTRO. MODER. tom. prem.

ſtice, qu'elle appelloit TRIPLE NUIT, plaçoit la naiſſance d'Hercule, & l'honoroit d'une Fête particulière.

Rome enfin avoit conſacré ce même jour du Solſtice au SOLEIL INVINCIBLE, & le célébroit par des Jeux ſolemnels.

Mais quittons l'Aſie, l'Afrique & le Midi de l'Europe; & nous avançant vers le Nord, cherchons quels furent les uſages de ſes premiers habitans. Les Faſtes Runiques & l'Hiſtorien PROCOPE nous ſerviront de guides.

Les Nations, placées ſous la latitude boréale, où le Soleil caché pendant un long eſpace de tems ne commence à ſe remontrer qu'au jour du Solſtice, envoyoient des députés ſur le ſommet des plus hautes montagnes, pour épier l'inſtant du retour de la lumière. Cinq jours avant ſon apparition qu'un long uſage leur avoit appris à deviner à la pâle lueur qui de loin commençoit à blanchir l'horiſon, ils redeſcendoient vers les plaines, où leurs compatriotes aſſemblés les attendoient. A peine avoient-ils annoncé à la foule ce qu'ils avoient vu, que tous dans l'attente de ce jour fortuné ſe livroient à la joie, au milieu des ténèbres. Ce tems, dit Procope, étoit pour eux un jour de Fête, attendu qu'ils avoient

craint d'abord de ne plus voir reparoître le Soleil. Ils faisoient aussi, à cette époque, usage de gâteaux ; mais au lieu de l'Hypopotame enchaîné que l'Egypte y représentoit, les Septentrionaux y imprimoient la figure d'une ROUE, image de leur année, & la divisoient par une croix, pour désigner les quatre Saisons qui partagent l'année. Ils donnoient le nom de YUL, c'est-à-dire ROUE, à la révolution entière du Soleil ; & comme ils plaçoient le jour du Solstice au commencement de cette révolution, ils n'est pas étonnant qu'ils le désignassent par le nom de Yul, voulant dire par-là que c'étoit le jour par excellence.

Il avoient enfin un autre usage, dont, au rapport d'OLAUS RUDBEK, on retrouve encore les restes en Suède. Dans chaque maison ; on suspendoit aux solives du plancher une petite massue, qui par le moyen d'une corde pouvoit toucher le front de quiconque alloit s'asseoir au-dessous. Celui-ci la mettoit en mouvement ; & dans l'espace de tems qu'elle employoit à décrire des cercles dans l'Air, il falloit qu'il vidât un vase de bierre. Si, avant l'épuisement de ce vase, la massue rallentie dans son mouvement frappoit tant soit peu la tête du Buveur, il recevoit en punition de sa mal-adresse l'ordre de boire dix fois autant. La rotation de cette massue figuroit la course annuelle du Soleil, comme ce breuvage ex-

primoit la reconnoiſſance de la Nation pour les bienfaits qu'elle avoit reçus, & qu'elle attendoit encore de la fécondité de l'année. N'oublions pas de dire qu'en ce jour ſolemnel ils ſe faiſoient mutuellement des préſens; qu'ils les accompagnoient de vœux pour l'heureux ſuccès de leurs affaires, qu'ils s'invitoient à de grands feſtins, & que de la température du Ciel à cette époque, ils concluoient la température du reſte de l'année.

Nous avons ſouvent parlé de la réformation du Calendrier par Jules-Céſar, & nous ne ſommes entrés dans aucun détail à ce ſujet. Maintenant que nous arrivons au Mois après lequel s'ouvrit cette réformation, & qui depuis a eu trente-un jours au lieu de vingt-neuf qu'il avoit eu d'abord, il ne ſera pas hors de propos de donner une idée de ce changement.

« Le Calendrier Romain étoit tombé dans le plus grand déſordre par la négligence & la faute des Prêtres. Céſar, en ſa qualité de Grand-Pontife, devoit y remédier... Alexandrie étoit alors le ſiége unique de l'Aſtronomie & des Sciences; Céſar fit venir de cette ville Sosigènes, Philoſophe Peripatéticien & Aſtronome. Soſigènes, ayant examiné l'année de Numa & les intercalations preſcrites, vit qu'il n'y avoit pas d'autre moyen à prendre que d'abandonner l'année lunaire,

& de regler l'année civile seulement sur le cours du Soleil. C'étoit le moyen de lui donner une forme simple & par conséquent commode. Il imagina de faire chaque année de trois cent soixante-cinq jours, & d'ajouter un jour à la quatrième, pour tenir compte des quatres quarts qui s'étôient accumulés. L'année de Numa n'avoit que trois cent cinquante-cinq jours, il fallut en ajouter dix. Sosigènes & César les répartirent ainsi: on en ajouta deux au mois de Décembre, de Janvier & d'Août, qui n'en avoient que vingt-neuf, & un seulement aux mois d'Avril, Juin, Septembre & Novembre, qui n'en avoient également que ving-neuf. On ne changea rien au mois de Février pour ne pas troubler le culte des Dieux infernaux, NE DEÛM INFERÛM RELIGIO IMMUTARETUR. Le jour intercalaire fut seulement placé dans ce Mois le 24, le jour qui précédoit le sixième avant les Calendes: il fut appellé BIS SEXTO, d'où l'année a pris le nom de BISSEXTILE..... Cette année ainsi réformée fut appellée JULIENNE, & porta le nom de César au lieu de porter celui de Sosigènes, qui lui valut cet honneur. Elle a réglé le tems pendant quinze siècles, jusqu'à ce que le Pape GRÉGOIRE XIII vint donner son nom à une seconde réformation devenue indispensable (*) ».

(*) M. Bailly, HIS. DE L'ASTRO. MODER. tom. prem.

Ce qui nous reste à dire sur le mois de Décembre, c'est 1°. que l'Empereur COMMODE lui donna par flatterie le nom D'AMAZONIUS, en l'honneur d'une Courtisane qu'il aimoit éperduement, & qu'il avoit fait peindre en Amazone; 2°. que le Soleil arrive alors au Capricorne, Constellation composée de vingt-huit étoiles, appellée autrement la CHÈVRE AMALTHÉE, & dont les Poëtes ont fait la nourrice de Jupiter, pour enseigner allégoriquement que le Soleil renaît, & reste quelque tems comme au berceau sous cette Constellation; 3°. que Neptune chez les Grecs, & Vesta chez les Romains, présidoient à cette partie de l'Année; l'un, Dieu des grandes eaux, pour figurer les pluies abondantes qu'amène le retour de Décembre; l'autre, Déesse des foyers, pour remercier la Puissance suprême du présent signalé qu'elle a fait à l'Homme, en lui donnant l'élément du Feu, à l'aide duquel nous triomphons des rigueurs de l'Hyver.

P. 2. En contemplant son front & livide & glacé,
Vous croyez de la mort votre Dieu menacé.

Cet effroi, dont je dis que seroient pénétrés les Peuples des beaux climats de l'Asie & de l'Amérique, si tout-à-coup ils se trouvoient transportés sous notre Ciel occidental au mois de Décembre, n'est point une fiction poétique. On a vu dans la Remarque précé-

dence que les anciens Septentrionaux, quoiqu'accoutumés à la disparition annuelle du Soleil pendant un long espace de tems, craignoient chaque année de survivre à la destruction de cet astre. Nous savons que cette terreur agitoit presque tous les anciens Peuples. Les derniers jours de l'année dans l'Antiquité furent des jours de deuil & de tristesse. Je ne connois que les Mexiquains pour qui la fin de l'année fût un tems de réjouissance. Lisez la conquête du Mexique par ANTONIO DE SOLIS, & vous verrez que ce Peuple donnoit alors des témoignages singuliers d'allégresse; mais comme il falloit sans doute qu'il tint par quelqu'endroit à l'esprit universel des Nations, il ne voyoit point arriver sans terreur la période solaire de cinquante-deux ans : il s'imaginoit qu'après cette longue révolution le Soleil couroit risque de s'éteindre; & dans cette supposition, chacun se préparoit à une effroyable disgrâce. A genoux, & le visage tourné vers l'Orient, ils observoient le Ciel avec un œil d'inquiétude; tous les vases étoient brisés, tous les feux éteints; enfin on croyoit toucher au moment de la destruction générale.

P. 3. Le Cèdre, antique enfant des rives de l'Euphrate,
Lui, de qui les rameaux dans la nuit allumés
Eclairoient les Palais de flambeaux parfumés.

On a cru long-tems que le Cèdre originaire des pays chauds ne pouvoit s'élever, ni atteindre sa hauteur naturelle sous les latitudes froides de l'Occident ; & par une suite de cette erreur, nous négligeons de naturaliser parmi nous une des plus belles espèces du Règne Végétal. Notre négligence à cet égard est impardonnable, sur-tout depuis que l'expérience nous a appris que cet arbre, aussi utile qu'il est beau, s'élève & croît avec succès dans nos régions occidentales, sur des terreins arides & pierreux. L'Angleterre possède une allée entière de Cèdres qu'un particulier a plantés, & qui en peu de tems ont acquis une hauteur considérable. A la vérité, les rameaux résineux & odorans de cet arbre ne nous serviroient point de flambeaux, comme ils en servoient aux anciens Asiatiques :

Urit odoratam nocturna in lumina Cedrum. (Virg.)

Notre luxe se passe d'un pareil secours, aujourd'hui que l'industrie humaine sait mettre la cire en usage pour remplacer la lumière du jour. C'est aux grandes constructions qu'il faudroit employer le Cèdre ; il est d'un bois dur, incorruptible, propre à fournir nos vaisseaux des plus beaux mâts. Je ne parle point de l'agrément qu'il pourroit prêter à nos jardins & à nos bosquets par sa forme pyramidale, par sa verdure que l'Hyver respecte, & sur-tout par son feuillage, qui, attaché à des rameaux flexibles & courbés vers la Terre

en panache, obéit au moindre souffle du vent; & comme la Mer, forme des ondes.

Les Anciens attribuoient au Cèdre une autre propriété : Pline le Naturaliste, Liv. XVIII, Chap., XIII, assure que l'eau de Cèdre préserve de la corruption tout ce qui en a été frotté; & que les Livres de Numa furent conservés par ce moyen, sans se corrompre, dans le sein de la Terre, l'espace de trente-cinq ans. Aussi Perse, dans sa première Satyre, dit-il, en louant un ouvrage, qu'il est digne du Cèdre : ET CEDRO DIGNA LOCUTUS. Horace adopte la même opinion, lorsqu'il demande dans son Art Poétique si des vers composés pour de l'argent peuvent mériter jamais d'être frottés de Cèdre.

P. 4. Ombres des morts, sortez du séjour des ténèbres:

J'élève le Cyprès sur vos urnes funèbres.

Le Cyprès étoit consacré au morts, parce qu'une fois que son tronc a été abbattu, sa racine, dit-on, ne repousse plus de surgeons; image bien naturelle de notre vie qui finit pour ne plus recommencer. Toutes les fois qu'on parle du Cyprès, on se rappelle les beaux vers qu'Horace adresse à un riche Propriétaire :

Linquenda tellus, & domus, & placens

Uxor; neque, harum, quas colis, arborum

Je dis que je me suis rencontré dans cette expression aussi franchement que j'avouerois l'avoir empruntée. Je suis bien loin de me croire le mérite qui faisoit dire à Virgile : GEMMAS DE STERCORE ENNI; & à Molière : JE PRENDS MON BIEN OÙ JE LE TROUVE; mais je crois que ce feroit rendre service à notre Poésie que de l'enrichir des belles expressions, & même des beaux vers qui étincelent de tems en tems dans nos vieux Poëtes. J'ai pris quelquefois cette licence, sans pourtant que je demande grâce pour ce genre de larcin.

P. 5. Françàis, respectez donc cet annuel hommage,
Qu'au retour des Hyvers, sur un Autel sacré,
Vos Ancêtres payoient à cet arbre adoré.

DOM JACQUES MARTIN, Religieux de Saint-Benoît, à qui nous devons l'Histoire de la RELIGION DES GAULOIS, en 2 vol. in-4. voulant expliquer comment les Druides en étoient venus à ce point de superstition d'adorer le Chêne, QU'ILS PRENOIENT, dit-il, POUR DIEU, OU DU MOINS POUR L'HABITATION DE DIEU, assure que L'ORIGINE DE CE CULTE VENOIT DU CHÊNE DE MEMBRÉ. Cette opinion se refute assez d'elle-même par sa propre extravagance. On voit que l'Auteur, à l'exemple de tant d'autres,

avoit la folie de vouloir trouver l'origine de tout chez les Juifs, comme chez le peuple par excellence. Notre Erudit avoit oublié sans doute que le plus grand nombre des Interprètes Sacrés place un Térébinthe au lieu d'un Chêne, dans la vallée de Membré. D'ailleurs, il étoit bien plus naturel de chercher dans le Chêne lui-même la source du culte dont nos ancêtres l'avoient honoré. S'il est vrai, camme l'a dit M. Bailly, & comme il est si doux de le penser, que la Religion soit née presque partout du sentiment de la reconnoissance, seroit-il bien étonnant que dans les siècles, où l'Agriculture étoit ignorée, & où le Chêne fournissoit leur principale nourriture aux Hommes, cet arbre alors si utile ait été en singulière vénération? Peut-être aussi ne fut-il redevable de tant d'honneurs qu'à sa durée, cinq fois plus longue que la vie ordinaire de l'Homme, en donnant pour terme moyen à celle-ci l'espace de 60 années. Nul Etre créé ne pouvoit leur donner un image plus frappante de l'éternité de l'Etre Incréé qu'un arbre, dont l'existence prolongée au-delà de plusieurs siècles a fait dire à Virgile:

. . . . Immota manet, multosque per annos
Multa virûm volvens durando secula vincit.

Quoi qu'il en soit du motif qui a déterminé le

culte du Chène, voici, d'après le récit de Pline, l'ordre qu'on y observoit.

Le sixième jour de la première lune qui commençoit l'année des Gaulois, c'est-à-dire, vers le Solstice d'Hyver, la Nation se rendoit en foule dans les forêts qui s'étendoient entre Chartres & Dreux, pour assister au grand sacrifice du Gui. Le Souverain Pontife en avoit auparavant indiqué le jour par la voix des Vacies, ou Prêtres qui s'étoient répandus dans toutes les Provinces, en criant : AU GUI L'AN NEUF. La cérémonie s'ouvroit par une procession solemnelle. Les Bardes, dont l'emploi étoit de chanter des Hymnes dans les sacrifices, & d'immortaliser par leurs vers les faits héroïques de la Nation, marchoient d'abord, & formoient tous ensemble un seul chœur. Les Eubages ou Augures suivoient, après eux, Deux Taureaux blancs destinés au sacrifice. Le Héraut d'Armes, vêtu de blanc, couvert d'un chapeau avec deux aîles, & portant en main une branche de Vervène entourée de deux serpens, tel qu'on peint Mercure, conduisoit les Novices. Les trois plus anciens Druides, dont l'un portoit le pain qu'on devoit offrir, l'autre un vase plein d'eau, & le troisième une main d'ivoire attachée au bout d'une verge, symbole du pouvoir suprême qui existe encore parmi nous, & que nous

appellons LA MAIN DE JUSTICE, précédoient le PONTIFE-ROI. Celui-ci marchoit à pié, vêtu d'une robe blanche & d'une tunique par-dessus, entouré du reste des Druides que suivoient la Noblesse & le Peuple.

LA procession arrivée au pié du Chêne où l'on devoit couper le GUI, le Grand-Prêtre prononçoit une prière, brûloit du pain, faisoit une libation de vin, distribuoit de l'un & de l'autre à l'Assemblée, montoit ensuite sur l'arbre, coupoit le GUI avec une serpette d'or, le jettoit dans la tunique de l'un des Prêtres, qui l'exposoit sur l'Autel à la vénération publique. Le Pontife descendoit ensuite, prioit le Ciel de bénir le présent qu'il venoit de leur faire, en lui donnant la vertu de tout féconder, & terminoit la solemnité par le sacrifice des deux Taureaux : ce jour-là le sang des Hommes étoit respecté.

P. 7. Ah ! pourquoi falloit-il que le sang des mortels
Pour honnorer Hésus coulât sur les Autels.

SANS vouloir diminuer l'horreur que doit inspirer le souvenir de ces sacrifices humains que nous reprochons à nos Ancêtres, la vérité ordonne d'avouer que tous les Peuples connus ont souillé leur Religion par cette pieuse barbarie ; il faut en excepter cependant les Egyptiens, qui, dit-on, furent

primoit la reconnoiſſance de la Nation pour les bienfaits qu'elle avoit reçus, & qu'elle attendoit encore de la fécondité de l'année. N'oublions pas de dire qu'en ce jour ſolemnel ils ſe faiſoient mutuellement des préſens; qu'ils les accompagnoient de vœux pour l'heureux ſuccès de leurs affaires, qu'ils s'invitoient à de grands feſtins, & que de la température du Ciel à cette époque, ils concluoient la température du reſte de l'année.

Nous avons ſouvent parlé de la réformation du Calendrier par Jules-Céſar, & nous ne ſommes entrés dans aucun détail à ce ſujet. Maintenant que nous arrivons au Mois après lequel s'ouvrit cette réformation, & qui depuis a eu trente-un jours au lieu de vingt-neuf qu'il avoit eu d'abord, il ne ſera pas hors de propos de donner une idée de ce changement.

« Le Calendrier Romain étoit tombé dans le plus grand déſordre par la négligence & la faute des Prêtres. Céſar, en ſa qualité de Grand-Pontife, devoit y remédier... Alexandrie étoit alors le ſiége unique de l'Aſtronomie & des Sciences; Céſar fit venir de cette ville SOSIGÈNES, Philoſophe Peripatéticien & Aſtronome. Soſigènes, ayant examiné l'année de NUMA & les intercalations preſcrites, vit qu'il n'y avoit pas d'autre moyen à prendre que d'abandonner l'année lunaire,

& de regler l'année civile seulement sur le cours du Soleil. C'étoit le moyen de lui donner une forme simple & par conséquent commode. Il imagina de faire chaque année de trois cent soixante-cinq jours, & d'ajouter un jour à la quatrième, pour tenir compte des quatres quarts qui s'étoient accumulés. L'année de Numa n'avoit que trois cent cinquante-cinq jours, il fallut en ajouter dix. Sosigènes & César les répartirent ainsi : on en ajouta deux au mois de Décembre, de Janvier & d'Août, qui n'en avoient que vingt-neuf, & un seulement aux mois d'Avril, Juin, Septembre & Novembre, qui n'en avoient également que ving-neuf. On ne changea rien au mois de Février pour ne pas troubler le culte des Dieux infernaux, NE DEÛM INFERÛM RELIGIO IMMUTARETUR. Le jour intercalaire fut seulement placé dans ce Mois le 24, le jour qui précédoit le sixième avant les Calendes : il fut appellé BIS SEXTO, d'où l'année a pris le nom de BISSEXTILE..... Cette année ainsi réformée fut appellée JULIENNE, & porta le nom de César au lieu de porter celui de Sosigènes, qui lui valut cet honneur. Elle a réglé le tems pendant quinze siècles, jusqu'à ce que le Pape GRÉGOIRE XIII vint donner son nom à une seconde réformation devenue indispensable (*) ».

(*) M. Bailly, HIS. DE L'ASTRO. MODER. tom. prem.

BUDÉ, le principal restaurateur des Lettres en France, puisque ce fut par ses conseils que FRANÇOIS Ier fonda le Collège Royal, possédoit sur la petite rivière d'Hyerre, dans le village de ce nom, au-dessus de celui de Crône patrie de Boileau, un terrein qu'il avoit planté de Chênes. Ces Chênes devenus avec le tems une superbe futaye existoient encore il y a quatre années, & formoient un bois délicieux. Les eaux d'une fontaine qui se réunissoient en ruisseau ajoutoient à l'agrément de ce lieu devenu célèbre sous le nom de FONTAINE DE BUDÉ. La source jaillit d'une grotte dans laquelle on avoit placé le buste du Savant en bas relief, & où se lisoit gravée sur la pierre cette inscription charmante ; c'est la source qui parle :

Toujours vive abondante & pure,
Un doux penchant règle mon cours :
Heureux l'ami de la Nature,
Qui voit ainsi couler ses jours.

ON croira sans doute que cette antique futaye, rendue vénérable par son âge, & plus encore par le nom de celui qui l'avoit plantée ; cette source & sa grotte, ce buste & l'inscription sur-tout qui ou-

vroit l'ame à la rêverie, auroient dû faire de ce lieu un bocage sacré, & à l'abri de la hâche qui dégarnit impitoyablement la France de tous ses bois; point du tout: tant de motifs d'épargner cette belle plantation n'ont pu la faire respecter. Elle est abbattue aujourd'hui au grand regret des véritables amis de la Campagne & des Lettres, qui alloient sous cet ombrage reposer leur ame, & rêver agréablement à l'Homme qui avoit naturalisé les Muses dans notre Patrie.

P. 11. Ah! plaignons le mortel, qui dans ce triste jour,
Contraint de s'avancer vers un lointain séjour,
Ne reconnoissant plus ni côteau ni prairie,
Traîne un pas égaré sur la nège qui crie.

J'ai souvent emprunté des Saisons de Tompson des images, des vers & même des tableaux entiers sans en avoir averti dans les Remarques. Je croyois cet aveu inutile, parce que la traduction du Poëte Anglois étant dans les mains de tout le monde, il n'étoit pas vraisemblable qu'on me supposât l'intention de déguiser mes emprunts. Cependant comme il est prudent de prévenir quelquefois les inculpations même les plus gratuites, j'avoue que j'ai pris dans Tompson tout ce que j'ai cru y voir à

ma bienséance. De ce genre est l'épisode de ce Voyageur qui expire la nuit dans les nèges. Je l'ai entendu blâmer dans l'original même comme un fait invraisemblable. Il y a grande apparence que ces Critiques n'avoient point voyagé pendant l'Hyver dans les montagnes du Vivarais, du Velay, du Forès & de l'Auvergne : c'est-là que tous les ans cette triste scène se réalise. Les Lecteurs seront bien aises d'en lire ici la preuve tirée des Lettres que M. l'Abbé de MORTESAGNE a écrites à M. Faujas de Sainfond, & que ce jeune & savant Naturaliste a insérées dans ses RECHERCHES SUR LES VOLCANS ÉTEINTS DU VIVARAIS ET DU VELAY.

« IL est des régions en Europe & dans l'Amérique Septentrionale, où le froid est peut-être plus vif & plus long qu'ici, (dans le haut Vivarais, Gevaudan & Velay), & où il tombe une plus grande abondance de nège ; mais dès que la Terre en est une fois couverte à certaine hauteur, le calme y règne assez constamment dans les airs, & l'on peut sans rien risquer, au moins du côté des vents, y entreprendre de longs voyages sur des traîneaux : mais ici, ce qu'on appelle LA BISE, LA TRAVERSE, LE MARIN, se déchaînant presque sans interruption transportent les nèges qu'ils divisent comme de la cendre, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, en formen

forment des amoncelemens qui reſſemblent à des dunes ; & il arrive quelquefois que des maiſons de douze ou quinze piés de haut ſe trouvent enſevelies ſous ces âmas de nège, qu'on appelle ici CONGÈRES.

LES Voyageurs les plus accoutumés à rouler dans le pays, lorſqu'ils ſont accueillis de cette tempête, perdent bien vîte la trace des chemins ; ils errent à l'aventure ſans ſavoir s'ils avancent ou s'ils reculent. La nège qui les aveugle, jointe au mugiſſement des vents & à un brouillard épais qui ſe répand dans l'athmoſphère, les empêche de diſtinguer les ſignaux auxquels ils pourroient ſe reconnoître : ils ne peuvent pas même voir, & encore moins entendre leurs compagnons de voyage à trois pas de diſtance ; & c'eſt ainſi qu'ils ſe trouvent en un danger éminent de périr.

POUR veiller à leur conſervation autant qu'il eſt poſſible, on a bordé tous les grands chemins, dans les endroits les plus périlleux, de piles de maçonnerie de dix ou douze piés de haut, à peu de diſtance les unes des autres ; & on ne manque pas partout, où il y a des cloches, de les mettre en branle & de ſonner très-long-tems, ſur-tout à l'entrée de la nuit. On ſauve ainſi la vie à bien du monde ; le Voyageur égaré reprend courage à ce ſignal fa-

vorable, & fait ce qu'il peut pour gagner l'aſyle que le bruit des cloches lui indique. Mais tous ces ſecours dictés par l'humanité ſont bien ſouvent inſuffiſans, & il ne ſe paſſe guères d'années qu'on ne trouve au dégel les cadavres des gens qui n'ont pas eu aſſez de vigueur pour ſe dégager des nèges dans leſquelles ils s'étoient enſevelis. On a remarqué que depuis l'année 1755, époque ſi fatale à Lisbonne, ces tourbillons ſont ici moins fréquens & les Hyvers moins longs & moins rigoureux. Cependant au mois de Février dernier (1776), des mendians raſſemblés de divers endroits, étant venus recevoir à Saint-Paul de Tartas une aumône qui devoit s'y faire, on laiſſa languir ces malheureux ſans feu & ſans alimens dans une grange, juſques vers les quatre heures du ſoir. La diſtribution faite, ils ſe retiroient chez eux à travers les nèges ; le tems étoit calme ; mais à peine furent-ils à cinq cens pas du village, qu'un vent marin furieux venant à ſouffler, ils ſe virent inveſtis de pouſſière de nège. Les plus robuſtes échappèrent ; mais huit d'entr'eux périrent miſérablement.

Le bruit de ce triſte événement s'étant répandu quelques heures après dans Pradelles (*), qui n'eſt

(*) C'eſt le nom de la Ville, d'où l'Auteur des Lettres écrit à M. de Faujas.

qu'à demi-lieue de l'endroit où il venoit de se passer, un pauvre habitant de la ville craignit pour son fils âgé seulement de douze ans, qu'il savoit être allé participer à la distribution. Le tems étoit horrible, mais cela n'empêcha pas qu'il n'allât seul, sur le minuit, un brandon de paille à la main, le chercher dans les nèges. Il l'y trouva étendu mort & gelé ; peu s'en fallut qu'il n'y restât lui-même : mais enfin il eut assez de force pour charger ce cadavre sur ses épaules, & venir le jetter brusquement aux piés de sa femme, en lui disant : VOILA TON FILS.

UN fait d'une espèce approchante, & de la vérité duquel je puis vous donner tous mes concitoyens pour garans, s'étoit passé à peu-près au même endroit cinq ans auparavant. Un Chauderonnier de Pradelles étoit allé tenir un enfant en baptême à à Saint Arcons ; grande fête à la fin de la cérémonie : le vin sur-tout ne fut pas épargné. Le Parrain en but trop, & se fiant sur la bonté de son Cheval, il s'obstina, quelques remontrances qu'on pût lui faire, à se mettre en chemin à l'entrée de la nuit pour revenir chez lui. Tout étoit couvert de nège ; il faisoit un froid excessif : pour comble d'infortune, le vent s'éleva, & notre homme périt. Deux jours après, des gens qui le cherchoient apperçurent de

loin un Cheval immobile sur une éminence : ils accourent, & le voient retenu par la bride passée en deux tours dans le bras d'un cadavre enfoncé dans la nège. Ils veulent s'en saisir ; le Cheval s'effarouche, rompt sa bride & fuit au galop à travers champs. On s'éloigne à dessein, la pauvre bête ne tarde pas à revenir à son premier poste, où elle se laisse prendre sans résistance. On admira moins l'exemple d'attachement & de fidélité qu'elle donnoit à son maitre, qu'on ne fut surpris qu'elle eût pû subsister deux fois vingt-quatre heures sans boire ni manger en plein air au millieu des vents, des nèges & des glaces d'un pays aussi froid que le Canada ».

P. 11. Invincible sommeil qui s'unit à la mort,

Un grand froid, sur-tout quand il est joint à la fatigue, produit dans les membres une stupeur & un engourdissement presque insurmontables : alors quiconque s'assied, s'endort ; & quiconque s'endort, ne s'éveille plus. On lit une preuve bien intéressante de ce triste phénomène dans le récit du Voyage que MM. Banks & Solander firent à une montagne de la Terre du Feu, pour y chercher des plantes. Ils étoient accompagnés de leurs gens, de deux matelots, d'un chirurgien & d'un astronome. Lorsqu'après bien des fatigues ils parvinrent au sommet de la montagne, le froid y étoit devenu très-vif,

& la nège tomboit fort épaisse. Le Docteur Solander fut le premier qui ne put résister au besoin du sommeil contre lequel il s'étoit efforcé de prémunir ses compagnons. Il demanda qu'on le laissât coucher. M. Banks lui fit des prières & des remontrances inutiles. Il s'étendit sur la Terre couverte de nège & ce fut avec une peine extrême que son ami le tint éveillé. RICHMOND, un des Noirs de M. Banks, qui avoit aussi souffert du froid, commença à rester derrière les autres. On le fit marcher partie de gré, & partie de force, mais lorsqu'on eût traversé la plus grande partie d'un marais, il déclara qu'il n'iroit pas plus loin. Quand on lui disoit que s'il s'arrêtoit, il mourroit bientôt de froid, il répondoit qu'il ne desiroit autre chose que de se reposer & de mourir. Le Docteur, en qui s'étoit augmenté le même besoin de dormir, ne renonçoit pas aussi formellement à la vie : il disoit qu'il vouloit bien aller, mais qu'il lui falloit auparavant prendre un instant de sommeil. Dans cette impossibilité de les faire avancer, on les laissa se coucher soutenus en partie sur les broussailles, & l'un & l'autre tombèrent tout de suite dans un sommeil profond.

BIENTOT après, quelques-uns de ceux qu'on avoit envoyés en avant, avec l'ordre d'allumer du feu au premier endroit qu'ils trouveroient convenable,

revinrent avec la bonne nouvelle que le feu étoit allumé à un quart de mille de là. M. Banks alors s'occupa d'éveiller le Docteur Solander, & heureusement il y réussit ; mais quoique celui-ci n'eût dormi que cinq minutes, il avoit presque perdu l'usage de ses membres, & ses muscles étoient si contractés que ses souliers tomboient de ses piés : il consentit cependant à marcher avec le secours qu'on pourroit lui donner. Quant au pauvre Richmond, tous les efforts furent inutiles pour le faire relever. En vain, après avoir tenté sans succès de le mettre en mouvement, laissa-t-on auprès de lui un autre Noir & un matelot qui sembloient avoir moins souffert du froid que le reste de la troupe, & à qui l'on promit de les remplacer promptement par deux autres hommes qui se seroient suffisamment réchauffés ; en vain M. Banks fut-il fidèle à sa parole ; après plusieurs autres événemens non moins déplorables qui remplirent cette fâcheuse nuit, on trouva au lever du Soleil les deux malheureux Nègres sans mouvement & sans vie. (Extrait du VOYAGE DE BANKS ET SOLANDER, TOM. IV, EDIT. IN-8.)

P. 13 N'aguères je voyois vers les champs, où l'Aronde
Et l'Aisne au sein de l'Oise engloutissent leur onde,
Je voyois un mortel, &c.

Ce n'eſt point ici un tableau que l'imagination ait créé pour jetter quelqu'intérêt au milieu des deſcriptions répandues dans ce dixième Chant ; je n'ai eu rien à feindre : tout mon mérite ſe borne à préſenter l'image fidèle d'un Citoyen que nous devrions appeller L'HOMME D'ANEL, comme les Anglois diſent, L'HOMME DE ROSS (*).

(*) Ce bienfaiteur de l'humanité, à qui le célèbre Pope, dans ſa belle EPITRE A ALLEN LORD BATHRUST, SUR L'EMPLOI DES RICHESSES, a eu la pure ſatisfaction de rendre l'hommage que je paie ici à M. LUCIEN PANNELIER, s'appelloit JEAN KYRLE, & vivoit encore en 1723, dans le petit Bourg de Roſſ, ſitué dans la Province d'Héreford. Quoique peu riche, car il ne poſſédoit, toutes taxes payées, mais ſans femme & ſans enfans, que cinq cens Guinées, il fit un bien conſidérable à ſa Patrie. Elle lui doit les eaux d'une fontaine dont elle manquoit auparavant, des chemins pavés & plantés d'arbres, un temple réparé, une maiſon de Charité ouverte aux infirmes, aux vieilards, aux orphelins, &c. La reconnoiſſance des Payſans qui ne l'appelloient plus que L'HOMME DE ROSS, fit oublier ſon véritable nom ; auſſi, après ſa mort lorſqu'on voulut le connoître, fut-on obligé de compulſer les regiſtres de la Paroiſſe, où il n'avoit pas même reçu l'honneur d'une inſcription ſur ſon tombeau.

ANEL, je l'ai dit ailleurs, eſt un village ſitué à deux lieues de Compiègne. Avant que M. Pannelier en eût acquis la Seigneurie, ce canton étoit une eſpèce de marais défiguré encore par un vieux château adoſſé à la montagne de GANNELON, aride & inculte, ſur laquelle on ne pouvoit monter que par quelques ſentiers étroits & pénibles. A peine le nouveau propriétaire a-t-il été en poſſeſſion, que tout a changé de face. Le château a été abbattu, une ferme riante & commode en a pris la place; le fond marécageux du vallon a été aſſaini; des chemins pour communiquer à tous les villages voiſins ont été ouverts & plantés de Pommiers qu'on n'y connoiſſoit point auparavant; d'autres plantations ont ſuccedé aux Roſeaux & aux Glayeuls. On a percé dans l'intérieur de la montagne une route facile qui conduit au ſommet: ce ſommet, qui forme une plaine de quelqu'étendue, s'eſt couvert de bois ſous leſquels croit & s'épaiſſit une pelouſe utile aux troupeaux. Tant de travaux ont été exécutés à deſſein dans les tems de diſette qui affligèrent la France, il y a quatorze ans. Le pauvre devenu à ſon aiſe a rebâti ſa cabane. On lui a enſeigné une nouvelle méthode pour mieux cultiver la Terre. L'Egliſe qui tomboit de vétuſté eſt devenue un lieu plus digne de l'Etre qu'on y implore. On n'a point négligé l'enceinte, où la jeuneſſe va dans les jours

de repos entretenir sa vigueur & son adresse, en s'exerçant à tirer de l'arc : enfin l'abondance & le bonheur sont revenus & le nom de celui à qui on les doit est béni dans tout le canton.

P. 15. Et toi, de qui César hérissa la hauteur
D'un camp, où reposoit son aigle observateur,
Toi, qui né dans la Mer, &c.

La tradition du pays assure que la montagne de Gannelon a fourni à Jules-César une place, où ce Héros avoit établi un petit camp d'observation. La partie, sur laquelle on prétend qu'il l'avoit assis, s'appelle encore LE CAMP DE CÉSAR, & présente en effet des retranchemens qui peuvent avoir enfermé environ quinze cens hommes. La vaste étendue de pays qu'on découvre de ce lieu favorise encore cette opinion, qui se trouve de plus confirmée par un grand nombre de Médailles Romaines de tous les âges, qu'on y a trouvées en fouillant le terrein. J'en ai vu moi-même déterrer, & j'en posséde une qui représente le Premier BRUTUS. Il m'est resté aussi de ces fouilles une petite statue de Mercure, qui sans doute étoit un Dieu pénate.

MAIS ce qui nous paroîtroit étonnant, si nous n'étions accoutumés aujourd'hui à trouver sur toute

la face du globe des témoignages du séjour des eaux, c'est la quantité de dents de Requin, qu'on peut y recueillir sans pénétrer bien avant dans la Terre. Ajoutez à cette preuve incontestable une autre qui l'est moins encore ; c'est qu'au bas de la montagne, à quelques pas du grand chemin, est un banc fort épais d'Huîtres qui se prolonge vers Compiègne. Les écailles de cet animal y sont encore parfaitement conservées & rangées dans leur ordre primitif. J'en ai ouvert un grand nombre sur le lieu, & à la place du Poisson, j'ai trouvé un sable très-fin, & dont toutes les parties liées entre elles formoient une espèce de pierre.

Je me trouvois à Anel lorsque parut une brochure, où le Philosophe de Ferney vouloit prouver contre le Philosophe de Montbard que tous ces amas de coquilles, dont celui-ci avoit parlé, étoient un reste des pélerinages autrefois si communs en Europe. Plusieurs personnes de la Cour qui siégeoit alors à Compiègne, séduites par la réputation de M. de Voltaire, & croyant que ce grand-Homme ne pouvoit jamais avoir tort, vinrent à Anel, la brochure à la main, pour se convaincre que ce que nous appellions un banc d'Huitres n'étoit qu'un tas informe de coquilles délaissées par de pieuses caravanes de Pélerins. Arrivés sur le lieu, je leur dis

seulement voyez & jugez. En effet la simple vue de ces coquillages, conservés dans leur ordre & leur état naturel, frappèrent nos incrédules d'une surprise assez piquante pour ceux qui les observoient. On ne vanta plus, on ne cita plus la brochure; on la replia & l'on convint qu'il étoit possible d'être grand Poëte & mauvais Naturaliste.

P. 16. Triomphe du Soleil, triomphe mémorable, &c.

NOUS avons fait voir dans la première Remarque, insérée à la suite de ce dixième Chant, que toute l'Antiquité célébroit vers le 25 Décembre le retour du Soleil au Solstice d'Hyver, sous le nom de NAISSANCE. Il nous reste à montrer, & ce rapprochement ne sera pas moins curieux & moins philosophique, que la fin de l'année étoit honorée dans les mêmes siècles du nom de TRIOMPHE, de VICTOIRE, & qu'il se retrouve encore parmi nous placé à la même époque, c'est-à-dire, dans le Mois après lequel nous commençons une nouvelle année.

CE triomphe, cette victoire, dignes de la reconnoissance des hommes étoit la défaite de la Nuit, des ténèbres les plus longues par le héros de la lumière.

C 6

Les Persans nous assurent par la voix de leur Poëte Ibntahir que la Fête solemnelle de Mythras dont nous avons parlé, étoit celle d'une grande victoire.

Les Egyptiens la solemnisoient au dernier de leurs jours épagomènes, dont les Grecs traduisirent le nom par celui de Niké, Victoire.

A Argos on en fit le nom de la fin de l'année en l'honneur de Vénus Niképhoros, c'est-à-dire, de Vénus ou de la Nature, qui donne la victoire.

Rome enfin la plaçoit au premier jour de Décembre. C'est la Fete de la Victoire, dit leur Calendrier, parce qu'en ce jour la Guerre fut terminée. « A ces Fêtes de la Victoire, dit le Savant qui dévoile le Monde primitif au Monde moderne, l'Eglise Chrétienne a substitué dans ses Fastes les noms de trois Saints ou Saintes, Saint Nikolas, Sainte Nikaise & Sainte Victoire, qui placés également au dernier Mois de l'année, rappellent aux Chrétiens une victoire plus sublime ».

P, 17. Et ce Maître des Dieux, dont le bruyant tonnerre
Châtia la fureur des enfans de la Terre,

Quand ces Titans, au jour de leur rébellion,
Sur l'Olympe entassoient l'Ossa, le Pélion,
N'est-il pas du Soleil l'histoire symbolique?

Il ne sera pas inutile de reproduire aux yeux du Lecteur les raisons qui prouvent que la fable des Géans n'est que l'histoire allégorique des désastres de la Nature. Ceux qui n'ont voulu y voir que l'histoire défigurée de la révolte des Anges contre l'Etre Suprême, se sont étrangement déçus. Ils auroient dû se dire que la rébellion des Géans étoit une croyance répandue dans l'Orient & en Egypte long-tems avant que les Auteurs Sacrés eussent parlé aux Juifs de celle des Anges. On n'en trouve pas en effet un seul mot dans les cinq Livres de Moïse, connus sous le nom de Pentateuque; & sans doute que l'Esprit Saint ne jugea pas à propos de faire précèder l'Histoire de la Création du Monde qu'il dicta à ce grand Législateur par le récit de la révolte angélique.

On peut réduire au nombre de quatre les phénomènes physiques figurés par les Géans; les volcans, les inondations, les exhalaisons brûlantes, pestilentielles, & l'Hyver avec ses frimats.

1°. Les Volcans: ces gouffres dont l'explosion ébranle la Terre, l'entrouvre, la déchire, la couvre de nouvelles montagnes telles qu'on en voit autour de l'Etna, dont la bouche vomit vers le Ciel, avec un fracas horrible, des torrens de cendre, de fumée & des globes de flamme & des rochers fondus, n'étoit-il pas naturel de les représenter comme des Etres vivans, mais énormes, gigantesques, qui armés de feux, de rochers & de montagnes vouloient envahir l'empire des Cieux, & regner à la place de ces Dieux bienfaisans, protecteurs de l'harmonie de l'Univers? Tous les Poëtes Grecs & Latins, chez qui s'est conservé l'ancien langage allégorique, nous disent que le Géant Typhée, ou Typhon est enseveli sous la masse mugissante de l'Etna, & que toutes les fois qu'il s'agite & respire, la montagne est en feu & la Sicile tremble?

2°. Les inondations: de grands fleuves, qui se gonflent tout-à-coup, & de la masse de toutes leurs eaux réunies frappent en écumant leurs rivages, les brisent, les surmontent, renversent leurs digues, fracassent, emportent des forêts entières, les remparts des villes, & engloutissent une foule de malheureux qu'ils surprennent dans le sommeil, ou dont ils devancent la fuite, pouvoient-ils ne pas être dans un langage allégorique des personnages monstrueux, des

Géans, qui sortoient des eaux leur séjour ordinaire, & les entraînoient avec eux pour tout ravager? Et si nous ajoutons ces Cataclysmes plus désastreux, ces irruptions de l'Océan dans les terres, où il a multiplié les lacs, les golphes, les archipels & les méditerranées (*), aurons-nous de la peine à concevoir que tous ces ravages aient été attribués à des ennemis armés d'une force & d'une puissance prodigieuses? On retrouve les traces de cette opinion dans un usage, qui subsiste encore parmi les coutumes de la Flandre, à Gand, à Malines, à Louvain, à Bruxelles, à Dunkerque & sur-tout à Anvers. Dans cette dernière Ville, on promène de tems en tems les figures d'un Géant de vingt-quatre piés de haut, d'une Géante de

(*) J'avois développé cette idée dans des vers, que la nécessité d'être précis m'a forcé de retrancher du tableau du grand Cataclysme, inséré dans ce dixième Chant :

C'est sans doute à ses coups que tu dois la naissance
Canal, qui de l'Anglois protèges la puissance;
Golphe, où vingt Nations ont regné tour-à-tour,
Et qui tiens embrassé dans ton vaste contour
Les bords occidentaux du sol Asiatique,
Le Midi de l'Europe & le Nord de l'Afrique;
Et vous Isles aussi, qui, dominant les flots,
Recueillez dans vos ports nos hardis Matelots,
Vous parûtes alors: aujourd'hui vos rivages
Des tems diluviens attestent les ravages.

la même hauteur, & de plusieurs autres Géans moins élevés, en mémoire du Géant ANTIGON, c'est-à-dire en Flamand, ENNEMI DES DIEUX ; on leur coupe ensuite les mains qu'on jette dans l'Escaüt : cérémonie qui nous dit assez clairement que dans l'origine le Géant du fleuve, ou le fleuve lui-même désoloit tout le pays, & qu'on ne parvint à le dompter qu'en lui coupant les bras, au moyen desquels il étendoit ses ravages.

3°. Les vapeurs brûlantes & pestilentielles: quand ces exhalaisons qui troublent la pureté de l'Air, où elles s'épaississent quelquefois assez pour obscurcir le jour, venoient à se répandre, & que les Hommes affoiblis, languissans tomboient en foule victimes de la contagion, n'étoit-on pas autorisé à dire que le souffle empesté des Géans ensevelis dans les marais enfantoit cette épidémie universelle ? Les Marais Serbonides, placés en Egypte entre la Palestine & la Méditerranée, étoient pour elle la sépulture de Typhon, à qui elle donnoit soixante-quatorze complices, pour désigner les soixante-quatorze Rhumbs ou vents par qui la contagion est en effet répandue.

4°. Enfin l'Hyver & ses frimats : la gelée, cette puissance invisible aux yeux, mais dont les effets se manifestent sur les eaux qu'elle convertit en mur de

glace, sur les arbres qu'elle fend, sur les rochers, qu'elle brise, & plus encore sur les Etres animés en qui elle engourdit & éteint quelquefois la chaleur vitale, n'avoit aussi que trop de droits pour figurer dans l'allégorie des Géans. La Mythologie Persane & Scandinave fait de ces monstres les auteurs de la gelée; ce que l'Egypte disoit aussi, lorsqu'elle racontoit la Fable de PHÉRIDOUN ou du Prince de l'abondance, de GIEMSHID ou du Soleil brûlant, de DAHAC ou de l'Hyver, leur vainqueur ou leur meurtrier.

Cependant en adoptant l'opinion des Philosophes sur l'existence allégorique des Géans, je suis loin de convenir qu'on n'ait jamais pu voir une race d'hommes d'une stature gigantesque; il me semble au contraire que par-tout où la Terre nourrit, comme en Afrique par exemple, des végétaux & des animaux monstrueux par leurs dimensions, tels que des Pains de Singe de soixante-dix à soixante-dix-sept piés de circonférence, les plus gros Eléphans, & des Serpens de soixante piés de longueur, elle peut donner la vie à des hommes auprès de qui nous ne serions que des Pygmées. L'Homme se sent du plus ou du moins de force végétative qui anime le sol qu'il occupe. La Laponie, où le suc végétatif est foible & languissant à cause de ses longs & rudes Hyvers, ne nourrit que de petits hommes. Pourquoi ne concluroit-on point par induction que les hommes peuvent parvenir à une

hauteur démesurée dans ces climats de l'Equateur, dont un Poëte a dit :

C'est-là que la Nature & plus riche & plus belle
Signale avec orgueil sa vigueur éternelle ?

Moïse, qui ne nous a rien dit de la révolte des Anges, parle dans les NOMBRES & le DEUTÉRONOME des Géans de la race d'Hénac, d'un peuple prodigieux par sa stature, pareil à celui d'Enacim détruit par le Seigneur : nouvelle preuve que la Fable des Géans & l'Histoire des Anges rebelles n'ont aucun rapport entre elles.

P. 17. Ainsi qu'aux premiers tems, tous ces mille flambeaux
Des rayons du Soleil sont le mystique emblême.

La veille du vingt-cinquième jour de Décembre, le peuple de Dreux se rend sur la place publique au nombre de 1500, 2000, & quelquefois 3000 personnes. Toutes sont à jeun, dans un recueillement qui a quelque chose de religieux, & portent à la main de gros morceaux de bois de Chêne, qu'elles ont eu soin de faire sécher pendant deux Mois à la chaleur

du four. A cinq heures, on allume ces brandons, qu'on appelle FLAMBARS; la foule se met en marche, & fait trois fois le tour d'une longue halle qui s'élève au milieu de la place, en criant sans cesse : NOLÉ, NOEL; NOLÉ, NOEL. Si du haut de la montagne, au pié de laquelle Dreux est situé, un Voyageur étranger jettoit les yeux sur cette marche profane, il se croiroit suspendu sur un fleuve de feu, dont les vagues agitées rouleroient sur elles-mêmes. Ce spectacle est imposant, mais il effraye; & je ne suis point surpris que les Magistrats de cette Ville ayent essayé d'abolir un usage qui la met tous les ans en danger d'être brûlée. Mais leurs efforts ont été inutiles : l'année qui suivit la défense vit la populace plus nombreuse, prête à s'armer pour maintenir ses vieilles coutumes, qu'elle regarde comme une portion sacrée de l'hérirage de ses pères. La procession achevée, on marche vers le Cimetière. Là, chacun se met à genoux sur le tombeau de ses parens, enfonce dans la Terre le reste de son FLAMBAR qui achève de s'y consumer, prononce une prière & se retire.

Il me paroît démontré que cet usage remonte à une haute antiquité, aux siècles du Druidisme. Dreux est une des Villes les plus anciennes de la Gaule; & les Druides, dont nous avons dit ailleurs que le siége étoit établi dans les forêts voisines, lui ont donné

leur nom. Les Citoyens, à la vérité, qui font demeurés fidèles à cette coutume, n'ont gardé aucune mémoire ni du tems, ni du motif de son origine. Ils font aveuglément ce que faisoient leurs ancêtres; mais en rapprochant les cérémonies semblables conservées dans les fastes de la Perse, de l'Egypte, de la Chine & de la Grèce, on voit un symbole aussi clair qu'ingénieux du Soleil rallumé au Solstice soit d'Hyver, soit d'Eté, suivant la différence des tems auxquels tous ces peuples commençoient leur année. Cette Fête s'appelle à Ispahan, à Pekin, à Iëdo, comme autrefois à Memphis, la FÊTE DES LANTERNES. C'est un jour, ou plutôt une nuit de réjouissance; tout l'extérieur des maisons est illuminé, & chaque Propriétaire, à la Chine, élève en lettres de feu cette inscription : AU VRAI ROI DE L'ANNÉE. On retrouve aussi cette Fête dans l'ancienne Argolide, sous un nom à peu près semblable; on l'y appelloit FÊTE DES FLAMBEAUX : c'étoit, disoient les Argiens, en mémoire de Lyncée sauvé par Hypermnestre. Or Lyncée désignoit le jour où l'année finit & se renouvelle, tandis qu'HYPER-MÊN-ESTRE signifioit mot-à-mot la nouvelle Lune de l'année qui a surmonté toutes les autres.

P. 19. Dieux! nous ramenez-vous à ces tems désastreux, &c.

On demandera peut-être pourquoi je place le tableau d'un grand Cataclysme dans le mois de Décembre. Je puis répondre que d'après les idées de l'ancienne Asie, la peinture de cet événement est essentiellement liée au Mois où le Soleil arrive au Capricorne. Les Arabes & les Persans croyent depuis un tems immémorial que le Soleil étoit sous cette Constellation, lorsque notre globe éprouva cet affreux désastre. Qu'on se rappelle d'ailleurs le systême des Philosophes qui croient avec Platon à une grande année, dont la révolution s'achève tous les quinze mille ans, lorsque les étoiles fixes & les planètes se trouvent précisément au même point d'où elles sont parties à la naissance du Monde. Selon ces Auteurs, si cette révolution rencontre le Soleil au Signe du Capricorne, il doit en naître un déluge universel; & un embrasement général, si elle se fait au Signe du Cancer. On ne peut douter que ce systême ne remonte plus haut que les tems de la Grèce. Celle-ci n'a presque rien créé d'elle-même. L'Asie lui a fourni ses erreurs, ses vérités, ses allégories; & il est clair que dans cette opinion d'une grande année & du déluge qu'elle doit enfanter, les Grecs n'ont fait que répéter les Asiatiques.

Du reste, on ne croira point sans doute que j'aie eu l'intention de peindre le Déluge de Noé. L'événe

ment, rapporté dans nos Livres Saints, & justement rangés par nos Docteurs Sacrés dans la classe des miracles du premier ordre, exige trop de respect de notre part, pour que nous ayons eu la témérité de le placer dans un ouvrage consacré à la peinture des révolutions causées par les seules forces de la Nature. L'élément de l'Eau a suffi à l'Etre suprême pour punir la Terre coupable; l'Ecriture est expresse sur ce point; & quelque difficulté que notre foible raison ait à concevoir la possibilité d'un pareil châtiment universel, notre raison doit se soumettre & croire sans chercher à comprendre.

La catastrophe, dont il s'agit dans ce Poëme, est un événement d'un ordre bien inférieur. Les Feux & les Eaux à la fois l'ont produit conformément aux loix de la Nature. En effet les Théogonies de presque tous les Peuples nous parlent d'embrasemens, d'inondations, de tremblemens de Terre, d'isles déracinées, de montagnes renversées, de volcans en fureur; & la seule inspection du globe atteste la vérité de ces traditions. Par-tout nous voyons qu'il a été tourmenté, déchiré par les Volcans & par la Mer. » On peut assurer, dit M. de Buffon, que la surface de la Zone Torride a été entièrement bouleversée depuis la côte orientale de l'Afrique jusqu'aux Philippines, & encore bien au-delà dans la Mer du Sud.

Toute cette plage ne paroît être que les restes en débris d'un vaste continent, dont toutes les terres basses ont été submergées : l'action de tous les Elémens s'est réunie pour la destruction de la plupart de ces terres équinoxiales ; car indépendamment des marées qui y sont plus violentes que sur le reste du globe, il paroît aussi qu'il y a eu plus de volcans, puisqu'il en subsiste encore dans la plupart de ces Isles. (*) »

Et si de la surface du globe on descend dans son intérieur, quelle foule de preuves ne nous offre-t-il point d'un grand bouleversement par l'action des Feux & des Eaux ? « S'il existe quelques portions de la première Terre, on y découvre encore de nos jours les restes de ses anciennes productions. On trouve des forêts renversées & enfouies, dont la résine, ou le bitume devenu solide, forme des mines de charbon de Terre, on y voit, dans les couches du limon durci qui les couvrent, des empreintes de végétaux, souvent parfaitement reconnoissables ; & dans d'autres nous trouvons les restes des créatures animées qui furent alors ensevelies sous des couches immenses de boue, de fange, de sable, où ils nous attestent la catastrophe terrible qui a porté dans la Terre ce qui étoit jadis à sa surface. (**) »

(*) Notes Justificatives des Epoques de la Nature.

(**) L'Antiquité dévoilée, Tome III. Liv. VI. Ch. I.

P. 20. Mais hélas! des humains échappés à la mort

Quel fut le désespoir, quand du haut des montagnes, &c.

La retraite des Hommes sur les montagnes, qu'avoit épargnées le désastre universel du globe, est regardée aujourd'hui par les Philosophes comme l'origine de la coutume commune à tous les Peuples d'aller sacrifier sur les hauteurs; ce respect naquit de la reconnoissance: pouvoient-ils en effet ne pas révérer l'asyle qui les avoit sauvés? Ils disoient tous sans doute, comme les Israélites: JE LÈVE MES YEUX VERS LES MONTAGNES, OÙ J'AI TROUVÉ DU SECOURS. Nous voyons même que les montagnes ont servi de théâtre aux plus grands évenemens racontés par l'Histoire Sainte. Ce fut sur une montagne que fut placé le Paradis Terrèstre; que l'Arche de Noé s'arrêta; qu'Abraham reçut l'ordre d'immoler son fils; que les Tables de la Loi furent données à Moïse; que Salomon bâtit le Temple; que JÉSUS-CHRIST fut tenté, transfiguré, crucifié; c'est d'une montagne enfin qu'après sa Résurrection, il s'élança de la Terre, & monta vers le Ciel.

Enfin ce qui confirme que les individus échappés à la grande catastrophe n'ont pu avoir d'asyle que sur

les principales élévations du globe, c'est l'observation suivante de M. PAW. « En Amérique, dit-il, on a découvert au pié des montagnes & sur leurs cîmes, les Peuples les plus anciennement réunis & les plus nombreux, comme les Péruviens, sur le penchant des grandes Cordelières, à la côte occidentale; les Brésiliens, au bas des petites Cordelières, à la côte opposée: toutes les hordes répandues dans la Floride, dans la Virginie, dans les Antilles & Lucayes étoient venues jusques-là des monts Apalaches. La mémoire de cette émigration subsistoit encore au moment de l'arrivée de Christophe Colomb. Les Guyannais, qui occupoient les rivages de la Mer, étoient descendus du Parimé; les Louisianiens avoient aussi nouvellement fixé leur séjour vers l'embouchure du Missisipi, où l'on voit encore aujourd'hui plusieurs cantons d'où les eaux ne se sont pas encore retirées. Les Chiliens disoient que leurs ancêtres avoient vécu au haut des Andes, & que leur descente dans la plaine étoit récente (*) ». Or ce qui est arrivé en Amérique, doit être arrivé de même dans les autres parties du globe, après qu'elles eurent été submergées. On sait que les Chinois croyent leur FO-HI descendu d'une montagne de la Tartarie appellée CHAQ-PÉCHAN; & qu'il est très-probable que tout l'Orient a été peuplé par des colonies venues des

(*) RECHER. PHILOSOP. SUR LES AMERI. Tom. I.

différens plateaux de la Tartarie, qui font, après ces montagnes, le lieu le plus élevé de la Terre.

P. 21. Les fommets Riphéens de longs frimats blanchis.

Je réunirai dans cette remarque tout ce que j'ai à dire touchant les différentes montagnes dont il est queftion dans les vers qui fuivent le précédent.

Les monts Riphées ou Riphéens que Ptolomée appelloit LA CEINTURE DU MONDE, dénomination que les Mofcovites ont confervée en les nommant WELIKI KAMÉNYPOYS, c'eft-à-dire, CEINTURE DE PIERRE: étoient placés par les Anciens vers les fources du Don ou Tanais. On ignore fi quelque révolution a fait difparoître de cet endroit une chaîne de montagnes, du moins eft il bien certain qu'on n'y en voit point aujourd'hui; ce qui a donné lieu à l'infatigable Rudbek d'écrire une longue differtation pour prouver qu'il faut chercher les Riphées des Anciens dans la Suède. Laiffons-le s'égarer dans l'immenfité de fon érudition, & difons que nos Géographes modernes appellent Riphées une longue étendue de hautes montagnes fituées dans l'Afie feptentrionale.

Le TAURUS, que les Perfans appellent TAUR, traverfe leur empire dans fa plus grande longueur du Nord au Sud. L'œil n'en peut appercevoir les cimes, tant elles fe prolongent vers le Ciel. La plus confidé-

rable de ses hauteurs s'appelle DAMOAN. Du sommet de cette espèce de pyramide, on découvre la Mer Caspienne, quoique distante de ce point de plus de quarante lieues. Le Damoan brûle comme le Vésuve, pousse des exhalaisons sulphureuses qui couvrent tout le pays & souvent même les bords de la Mer Caspienne ; & sans les bains d'eau chaude qui y bouillonnent, & où les malades en grand nombre vont chercher la santé, il ne serviroit comme les autres sommets qu'à repousser loin des frontières les invasions des Tartares.

Le Caucase n'est, selon le langage ordinaire, que cette énorme chaîne de rochers qui sépare la Mer Noire de la Caspienne, & l'Europe de l'Asie, tandis qu'à parler plus exactement, il faudroit appeller de ce nom les Alpes, les Pyrénées, le Taurus, l'Immaüs, qui tous sont les branches & les ramifications du premier. Il est prouvé que les Scythes & les Gètes en sont descendus, les uns pour envahir une grande partie de l'Asie, les autres pour s'étendre & regner le long du Danube.

L'ARARAT, nommé MÉSONSAR en Arménie, AGRI en Perse, & MAGIS dans toutes les deux, est une nouvelle ramification du Caucase. Les Commentateurs appuyés sur ces paroles de la Genèse, L'ARCHE SE REPOSA SUR LES MONTAGNES DE L'ARMÉNIE, veulent

que ce soit le mont Ararat. Cependant, dit TOURNEFORT qui entreprit de s'élever jusqu'au sommet, & qui ne put franchir la zone de nège qui en couvre les flancs, « en supposant que l'Arche se soit arrêtée sur le mont Ararat, je ne sais où la Colombe alla chercher un rame au d'Olivier; car il n'y en a pas un seul dans toute la contrée, à moins que l'espèce n'en soit perdue; & cependant les Oliviers sont des arbres immortels, sur-tout lorsqu'ils sont dans un pays constamment habité.»

P. 23. Eh bien! sans ces hauteurs, les ondes fugitives,

Qui, par mille détours, &c.

CETTE théorie simple & lumineuse de la formation des fleuves au sein des grandes montagnes, que les Physiciens appellent MONTAGNES PRIMITIVES, pour les distinguer des côteaux ou élévations secondaires, dont l'existence est postérieure à la formation du globe, a été long-tems ignorée ou combattue. Les vapeurs, les brouillards, la pluie & la nège, qui poussés par les vents s'accumulent sur les hauteurs, & pénètrent lentement au travers des rochers, ne paroissoient point suffire à l'entretien éternel des fontaines & des rivières : on vouloit pour produire ce phénomène des ressorts plus merveilleux. Tantôt, on a dit que l'intérieur de la Terre, comme sa surface, étoit rempli d'eaux douces, sta-

gnantes, & plus considérables que l'Océan & ses golphes, parce que la Terre surpasse la Mer en profondeur; & ce fut pour appuyer une pareille fable, que le Père KIRCHER dressa dans son MONDE SOUTERREIN la carte hydrographique des cavernes, des lacs & des golphes intérieurs : tantôt, on a dit que l'eau de la Mer se rend par des conduits secrets dans l'intérieur des montagnes, s'y dépouille par l'infiltration des sels qui en font l'amertume, qu'une goutte en attire une autre, & que le tout s'élève jusqu'aux plus hauts sommets, comme dans un tissu de laine dont une des extrémités plonge en un bassin, tandis qu'on tient l'autre élevée, on voit l'eau monter insensiblement, & pénétrer enfin le tissu tout entier : on a cru encore, (car que n'a-t-on pas cru!) que la Terre dans ses cavités renfermant une immense quantité d'Air, cet Air condensé par le froid éternel de sa demeure retomboit en eau qui suffisoit à nourrir toutes les sources. Le règne de ces absurdités est passé. Tous les Physiciens aujourd'hui s'accordent à dire que les rosées, les nèges, les pluies s'insinuent par des tuyaux furtifs dans le sein des montagnes, où, s'arrêtant sur des lits soit de pierre, soit de glaise, elles forment bientôt, en s'échappant de côté par la prémière ouverture qu'elles rencontrent, des sources plus ou moins abondantes & durables, selon la capacité du bassin qui les rassemble.

P. 25. Admire-les, ces Rois de l'humide Elément ;

Faisons pour les fleuves ce que nous avons fait pour les montagnes dans l'avant-dernière Remarque ; rassemblons sous un seul point de vue tout ce que nous avons à dire de chacun en particulier.

Les Indiens donnent au Gange une origine céleste. Dieu le fit couler, disent-ils, de sa tête sur le mont Ima, d'où réellement il tire sa source. Ils ajoutent que les eaux de ce fleuve ont la vertu de purger de tout péché. Il faut, pour échapper, après sa mort, aux peines que mérite une vie criminelle, & pour être admis dans le séjour des délices, il faut mourir sur les bords, ou du moins être enseveli dans ses eaux. C'est une espèce de baptême dont l'origine remonte à un tems immémorial. Du reste, le Gange est un des plus beaux fleuves de l'Asie, & même le plus beau de l'ancien monde, si l'on en croit les voyageurs, toujours prêts à exagérer ce qu'ils ont été chercher au détriment de ce qu'ils rencontrent chez eux.

L'Irtys, ou l'Irtyck, ne suit point dans son cours la loi ordinaire à presque tous les grands fleuves, de couler d'Orient en Occident, ou d'Occident en Orient. Cent lieues avant de s'unir à l'Oby qui le porte à la Mer Glaciale, il coule vers le Nord avec une rapidité qui le fait mettre au nombre des fleuves les plus rapides, tels que le Danube, le Tibre, l'Indus & le Malmistra.

Le Volga, connu autrefois sous le nom de Rha, & maintenant appellé Adil ou Adel par les gens du pays, est le fleuve le plus considérable de l'Europe. Il prend sa source en Russie dans le lac Uronow, ne sort point de cet Empire; mais après avoir traversé une étendue de pays d'environ sept cens lieues de France, il se jette à Astracan, dans la Mer Caspienne, par soixante-dix embouchures qui le font paroître lui-même une grande Mer.

L'Amazone, ainsi appellé d'une peuplade de femmes, qui vivoit, dit-on, le long de ses rives, dans un divorce presque perpétuel avec les hommes, qu'elles n'alloient voir qu'une seule fois l'année, est le fleuve le plus considérable des deux hémisphères. Sa source est au Pérou, d'où il s'avance en serpentant dans l'espace de dix-huit cens lieues, pour se décharger dans la Mer du Nord par quatre-vingt embouchures, chacune d'une lieue de large. Cette masse d'eau est d'une telle impétuosité, qu'elle conserve sa douceur à trente lieues dans l'Océan. Ce fleuve prouveroit lui seul que la chûte & le séjour des nèges sur les hauteurs forment toutes les sources, puisque la rivière la plus considérable du globe tire son origine de la chaîne la plus énorme de montagnes, c'est-à-dire, des Andes ou

Cordelières toujours couvertes d'un vaste amas de neiges.

Je finis, en invitant à la lecture de Tompson sur l'origine des fleuves tous ceux qui aiment à voir la sublimité des images, la hardiesse des figures & le mouvement du style associés dans la Poésie à la vérité physique. C'est dans le Chant de l'Automne que le Poëte Anglais a placé ce tableau, digne, à mon avis, d'être comparé à tout ce que l'Antiquité à de plus beau en Poésie. Tompson n'eut-il jamais écrit que cette tirade, il seroit encore à mes yeux ce qu'il est aujourd'hui, un Poëte du premier ordre. Il a des défauts sans doute, & de grands & nombreux défauts; son expression est souvent obscure, verbeuse, incohérente; trop souvent elle franchit la limite qui sépare le sublime du gigantesque; & le goût, pour dire tout en un mot, n'a pas toujours dirigé son pinceau. Mais ce mérite, qu'il est facile d'acquérir par l'étude du moins jusqu'à un certain degré, étoit remplacé en lui par un autre qui ne s'acquiert point, le génie. Avec du goût, on peut écrire des Poëmes purs, exacts, élégans, mais qui ternes & sans vie laissent sommeiller l'ame des Lecteurs & finissent par leur tomber des mains : avec du génie, on donne à tout de la couleur; TOUT PREND UN CORPS, UNE AME, UN ESPRIT, UN LANGAGE, & passionné soi-même, on passionne les autres.

LES MOIS DE L'HYVER.

JANVIER,

CHANT ONZIEME.

JANUS règne; & tandis qu'un solemnel usage,
D'un masque de douceur couvrant chaque visage,
Sans ordre fait mouvoir la foule des humains,
Rassemble mille dons, les verse à pleines mains,
Exhale en faux sermens une voix mensongère,
Et rend la vérité parmi nous étrangère;
Moi, dans l'obscure paix d'un loisir studieux,
Sur l'An qui nous a fui je reporte les yeux:
De sa vélocité je me plains à moi-même.
Ces jours, que j'avois crus d'une lenteur extrême,
Long-temps avant le terme, où commença leur cours;
Que je les ai trouvés & rapides & courts!
Oui: lorsqu'agent secret de la Mort qu'il devance,

Du fond de l'avenir, le Tems vers nous s'avance;
Nous ne voyons en lui qu'un Vieillard impuiſſant,
Qui, décrépit, courbé, traîne un pas languiſſant;
Ses aîles, ſur ſon dos, tantôt ſont repliées,
Tantôt, autour de lui, pendent humiliées:
Arrive-t-il à nous? Qu'il eſt prompt & léger!
Comme il fuit! D'un Oiſeau, c'eſt le vol paſſager.

« Eh! pourquoi, me répond le Chantre d'Epicure,
» Pourquoi te plaindre? En vain l'indulgente Nature
» Du Tems, en ta faveur, ralentiroit le pas;
» Pouſſière ambitieuſe & promiſe au trépas,
» Que verrois-tu de plus? Rien de nouveau, te dis-je:
» Tes jours vont déſormais s'écouler ſans prodige:
» Sur d'antiques tableaux ton œil doit revenir;
» Soumets-toi: le paſſé t'a prédit l'avenir. »

Hélas, je le ſais trop: oui; dans un cercle immenſe
De maux liés entr'eux, l'An roule & recommence.
C'eſt peu qu'un ait impur, l'ouragan, les frimats,
Fidèles aux Saiſons, déſolent nos climats;
Que la Mer, pour briſer le frein de l'eſclavage;

Mutine tous ses flots, tourmente son rivage;
Que la guerre, la peste & cent fléaux divers,
De pleurs, de cris, de sang remplissent l'Univers.
Il faut revoir la fraude épier l'innocence;
La molesse des Rois avilir leur puissance;
Des Ministres, ligués pour les concussions,
Vendre à des Publicains le sang des Nations;
La Loi ramper muette; & l'adroit Fanatisme,
Pour regner avec lui, flatter le Despotisme.
Mais les biens, les plaisirs que nous avons perdus,
Possédés un moment, nous seront-ils rendus?
Comment la recouvrer cette santé fragile,
Trésor, que nous portons en des vases d'argile?
O Dieu! Je touche à peine à ma virilité,
Et dans tous ses canaux déjà moins agité,
Mon sang, comme à regret, y fait couler la vie.
Pour moi, d'un jour moins par chaque nuit est suivie.
Je sens que par degrés il faut perdre ce goût,
Cette amoureuse ardeur qui m'attachoit à tout.
La gloire, que j'aimois quoiqu'ingrate & rebelle,
La gloire à mon desir ne semble plus si belle:
Si j'en pouvois encor [illegible] l'erreur!

Le tourment de ma vie en feroit le bonheur.

Et toi, qui, te livrant au joug d'une Maîtresse,
Lui donnas de ton cœur la première tendresse;
Toi, qui, sans le savoir, lui prêtois des appas,
Et même des vertus qu'elle ne connoît pas;
Aujourd'hui que tes feux, trahis par l'infidèle,
Dans ton cœur détrompé meurent enfin loin d'elle;
Jeune homme, ne crois point la remplacer un jour:
On ne sent point deux fois l'ivresse de l'Amour.

Plus malheureux l'ami, qui sans expérience,
A des amis trompeurs livra sa confiance!
Les lâches, avec art couverts d'un voile épais,
Lui préparoient la guerre, & lui parloient de paix.
Ah! si des trahisons il a vu la plus noire,
Comment à l'Amitié, comment pourra-t-il croire?
Dans un monde insensible, où sa douleur se perd,
Il erre; il va criant ainsi qu'en un désert:
« Personne n'est à moi, je ne suis à personne. »

Vous enfin, quand la Mort sans pitié vous moissonne,

Grands-Hommes, purs Esprits, les chef-d'œuvres d'un Dieu,
Qui peut vous remplacer ? Linné, Haller, Jussieu,
Voltaire, & toi sur-tout, l'émule de Socrate,
Comme lui méconnu de ta Patrie ingrate,
Rousseau ; la même année a terminé vos jours ;
Et nous pleurons sur vous pour vous pleurer toujours.

Que dis-je ? O de mon siècle éternelle infamie !
L'Hydre du Fanatisme

Où repose un Grand-Homme, un Dieu vient habiter.

Tu me l'as fait sentir, j'ose t'en attester,
Isle des Peupliers; toi, qui m'as vu descendre
Te demandant Rousseau dont tu gardes la cendre.
Oh! Comme à ton aspect s'émurent tous mes sens!
Quelle douleur muette étouffa mes accens!
Combien je vénérai, combien me parut sainte
L'ombre des verds rameaux qui bordent ton enceinte!
Cette Isle étoit un Temple; & de mes tristes yeux
Tandis que s'échappoient des pleurs religieux,

Rousseau, je crus, penché sur ton urne paisible,
Sentir de la vertu la présence invisible.
Je crus ouïr ta voix; du fond de ton cercueil,
Ta voix de l'Amitié m'offroit le doux accueil.

A la tombe champêtre accourez donc sans nombre,
Vous enfans qu'il aima; ne craignez point son ombre;
Approchez, folâtrez sous ces arbres naissans:
Il va sourire encor à vos jeux innocens.
Et vous, que le Génie élève au ministère
De flétrir l'imposture & d'éclairer la Terre,
Sages, jurez ici qu'armés contre l'erreur,
Vous mourrez, s'il le faut, Martyrs de sa fureur;
De ce beau dévoûment Rousseau fut le modèle:
A sa noble devise il expira fidèle.
Je vous appelle aussi, Peuples, & vous, bons Rois;
Dont il a révélé les devoirs & les droits;
Les Tyrans sont connus: ils tremblent sur le Trône.
Donc à son monument appendez sa couronne,
Qu'au sauveur d'un Romain décernoient les Romains:
Rousseau du Despotisme a sauvé les Humains.

[illegible] approchent

Eh bien! Tous à la fois vomissant le reproche,
Profanez de la mort le silence éternel;
J'attendois l'injustice à ce jour solemnel.
A-t-il pour s'agrandir armé la calomnie?
A des soins intriguans ravalé son génie?
Il ne mandia point la gloire; il la conquit.
Qui le dira jaloux? Qu'a-t-il fait? Qu'a-t-il dit?
Qui de vous l'a surpris, des modernes Orphées,
En secret dégradant & minant les trophées?
D'un Vieillard qui le haït, du Sophocle Français,
Au fond de sa retraite il entend le succès,
Il l'entend; & ses yeux en ont pleuré de joie.
Voilà cette ame grande! Et l'on veut que je croie
Qu'ingrate, elle payoit de haine un bienfaiteur!
Taisez-vous. Si peu fait au métier de flatteur,
Il refuse aux bienfaits d'ouvrir sa solitude,
Le refus des bienfaits n'est point l'ingratitude;
Non, non: c'est la Vertu, qui, s'armant de fierté,
Contre l'or corrupteur défend sa liberté.
Ce fut sa liberté qui fit son éloquence.

Mais ce qui de Rousseau [illegible]

C'est la profonde paix qui couronne sa fin :
Méchant, seroit-il mort avec ce front serein.
Sans trouble résignant ses jours à la Nature,
« Laissez-moi voir encor cette belle verdure,
» Dit-il ; sur moi jamais un si beau jour n'a lui ;
» Je vois Dieu ; je l'entens ; ce Dieu m'appelle à lui. »
Il expire ; & trois jours, sur cette cendre éteinte,
De la gloire du Juste a rayonné l'empreinte.

O toi, dont l'indulgence encourageoit mes Chants,
Qui te disoient la paix & le bonheur des champs ;
Grand-Homme, dont j'allois admirer la vieillesse
Malheureuse en silence & fière avec simplesse !
Ah ! si, dans le repos où t'a placé la Mort,
Tu peux être sensible à mon pieux transport ;
S'il peut te souvenir quelle amour pure & tendre
M'attachoit aux conseils que tu me fis entendre,
Garantis-moi des mœurs d'un siècle criminel.
Entens surtout la voix de mon cœur paternel.
Que ma fille, n'aguère arrivée à la vie,
Ait un jour les vertus dont tu paras Sophie ;
Qu'elle trouve un Emile, & que tous deux s'aimant,

De mes cheveux blanchis tous deux soient l'ornement.

Comme lui toutefois, au bout de la carrière,
Voulons-nous sans remords regarder en arrière?
Dans un repos honteux n'allons pas avilir
Des jours, que les travaux peuvent seuls ennoblir.
Imitons la Nature active & bienfaisante:
A nos divers besoins incessamment présente,
Sans relâche elle agit même au sein des Hyvers.
Nos regards, je le sais, à peine encor ouverts,
Ne peuvent contempler sa main lente & secrète.
Que dis-je? Trop de fois, d'une bouche indiscrète,
Nous osons, fils ingrats, l'accuser de rigueur.
« Ces plaines, dont la glace enchaîne la vigueur,
» Devroient bien, disons-nous, exemptes de froidure,
» D'un éternel Printems conserver la verdure. »

Hardis réformateurs d'un globe, où vous rampez,
Vos sublimes projets ne seront point trompés.
La Nature, un instant à vos desirs fidèle,
Va suspendre les loix que tout a reçu d'elle:
Voilà sous les Gémeaux le Soleil arrêté.

L'Hyver, qui chagrinoit votre orgueil révolté,
Déſormais vous épargne; & la flamme éthérée,
Abrégeant de la nuit la trop longue durée,
Sur vous laiſſe reluire un Ciel toujours ſerein.
L'Aquilon, dans les flancs d'un profond ſouterrein
S'aſſoupit; le Zéphyr ſouffle ſeul & murmure;
Il conſerve aux forêts leur épaiſſe ramure,
Et ſans ceſſe les fleurs émaillent le gazon:
Vous êtes ſatisfaits? Mais la verte ſaiſon
N'amène, ni le tems propice à la ſemence,
Ni les jours nourriciers, où la moiſſon commence;
Bien loin de rajeunir, la Terre tous les ans
S'épuiſe, & par degrés amoindrit ſes préſens.
Elle demande en vain ces vapeurs & ces ondes,
Qui jadis ranimoient ſes entrailles fécondes.
Hélas! Trop tempéré, le pur Flambeau du jour
Ne peut les enlever au liquide ſéjour.
Les fleuves, triſtement renverſés ſur leurs urnes,
Dans leurs lits deſſéchés expirent taciturnes!
Leurs bords, mourans de ſoif, ne ſont plus abreuvés;
Le Commerce languit, & ſes bras énervés
Dorment, ſilencieux, ſur la rame inutile.

Osez donc, ô mortels, dans votre orgueil futile,
Osez vous plaindre encor de ces légers revers,
Qu'amène tous les ans le retour des Hyvers!
Ah! plutôt que la voix de la reconnoissance
De tes jours bienfaisans chante la renaissance;
A mes esprits vaincus ils rendront la vigueur.
Je les attends: mon luth bénira leur rigueur.

Mes vœux sont exaucés. L'Air devenu paisible
Se resserre; & sur nous, comme un trait invisible,
La Gelée a dardé ses piquans éguillons;
Elle change en cailloux la glèbe des sillons;
Et durcissant des eaux la mobile surface,
Tient les fleuves captifs sous des voûtes de glace.
Jours brillans des frimats, ornement des Hyvers,
De quel subit éclat vous parez l'Univers!
Oh! comme de la nuit vous diaprez les voiles!
Comme vous épurez les rayons des étoiles!
Astres, dont le regard, ami des Matelots,
Marque en lettres de feu leur route sur les flots,
Pléyades, Orion, & toi, Nymphe fameuse,
Qui jamais ne descends dans la Mer écumeuse,

Mère de Lycaon ! alors, plus sûrement,
L'Homme éclairé par vous lit dans le firmament.
Si je parcours des bois la sauvage étendue,
La glace à leurs rameaux rayonne suspendue ;
Je vois, dans le cristal de ces prismes brillans,
Se jouer du Soleil les feux étincelans.
Je me crois transporté sur ces rives lointaines,
Où l'or pur enrichit le sable des fontaines :
Partout le diamant s'offre à mon œil surpris,
Et la Terre se peint des couleurs de l'Iris.
Belles, ces jours piquans vous servent mieux encore.
D'un incarnat plus vif votre teint se décore.
Votre regard s'enflamme ; il nous parle d'amour :
Il donne aux doux Plaisirs le signal du retour.

Dirai-je cependant que ces mêmes journées,
Dans le Mois de Janus tous les ans ramenées,
D'une nouvelle audace arment le scélérat ?
Qu'alors le fils impie & le sujet ingrat
Signalent plus souvent leur tragique furie,
Et d'attentats nouveaux étonnent la Patrie ?
Par l'éguillon du froid leurs esprits tourmentés

Courent impétueux ; & leurs nerfs irrités,
Précipitant leurs bras impatiens de rage,
Pouſſent aux grands forfaits leur féroce courage ;
La Nature & le Trône, hélas ! n'ont plus de droits :
A ces hommes de ſang, Dieux ! cachez les bons Rois ;
Aux Peuples orphelins, Dieux ! épargnez des larmes.

L'Hyver ſur nous encor répand d'autres allarmes.
L'Hyver, du fond des bois, en troupeaux affamés,
Chaſſe, altérés de ſang & d'audace enflammés,
Tous ces Loups, qui, n'aguère enfoncés ſous des roches,
Et de l'Homme & du jour redoutoient les approches.
Comme un torrent fougueux, d'écume blanchiſſant,
Roule de roc en roc, retombe en bondiſſant,
Déracine les ponts, les briſe & les entraîne ;
Tels, du haut Appennin & des Monts de Pyrène,
Deſcendent, en heurlant, ces monſtres des forêts.
Leur hideux bataillon traverſant les guérets
Y ſurprend le Courſier, le renverſe & l'égorge ;
Le fier Taureau, ſaiſi par ſa flottante gorge,
De ſes dards recourbés bat les airs vainement ;
Il tombe : il fait ouïr ſon dernier meuglement.

Jusques dans les hameaux, la faim impérieuse
Emporte quelquefois leur troupe furieuse.
A la mère plaintive ils arrachent l'enfant ;
L'Homme, oui, l'Homme contr'eux sans succès se défend ;
Son front, où de ses droits la noblesse est empreinte,
A ce peuple assassin n'inspire plus de crainte.
L'intrépide animal se présente au combat,
Lutte, & brise le fer & l'homme qu'il abbat.
La nuit n'a point calmé la faim qui les tourmente ;
Du carnage du jour leur gueule encor fumante
Heurle, & cherchant les morts dans le champ des tombeaux,
Se dispute leur chair déchirée en lambeaux.

Vieillards, dont l'œil a vu ce siècle à son aurore,
Nestors Français, sans doute il vous souvient encore
De ce neuvième Hyver, de cet Hyver affreux,
Qui fit à votre enfance un sort plus désastreux.

Janus avoit r'ouvert les portes de l'Année ;
Et tandis que la France, aux autels prosternée,
Solemnisoit le jour où l'on vit autrefois
Le berceau de son Dieu révéré par des Rois,

Tout-à-coup l'Aquilon frappe de la gelée
L'eau, qui, des Cieux n'aguère à grands flots écoulée,
Ecumoit & nageoit sur la face des champs ;
C'est une mer de glace : & ses angles tranchans,
Atteignant les forêts jusques à leurs racines,
Rivaux des feux du Ciel, les couvrent de ruines.
Le Chêne, des Hyvers tant de fois triomphant,
Le Chêne vigoureux crie, éclate & se fend.
Ce Roi de la forêt meurt. Avec lui, sans nombre,
Expirent les sujets que protégeoit son ombre.
Pleurez, jeunes Beautés ; pleurez. Les arbrisseaux,
Dont les bouquets fleuris couronnoient vos berceaux,
Ces Lilas, ces Jasmins & l'immense famille
Des Rosiers, qui coupoient l'uniforme Charmille,
Au retour des Gémeaux, de parfums ravissans
Ne réjouiront pas & votre ame & vos sens.
Empire des jardins, la brûlante froidure
Dans leur germe a séché tes fleurs & ta verdure !
Et vous, champs amoureux, délicieux séjour.
Où s'ouvrit ma paupière à la clarté du jour,
Brillante Occitanie ; hélas ! encor tes rives
Pleurent l'honneur perdu de tes rameaux d'olives !

L'Hyver

L'Hyver s'irrite encor ; sa farouche âpreté
Et du marbre & du roc brise la dureté :
Ouverts à longs éclats, ils quittent les montagnes,
Et fracassés, rompus roulent dans les campagnes.
L'Oiseau meurt dans les Airs, le Cerf dans les forêts,
L'innocente Perdrix au milieu des guérets ;
Et la Chèvre & l'Agneau qu'un même toît rassemble,
Bêlant plaintivement, y périssent ensemble ;
Le Taureau, le Coursier expire sans secours ;
Les fleuves, dont la glace a suspendu le cours,
La Dordogne & la Loire & la Seine & le Rhône
Et le Rhin si rapide & la vaste Garonne,
Redemandent envain les enfans de leurs eaux.
L'Homme foible & percé jusqu'au fond de ses os,
Près d'un foyer ardent, croit tromper la froidure ;
Hélas ! rien n'adoucit les tourmens qu'il endure.
L'impitoyable Hyver le suit sous ses lambris,
L'attaque à ses foyers d'arbres entiers nourris,
Le surprend dans sa couche, à ses côtés se place,
L'assiège de frissons, le roidit & le glace.

Le règne du travail alors fut suspendu.

Alors dans les Cités ne fut plus entendu
Ni le bruit du marteau, ni le cri de la scie;
Les chars ne roulent plus sur la Terre durcie;
Par-tout un long silence, image de la mort:
Thémis laisse tomber son glaive, & le remord
Venge seul la vertu de l'audace du crime.
Tout le courroux des Dieux vainement nous opprime,
Leurs temples sont déserts; ou si quelques mortels
Demandent que le vin coule encor aux autels,
Le vin, sous l'œil des Dieux que le Prêtre réclame,
S'épaissit & se glace à côté de la flamme.

Maintenant ouvre-moi ton palais de cristal,
O Gelée! O Démon bienfaisant & fatal!
Je veux de ta naissance éclairer le mystère.
La route où je m'engage est encor solitaire,
Je le sais; & partout, aux Poëtes Français,
Des rocs, des monts scabreux en défendent l'accès:
Là, jamais n'ont coulé les sources d'Aonie,
Mais l'amour de la gloire enhardit mon génie:
J'ai senti l'éguillon de ses nobles chaleurs,
Et sur un sol ingrat je trouverai des fleurs;

Je m'en couronnerai. Dans la Nature entière,
Circule un Océan de subtile matière,
Qui pénètre, environne, assiège tous les corps,
Et qui seule dilate ou presse leurs ressorts.
Tantôt, son flux rapide, embrassant leurs parties,
Est le nœud fortuné qui les tient assorties.
Tantôt, son cours plus lent, de ce lien heureux
Dégageant par degrés leurs atômes nombreux,
Suspend ou ralentit leur action première.
Si donc, ne dardant plus qu'une oblique lumière,
Aujourd'hui du Soleil les foibles javelots
De ce fluide errant laissent dormir les flots;
Sans doute que des corps, où cet agent s'enferme,
Les atômes, liés d'une chaîne plus ferme,
Doivent serrer leurs rangs; & plus durs, plus épais,
Tranquilles à leur tour, sommeiller dans la paix:
Alors paroît la glace. Alors la Terre & l'Onde
Sentent se ralentir le feu qui les féconde.

Et si le nitre encor, par les vents apporté,
Darde ses traits aigus, dans l'Air moins agité;
S'il frappe tous les corps de ses flèches perçantes,

Un froid nouveau saisit leurs forces languissantes ;
D'un sommeil plus profond chaque atôme s'endort ;
Et le corps tout entier touche enfin à la mort.
Mais la foible action de la flamme solaire,
Et les sels enlevés à la Zone pôlaire,
Seuls, ne produisent point la glace des Hyvers.
Une cause nouvelle en couvre l'Univers :
Osons la pénétrer. De sa vaste Science,
Mairan s'offre à guider mon inexpérience.

Au centre de ce globe un brasier est caché ;
Ce feu, vers la surface en vapeurs épanché,
Se mêlant aux rayons que le Soleil nous lance,
Des nos brûlans Etés accroît la violence.
Par lui, les végétaux, jeunes ambitieux,
Se dressent sur leur tige & montent vers les Cieux.
Le Mineur enfumé, qu'au fond d'une caverne
Sous un sceptre de fer l'avarice gouverne,
Et pour qui sans retour le doux Soleil a lui,
En fouillant des trésors qui ne sont pas pour lui,
A respiré cent fois la vapeur étouffante,
Que ce foyer interne, en colonnes, enfante.

Il fracasse la Terre ; & de lui sont formés
Ces terribles Volcans, ces gouffres enflammés,
Qui, dans tous les climats, déchirent les Montagnes,
Et d'une Mer de lave innondent les Campagnes.
Et toi, vaste Océan, des glaces respecté,
Tu dois à ce foyer & ta fluidité
Et le bouillonnement de tes eaux écumantes,
Tes trombes, tes écueils & tes isles fumantes,
Et ce flottant amas de cailloux calcinés,
Qui ceignent d'un rempart les vaisseaux consternés.

Or ce brouillard de feu né du sein de la Terre,
Un ressort inconnu quelquefois le resserre ;
Et son fatal repos endormant leur vigueur,
Les Airs restent frappés d'une froide langueur.
La Terre la partage ; elle ferme ses veines ;
Et si le triste Hyver règne alors sur nos plaines,
La Gelée en fureur paroît, & des torrens
Durcit l'onde rapide en rochers transparens.

Cependant ce n'est point sur nous, sur ma Patrie
Que le farouche Hyver épuise sa furie.

Eh ! Qui peut comparer nos plus rudes frimats
A ceux, dont Calistho voit blanchir ses climats,
A ces rocs, à ces monts de nèges entassées,
Dont les rives du Nord sont par-tout hérissées?
Là, l'Hyver tient sa cour : là, ce Despote, assis
Sur d'énormes glaçons par vingt siècles durcis,
S'entoure d'ouragans, de tempêtes, d'orages,
Ebranle au loin la Mer, la couvre de naufrages,
Et tressaille au fracas des navires brisés.
Muse! Viens ranimer mes esprits épuisés,
Viens ; & que mes pinceaux, plus fiers & plus terribles,
Reproduisent le Nord dans ses beautés horribles.

Si des sommets d'Hécla je vole au Groënland,
Et parcours le Spitzberg, la Zemble & le Lapland,
Qu'y vois-je dans les Cieux, sur la Terre & sur l'Onde?
Ici, durant trois Mois règne une nuit profonde :
Là, dans un cercle étroit le Soleil languissant
Ne montre qu'à moitié son disque pâlissant.
Dans ces climats obscurs, muets comme l'Averne,
L'Homme s'ensevelit au creux d'une caverne.
Hélas ! l'infortuné, dans cet affreux séjour,

Ne connoît ni les chants, ni les jeux, ni l'Amour.
A la voix des besoins grossièrement docile,
Il ne veut pour ses sens qu'un triomphe facile;
Digne émule des Ours dans ses bois dispersés.

Peindrai-je les glaçons l'un sur l'autre entassés,
Voyageant sur les Mers en montagnes flottantes,
Et se heurtant au gré des vagues inconstantes?
Désordre du Cahos! D'un cours tumultueux,
Ainsi les Elémens rouloient tempêtueux,
Avant que des Destins l'éternelle puissance
Aux Mondes, aux Soleils eut marqué la naissance.
Dirai-je la pâleur & l'effroi des Nochers,
Qui, voguant à travers ces monceaux de rochers,
Maudissent, l'œil en pleurs, leur stérile courage,
Et glacés & tremblans attendent le naufrage?
En sont-ils épargnés! Un plus funeste sort
Leur prépare à loisir l'angoisse de la mort.
Autour d'eux l'Océan, vaincu par la Gelée,
Est lié tout entier de glace amoncelée;
Il cesse de rugir: de traits aigus percé,
Le Matelot expire où son Chef l'a placé.

Tel fut jadis le sort d'Alfrède & de Wolmise.
Tous deux, sur le rivage, où la fière Tamise,
Mollement étendue en un lit de roseaux,
D'une forêt de mâts voit ombrager ses eaux,
Fruits chéris de l'Hymen d'Arthur & d'Orlowie,
Tous deux, au même instant, avoient reçu la vie;
En eux tout fut pareil : & l'Auteur de leurs jours,
Par une douce erreur, les confondoit toujours.
Une Femme en ce tems regnoit, & de la Terre
Attachoit les regards sur l'heureuse Angleterre;
C'étoit Elisabeth. Son Peuple, Roi des flots,
Faisoit vogner au Nord ses hardis Matelots.
Willougby les guidoit. Ce Chef ardent & sage,
Suivi des fils d'Arthur, va tenter ce passage,
Qui, cherché tant de fois & toujours sans succès,
Au Voyageur encor n'offroit aucun accès.
Déjà l'heureux vaisseau, fendant les flots de l'Ourse,
Vers les bords de l'Asie a dirigé sa course.
Tout-à-coup le Démon, qui, Souverain du Nord,
Y règne avec la nuit, la tempête & la Mort;
L'Hyver, plus furieux, sur la troupe intrépide,
Ainsi qu'un ouragan, tombe d'un vol rapide;

Et dardant ses fureurs jusques au sein des Mers,
Autour d'elle, en rochers, durcit les flots amers.
Assis au gouvernail, sans force, sans haleine,
L'œil fixé tristement sur l'inégale plaine,
Le Couple Fraternel voit la Mort s'approcher:
Il se lève. A son Chef il la veut reprocher.
Impuissant désespoir! Leur langue embarrassée
Sent mourir la parole à peine commencée.
Veulent-ils s'avancer? Leurs pieds sont engourdis.
Etendent-ils leurs bras? Leurs bras restent roidis.
Tout l'équipage expire: & chacun, par la glace
En marbre transformé, debout, garde sa place.

Ces climats, il est vrai, par le Nord dévastés,
Ainsi que leurs horreurs, ont aussi leurs beautés.
Dans les champs, où l'Yrtis a creusé son rivage,
Où le Russe vieillit & meurt dans l'esclavage,
D'éternelles forêts s'allongent dans les Airs.
Le Jai, souple Roseau de ces vastes déserts,
S'incline, en se jouant sur les eaux qu'il domine;
Fière de sa blancheur, là, s'égare l'Hermine;
La Marthe s'y revêt d'un noir éblouissant;

Le Daim, sur les rochers, y paît en bondissant,
Et l'Elan fatigué, que le sommeil assiége,
Baisse son bois rameux & l'étend sur la nège.
Ailleurs, par des travaux & de sages plaisirs,
L'Homme, bravant l'Hyver, en charme les loisirs.
Le fouet dans une main & dans l'autre des rênes,
Voyez-le, en des traîneaux emportés par deux Rhennes,
Sur les fleuves durcis rapidement voler :
Voyez sur leurs canaux le peuple s'assembler,
Appeller le commerce, & propôser l'échange
Des trésors du Cathay, des Sophis & du Gange.
Là, brillent à la fois le luxe des métaux,
Et la soie en tissus & le sable en cristaux;
Toute la pompe enfin des plus riches contrées :
Là même, quelquefois les plaines éthérées
Des palais du Midi versent sur les frimats
Un éclat, que l'Hyver refuse à nos climats :
D'un grouppe de Soleils l'Olympe s'y décore.
Prodige de clarté, qui pourtant cède encore
Aux flammes, dont la nuit fait resplendir les Airs.
Aussi-tôt que son char traverse leurs déserts,
Une vapeur qu'au Nord le Firmament envoie;

S'y déployant en arc, trace une obscure voie,
S'allonge, & parvenue aux portes d'Occident,
Vomit, nouvel Hécla, les feux d'un gouffre ardent.
Dans les flancs du brouillard, la flamme impétueuse
Vole, monte & se courbe en voûte lumineuse,
Qu'une autre voûte encor, plus brillante, investit.
Tandis que dans leurs feux la vapeur s'engloutit,
Ces dômes rayonnans s'entr'ouvent, & superbes,
Lancent en javelots, en colonnes, en gerbes,
En globes, en serpens, en faisceaux enflammés,
Tous les flots lumineux sous la nue enfermés.
Mais ô crédulité! Dans l'Aurore pôlaire,
Le peuple voit ses Dieux, qui, brûlans de colère,
Menacent à la fois d'un vaste embrasement
Et la Terre & les Mers & le haut Firmament.
Le Romain y lisoit ses discordes civiles,
Le triomphe des Rois, la chûte de ses Villes:
Athènes y plaça le Palais radieux,
Où Jupiter, en maître assis parmi les Dieux,
Le tonnerre à la main, déployoit sa puissance.
Songes, à qui l'erreur a donné la naissance;
Evanouissez-vous; la vérité paroît:

La Frauce ingénieuſe a ſurpris ſon ſecret.
Cette ſeconde Aurore, innocent phénomène,
Qui, des nuits, ſous le Pôle, embellit le domaine,
Vit regner trop long-tems des ſyſtêmes trompeurs.
Elle n'eſt point l'effet de ces noires vapeurs,
De ces exhalaiſons, qui, ſortant de la Terre,
Aux champs aëriens vont former le tonnerre,
Et ces feux paſſagers, amas bitumineux,
Que l'erreur transformoit en mondes lumineux.
Elle n'eſt point l'effet de ces monceaux de glace,
Qui des climats du Nord hériſſent la ſurface,
Et juſques dans l'Ether, de leurs ſommets blanchis,
Lancent du jour mourant les rayons réfléchis.
Comme la Déité, que l'Orient voit naître,
D'une ſource céleſte elle a tiré ſon être,
Et fille du Soleil, elle eſt digne de lui.
Quoi! Des feux de ſon père elle a cent fois relui,
Et dans elle, nos yeux méconnoîtroient ſon pére!
Non: que la Déité, par un retour proſpère
Aſſiſe avec ſa ſœur ſur les mêmes autels,
Lui diſpute l'encens & les vœux des mortels.
Un jour, (& le Parnaſſe en garde la mémoire.)

Lasse d'ouïr par-tout insulter à sa gloire,
Elle implora son père ; & l'œil chargé de pleurs,
Fit parler en ces mots ses naïves douleurs :
« Soleil, à qui je dois tout l'éclat dont je brille,
» Dis-moi, quand feras-tu reconnoître ta fille ?
» Entendrai-je toujours les mortels ignorans
» M'avilir, me confondre avec ces feux errans,
» Assemblage grossier de matières immondes,
» Moi, *qui sors & descends* du Monarques des Mondes ?
» Ah ! si de ma naissance il faut qu'on doute encor,
» Mon Père, arrache moi cette couronne d'or,
» Ce manteau radieux, cette écharpe azurée,
» Et toute la splendeur dont tu m'as décorée !
» Que ma sœur d'Orient jouit d'un sort plus beau !
» A peine sa lueur annonce ton flambeau,
» Soudain tout l'Univers tressaille à sa présence ;
» Les Poëtes en chœur chantent sa bienfaisance,
» La proclament ta fille, & pour elle rivaux,
» Cherchent à l'honorer par des concerts nouveaux ;
» Cependant que leurs voix me laissent inconnue.
» De quels titres si grands est-elle soutenue,
» Pour jouir d'un renom, qu'on refuse à sa sœur ?

» De ton char, il eſt vrai, ſon char eſt précurſeur;
» Mais moi, je te ſuccède; & l'emportant ſur elle,
» Je ſuis de ta beauté l'image naturelle. »
Le Souverain des jours, ſenſible à ſes douleurs:
« Ma fille, lui dit-il. je veux ſécher tes pleurs.
» Vois ce ſavant Français, favori d'Uranie,
» Vois Mairan; j'ai fait choix de cet heureux génie.
» Il va dire aux mortels le Dieu dont tu deſcends. »
Le Soleil prend alors un de ces traits puiſſans,
Où de notre Univers ſont gravés les myſtères,
Et que ſon bras réſerve aux Sages ſolitaires,
De l'Empire des Airs ardens contemplateurs.
Le trait frappe Mairan: ſes regards ſcrutateurs,
Eclairés tout à coup d'une flamme divine,
De l'Aurore du Nord y liſent l'origine.
Il parle, & ſes diſcours vengent la Déité.

Pour moi, ſi mes pinceaux ſans couleur, ſans fierté,
Ne ſe refuſoient point à ſervir mon génie,
Peut-être qu'introduit au Temple d'Uranie,
Des diſcours de Mairan j'illuſtrerois mes vers.
Mais, laſſe de fournir à cent portraits divers,
Ma palette s'épuiſe; & mon pinceau débile
De mes doigts fatigués tombe, & reſte immobile.

REMARQUES

SUR

LE ONZIEME CHANT.

JANVIER.

NOUS avons vu que l'Année n'a pas commencé toujours & par-tout à la même époque : nous avons dit que les Français ne la commencent au premier de Janvier que depuis 1564, conformément à un Edit de CHARLES IX, avant lequel nos Ancêtres la r'ouvroient à Pâques. Nous ne répéterons point qu'il eût été bien plus sage d'en fixer le retour précisément au jour du Solstice. Il suffira de remarquer que ce retour fut dans tous les tems & dans tous les climats un moment de joie, de félicitation, de vœux & de présens mutuels. La Nature le commandoit ainsi. L'Homme, au-tour duquel les intempéries des saisons, les maladies, les accidens malheureux multiplient les dangers de mort, pouvoit-il voir avec indifférence sa vie & les jours de ses semblables échappés à tant de périls, & prolongés jusqu'à une nouvelle révolution ? N'étoit-il,

pas raisonnable qu'il espérât d'y échapper encore, qu'il en formât le vœu pour lui, pour ses amis, pour ses parens, & qu'il cherchât à leur prouver la sincérité de ce vœu par une généreuse libéralité? Une pareille coutume fondée sur un motif aussi respectable seroit digne, sans doute que les Philosophes lui donnassent des éloges. Dans les premiers tems, quand les Nations à peine sorties de l'état de nature n'étoient pas encore assez corrompues pour ne voir dans cet usage qu'un vain cérémonial, ils faisoient sagement de sceller de leur approbation tout ce qui tendoit à rapprocher les Hommes : mais aujourd'hui que le luxe & la corruption, qui en est la suite, rendent inutiles ces moyens simples qui resserroient autrefois les liens de la Société, encourager cet usage, c'est encourager la fausseté & le mensonge.

Les Romains firent présider au mois de Janvier Janus, à qui ils donnoient deux visages, l'un tourné vers l'Occident, l'autre vers l'Orient, pour désigner l'année qui finit, & l'année qui recommence. Il tenoit à la main, tantôt une clé avec laquelle il ouvre & ferme les portes du Tems, tantôt le nombre de 365, qui marquoit le nombre des jours dont se formoit l'Année. Comme Père du Tems, c'est-à dire, en qualité de Soleil, il étoit le Dieu des Douze Mois, & avoit autant d'autels sur lesquels on sacrifioit tour-à-

tour. Enfin le retour de sa fête étoit l'époque où les Sénateurs prenoient des habits neufs, où l'on nommoit de nouveaux Consuls, & où se renouvelloient les faisceaux des Licteurs :

Jamque novi preeunt fasces, nova purpura fulget,
Et nova conspicuum pondera sentit ebur.

(OVI. FAST. Lib. I.)

P. 85.

LE Poëte VARRON a fait sur un Barbier, nommé LICINUS, qui eut l'ambition d'avoir un tombeau de marbre, ces deux vers sublimes, & cependant peu connus :

Marmoreo Licinus tumulo jacet, & Cato parvo,
Pompeius nullo : credimus esse Deos !

VOICI la traduction de ces vers dont je n'ai pu conserver la précision :

Licinus gît sous un marbre orgueilleux ;
Caton n'a qu'une tombe obscure ;

Pompée est mort sans sépulture :
Et nous croyons qu'il est des Dieux !

P. 87. Rousseau, je crus, penché sur ton urne paisible,
Sentir de la vertu la présence invisible ; &c.

Je ne doute point que ce foible éloge d'un Grand-Homme malheureux ne déplaise à quelques personnes qui ont de lui une opinion contraire à la mienne. Si cependant elles veulent être justes, elles permettront que chacun produise au dehors ses pensées & ses sentimens avec franchise ; peut-être même devroient-elles répéter d'une voix unanime ce que l'éloquent Auteur de la Vie de Sénèque, M. DIDEROT, a dit en faveur de ceux qui cherchent à disculper le Précepteur de Néron de toutes les imputations dont on a chargé sa mémoire : « QUE LE PETIT NOMBRE DE CEUX QUI SE TOURMENTENT, QUI MÊME S'EN IMPOSENT, POUR TROUVER DES EXCUSES AUX FAUTES DES GRANDS-HOMMES, EST RARE, ET QU'ILS ME SONT CHERS ! » Mais n'exigeons de personne cet excès de générosité ; contentons nous, pour faire connoître M. J. J. ROUSSEAU mieux qu'il n'a pu l'être jusqu'à présent, d'imprimer quatre Lettres de lui, adressées à un Magistrat célèbre par son intégrité, son courage & ses vastes connoissances. Ces Lettres,

qui voient le jour pour la première fois, justifient pleinement à mes yeux le Citoyen de Genève, à qui on peut appliquer encore ces belles paroles de M. Diderot : « LA CALOMNIE DISPAROÎT A LA MORT DE L'HOMME OBSCUR ; MAIS ON LA VOIT DEBOUT DEVANT L'URNE DU GRAND HOMME, ET CONTINUANT D'EN REMUER LA CENDRE AVEC SON POIGNARD. »

PREMIÈRE LETTRE.

A Montmorency, ce 4 Janvier 1762.

J'AUROIS moins tardé à vous remercier, Monsieur, de la Lettre dont vous m'avez honoré, si j'avois mesuré ma diligence à répondre sur le plaisir qu'elle m'a fait ; mais outre qu'il me coûte beaucoup d'écrire, j'ai pensé qu'il falloit donner quelques jours aux importunités de ce tems-ci, pour ne vous pas accabler des miennes. Quoique je ne me console point de ce qui vient de se passer, je suis très-content que vous en soyez instruit, puisque cela ne m'a point ôté votre estime ; elle en sera plus à moi, quand vous ne me croirez pas meilleur que je ne suis.

LES motifs auxquels vous attribuez le parti qu'on m'a vu prendre, depuis que je porte une espèce de

nom dans le monde, me font peut-être plus d'honneur que je n'en mérite; mais ils sont certainement plus près de la vérité que ceux que me prêtent ces Hommes de Lettres, qui, donnant tout à la réputation, jugent de mes sentimens par les leurs.

J'AI un cœur trop sensible à d'autres attachemens pour l'être si fort à l'opinion publique; j'aime trop mon plaisir & mon indépendance, pour être esclave de la vanité au point qu'ils le supposent : celui, pour qui la fortune & l'espoir de parvenir ne balança jamais un rendez-vous, un souper agréable, ne doit pas naturellement sacrifier son bonheur au desir de faire parler de lui. Il n'est point du tout croyable qu'un homme qui se sent quelques talens, & qui tarde jusqu'à quarante ans à se faire connoître, soit assez sot pour aller s'ennuyer le reste de ses jours dans un désert, uniquement pour acquérir la réputation d'un Misantrope. Mais, Monsieur, quoique je haïsse souverainement l'injustice & la méchanceté, cette passion n'est pourtant pas assez dominante pour me déterminer à fuir la Société des Hommes, si j'avois en les quittant un grand sacrifice à faire; non; mon motif est moins noble & plus près de moi. Je suis né avec un amour naturel pour la solitude, qui n'a fait qu'augmenter à mesure que j'ai connu les Hommes. Je trouve mieux mon compte avec les Etres chiméri-

ques que je raſſemble autour de moi, qu'avec ceux que je vois dans le monde; & la ſociété, dont mon imagination fait les frais dans ma retraite, achève de me dégoûter de toutes celles que j'ai quittées. Vous me ſuppoſez malheureux & conſumé de mélancolie. Oh! Monſieur, comme vous vous trompez! C'eſt à Paris que je l'étois; c'eſt à Paris qu'une bile noire rongeoit mon cœur; & l'amertume de cette bile ne ſe fait que trop ſentir dans les Ecrits que j'ai publiés tant que j'y ſuis reſté. Mais, Monſieur, comparez ces Ecrits avec ceux que j'ai faits dans ma ſolitude; ou je ſuis trompé, ou vous ſentirez dans ces derniers une certaine ſérénité d'ame qui ne ſe joue pas, & ſur laquelle on peut porter un jugement certain de l'état intérieur de l'Auteur. L'extrême agitation que je viens d'éprouver vous a pu faire porter un jugement contraire, mais il eſt facile à voir que cette agitation n'a point ſes principes dans ma ſituation actuelle, mais dans une imagination déréglée prête à s'effaroucher de tout, & à porter tout à l'extrême. Des ſuccès continus m'ont rendu ſenſible à la gloire; & il n'y a point d'Homme, ayant quelque hauteur d'ame & quelque vertu, qui pût penſer ſans le plus mortel déſeſpoir qu'après ſa mort on ſubſtitueroit ſous ſon nom à un ouvrage utile, un ouvrage pernicieux, capable de deshonorer ſa mémoire, & de faire beaucoup de mal. Il ſe peut qu'un tel bouleverſement ait accéléré mes

& je me suis dépêché de jouir. Voilà, Monsieur, je vous jure, la véritable cause de cette retraite, à laquelle vos Gens de Lettres ont été chercher des motifs d'ostentation, qu'ils supposent une obstination à ce qui me coûte directement contraire à mon naturel. Vous me direz, Monsieur, que cette indolence supposée s'accorde mal avec les Ecrits que j'ai composés depuis dix ans, & avec ce desir de gloire qui a dû m'exciter à les publier. Voilà une objection à résoudre qui m'oblige à prolonger ma Lettre, & qui par conséquent me force à la finir. J'y reviendrai, Monsieur, si mon ton familier ne vous déplaît pas. C'est dans l'épanchement de mon cœur que je vous écris, & je ne saurois en prendre un autre; je me peindrai sans fard & sans modestie; je me montrerai à vous tel que je me vois, & te que je suis; car, passant ma vie avec moi, je dois me connoître, & je vois par la manière dont ceux qui pensent me connoître, interprêtent mes actions & ma conduite, qu'ils n'y connoissent rien; personne au monde ne me connoît que moi seul: vous en jugerez quand j'aurai tout dit. Ne me renvoyez point mes Lettres, je vous en supplie; brûlez-les, parce qu'elles ne valent pas la peine d'être gardées; mais non pas par égard pour moi: ne songez pas non plus de grâce à retirer celles qui sont entre les mains de DUCHESNE. S'il falloit effacer dans le monde les traces de toutes mes folies, il y auroit trop de Lettres à

retirer,

retirer, & je ne remuerois pas le bout du doigt pour cela. A charge & à décharge je ne crains point d'être vu tel que je suis; je connois mes grands défauts, & je sens vivement tous mes vices : avec tout cela je mourrai plein d'espoir dans le Dieu Suprême, & très-persuadé que de tous les Hommes que j'ai connus en ma vie, aucun ne fut meilleur que moi.

SECONDE LETTRE.

A Montmorency, le 12 Janvier 1762.

Je continue, Monsieur, à vous rendre compte de moi puisque je l'ai commencé, car ce qui peut m'être le plus défavorable, c'est d'être connu à demi; & puisque mes fautes ne m'ont pas ôté votre estime, je ne présume pas que ma franchise me la doive ôter. Une ame paresseuse qui s'effraie de tout soin, un tempéramment ardent, bilieux, facile à s'affecter, & sensible à l'excès à tout ce qui l'affecte, semble ne pouvoir s'allier dans le même caractère; & ces deux contraires composent pourtant le fond du mien. Quoique je ne puisse résoudre cette opposition par des principes, elle existe pourtant; je la sens, rien n'est plus certain, & j'en puis du moins donner par des faits une espèce d'historique qui peut servir à la concevoir. J'ai eu plus d'ac-

tivité dans l'enfance, mais jamais comme un autre enfant. Cet ennui de tout m'a de bonne heure jetté dans la lecture ; à six ans, Plutarque me tomba sous les mains ; à huit, je le savois par cœur ; j'avois lu tous les Romans, ils m'avoient fait verser des seaux de larmes avant l'âge où le cœur prend intérêt aux Romans. De-là se forma dans le mien ce goût héroïque & romanesque qui n'a fait qu'augmenter jusqu'à présent, & qui acheva de me dégoûter de tout, hors ce qui ressembloit à mes folies. Dans ma jeunesse, je croyois trouver dans le monde les mêmes gens que j'avois connus dans mes Livres ; je me livrois sans réserve à quiconque voulut m'en imposer par un certain jargon dont j'ai toujours été la dupe : j'étois actif parce que j'étois fou. A mesure que je fus détrompé, je changeai de goût, d'attachemens, de projets ; & dans tous ces changemens je perdois toujours ma peine & mon tems, parce que je cherchois toujours ce qui n'étoit point : en devenant plus expérimenté, j'ai perdu peu-à-peu l'espoir de le trouver, & par conséquent le desir de le chercher. Aigri par les injustices que j'avois éprouvées, par celles dont j'ai été le témoin, souvent affligé du désordre où l'exemple & la force des choses m'avoient entraîné malgré moi-même, j'ai pris en mépris le siècle & mes contemporains, & sentant que je ne trouvois point un milieu dans une situation qui pût contenter

le cœur, je l'ai peu-à-peu détaché de la Société des Hommes, & je m'en suis fait une autre dans mon imagination, laquelle m'a d'autant plus charmé, que je la pouvois cultiver sans peine, sans risques, & la trouver toujours telle qu'il me la falloit.

Après avoir passé quarante ans de ma vie aussi mécontent de moi-même & des autres, je cherchois inutilement à rompre ces liens qui me tenoient attaché à cette société que j'estimois si peu, qui m'enchaînoit aux occupations le moins de mon goût par des besoins que j'estimois ceux de la Nature, & qui n'étoient que ceux de l'opinion. Tout-à coup un heureux hazard vint m'éclairer sur ce que j'avois à faire pour moi-même & à penser de mes semblables, sur lesquels mon cœur étoit sans cesse en contradiction avec mon esprit, & que je me sentois encore porté à aimer avec tant de raison de les haïr. Je voudrois, Monsieur, pouvoir vous peindre le moment qui a fait dans ma vie une si singulière époque, & qui me sera toujours présent tant que je vivrai.

J'allois voir *D*****, alors prisonnier à Vincennes; j'avois dans ma poche un Mercure de France, que je me mis à feuilleter le long du chemin. Je tombai sur la question de l'Académie de Dijon, qui a donné lieu à mon premier Ecrit. Si jamais quelque chose ref-

semble à une inspiration subite, c'est le mouvement qui se fit en moi à cette lecture. Tout d'un coup je me sens l'esprit ébloui de mille lumières; des foules d'idées vives se présentent à la fois avec une force & une confusion qui me jettent dans un trouble inexprimable: je sens ma tête prise par un étourdissement semblable à l'ivresse; une violente palpitation m'oppresse, soulève ma poitrine; ne pouvant plus respirer en marchant, je me laisse tomber sous un des arbres de l'avenue, & je passe une demi-heure dans une telle agitation, qu'en me relevant j'apperçois tout le devant de ma veste mouillé de mes larmes, sans avoir senti que j'en répandois. Oh! Monsieur, si j'avois pu écrire le quart de ce que j'ai vu & senti sous cet arbre, avec quelle clarté j'aurois fait voir toutes les contradictions du Systême *Social*, avec quelle force j'aurois exposé tous les abus de nos Constitutions, avec quelle simplicité j'aurois démontré que l'Homme est bon naturellement, & que c'est par les Institutions seules que les Hommes deviennent méchans! Tout ce que j'ai retenu de cette foule de grandes vérités, qui dans un quart-d'heure m'illuminèrent sous cet arbre, a été bien foiblement épars dans les trois principaux de mes Ecrits, savoir, le premier, le DISCOURS SUR L'INÉGALITÉ, & le TRAITÉ DE L'EDUCATION, lesquels trois Ouvrages sont inséparables, & forment ensemble un même tout; le reste a été perdu: il n'y eut d'écrit

sur le lieu même que la Prosopopée de FABRICIUS. Voilà comme je devins Auteur presque malgré moi. Il est aisé de concevoir comment l'attrait d'un premier succès & les critiques des Barbouilleurs me jettèrent tout-de-bon dans la carrière. Avois-je quelque talent pour écrire? Je ne sais; une vive persuasion m'a toujours tenu lieu d'éloquence, & j'ai toujours écrit lâchement & mal quand je n'ai pas été fortement persuadé; ainsi c'est peut être un retour caché d'amour-propre qui m'a fait choisir & mériter ma Devise, & m'a si passionnément attaché la Vérité, ou à ce que j'ai pris pour elle. Si je n'avois écrit que pour écrire, je suis convaincu qu'on ne m'auroit jamais lu.

APRÈS avoir découvert, ou cru découvrir dans les fausses opinions des Hommes la source de leur misère & de leur méchanceté, je sentis qu'il n'y avoit que ces mêmes opinions qui m'eussent rendu malheureux moi-même, & que mes maux, mes vices me venoient bien plus de ma situation que de mon cœur. Dans le même tems une maladie, dont j'avois dans l'enfance senti les premières atteintes, s'étant déclarée absolument incurable, malgré toutes les promesses des faux Guérisseurs dont je n'ai pas été long-tems la dupe, je jugeai que si je voulois être conséquent, & secouer une fois de mes épaules le pesant joug de l'opinion, je n'avois pas un moment à perdre; je pris mon parti

avec assez de courage, & je l'ai assez bien soutenu jusqu'ici avec une fermeté dont moi seul pouvois sentir le prix, parce qu'il n'y a que moi seul qui sache quels obstacles j'ai eu & j'ai même encore tous les jours à combattre pour me maintenir sans cesse contre le courant. Je sens pourtant bien que depuis dix ans j'ai un peu dérivé; mais si j'estimois seulement en avoir encore quatre à vivre, on me verroit donner une deuxième secousse, & remonter tout au moins à mon premier niveau pour n'en plus guères descendre; car toutes les grandes épreuves sont faites, & il est désormais démontré pour moi par l'expérience que l'état où je me suis mis est le seul où l'Homme puisse vivre bon & heureux, puisqu'il est indépendant de tous, & le seul où l'on ne se trouve jamais pour son propre avantage dans la nécessité de nuire à autrui. J'avoue que le nom que m'ont fait mes Ecrits a beaucoup facilité l'exécution du parti que j'ai pris: il faut être cru bon Auteur pour se faire impunément mauvais Copiste, & ne pas manquer de travail pour cela. Sans ce premier titre on eût pu me prendre au mot sur l'autre, & peut-être cela m'auroit-il mortifié; car je passe aisément le ridicule, mais je ne supporterois pas si bien le mépris. Si quelque réputation me donne à cet égard quelqu'avantage, il est bien compensé par tous les inconvéniens attachés à cette même réputation, quand on ne veut point être esclave, & qu'on veut

vivre isolé & indépendant. Ce sont ces inconvéniens en partie qui m'ont chassé de Paris, & qui, en me poursuivant encore dans mon asyle, me chasseroient très-certainement plus loin pour peu que ma santé vint à se raffermir. Un autre de mes fléaux dans cette grande Ville étoit ces foules de prétendus amis qui s'étoient emparés de moi, & qui, jugeant de mon cœur par les leurs, vouloient absolument me rendre heureux à leur mode & non pas à la mienne. Au désespoir de ma retraite, ils m'y ont poursuivi pour m'en retirer; je n'ai pu m'y maintenir sans tout rompre; je ne suis vraiment libre que depuis ce tems-là.

LIBRE! non, je ne le suis point encore: mes derniers Ecrits ne sont point encore imprimés; & vû le déplorable état de ma pauvre machine, je n'espère pas survivre à l'impression du Recueil de tous; mais si, contre mon attente, je puis aller jusques-là, & prendre une fois congé du Public, croyez, Monsieur, qu'alors je serai libre, ou que jamais homme ne l'aura été. O UTINAM! O jours trois fois heureux! non, il ne me sera pas donné de les voir. Je n'ai pas tout dit, Monsieur; & vous aurez peut-être encore au moins une Lettre à essuyer. Heureusement rien ne vous oblige de les lire, & peut-être y seriez-vous bien embarrassé! mais pardonnez, de grâce; pour recopier ces longs fatras, il faudroit les refaire; & en vérité je

n'en ai pas le courage. J'ai sûrement bien du plaisir à vous écrire, mais je n'en ai pas moins à me reposer, & mon état ne me permet pas d'écrire long-tems de suite.

TROISIEME LETTRE.

A Montmorency, le 26 Janvier 1762.

APRÈS avoir exposé, Monsieur, les vrais motifs de ma conduite, je voudrois vous parler de mon état moral dans ma retraite; mais je sens qu'il est bien tard : mon ame aliénée d'elle même est toute à mon corps, le délabrement de ma pauvre machine l'y tient de jour en jour plus attachée, jusqu'à ce qu'elle s'en sépare enfin tout-à coup : c'est de mon bonheur que je voudrois vous parler, & l'on parle mal du bonheur quand on souffre.

MES maux sont l'ouvrage de la Nature, mais mon bonheur est le mien. Quoiqu'on en puisse dire, j'ai été sage, puisque j'ai été heureux autant que ma nature m'a permis de l'être : je n'ai point cherché ma félicité au loin, je l'ai cherchée auprès de moi, & l'y ai trouvée. SPARTIEN dit que SIMILIS, Courtisan de TRAJAN, ayant sans aucun mécontentement person-

nel quitté la Cour & tous ses emplois, pour aller vivre paisiblement à la campagne, fit mettre sur sa tombe : J'AI DEMEURÉ SOIXANTE ANS SUR LA TERRE, ET J'EN AI VÉCU SEPT. Voilà ce que je puis dire à quelques égards, quoique mon sacrifice ait été moindre : je n'ai commencé de vivre que le 9 Avril 1755.

JE ne saurois vous dire, Monsieur, combien j'ai été touché de voir que vous m'estimiez le plus malheureux des Hommes. Le public sans doute en jugera comme vous, & c'est encore ce qui m'afflige. Oh! que le sort dont j'ai joui n'est-il connu de tout l'Univers! Chacun voudroit s'en faire un semblable. La paix regneroit sur la Terre, les Hommes ne songeroient plus à se nuire, & il n'y auroit plus de méchans, quand nul n'auroit d'intérêt à l'être. Mais de quoi jouissois-je enfin quand j'étois seul? De moi, de l'Univers entier, de tout ce qui est, de tout ce qui peut être, de tout ce qu'a de beau le monde sensible, & d'imaginable le monde intellectuel; je rassemblois autour de moi tout ce qui pouvoit flatter mon cœur, mes desirs étoient la mesure de mes plaisirs : non, jamais les plus voluptueux n'ont connu de pareilles délices, & j'ai cent fois plus joui de mes chimères qu'ils ne font des réalités.

QUAND mes douleurs me font triftement mefurer la longueur des nuits, & que l'agitation de la fièvre m'empêche de goûter un feul inftant de fommeil, fouvent je me diftrais de mon état préfent en fongeant aux divers événemens de ma vie; & les repentirs, les doux fouvenirs, les regrets, l'attendriffement fe partagent le foin de me faire oublier quelques momens mes fouffrances. Quels tems croiriez-vous, Monfieur, que je me rappelle le plus fouvent & le plus volontiers dans mes rêves? Ce ne font point les plaifirs de ma jeuneffe; ils furent trop rares, trop mêlés d'amertume, & font déjà trop loin de moi: ce font ceux de ma retraite, ce font mes promenades folitaires, ce font ces jours rapides, mais délicieux que j'ai paffés tout entiers avec moi feul, avec ma bonne & fimple Gouvernante, avec mon Chien bien-aimé, ma vieille Chatte, avec les Oifeaux de la campagne, les Biches de la forêt, avec la Nature entière & fon inconcevable Auteur. En me levant avant le Soleil pour aller voir, contempler fon lever dans mon jardin, quand je voyois commencer une belle journée, mon premier fouhait étoit que ni lettres, ni vifites n'en vinffent troubler le charme. Après avoir donné les matinées à divers foins, que je rempliffois avec plaifir, parce que je pouvois les remettre à un autre tems, je me hâtois de dîner pour échapper aux importuns & me ménager un plus long après midi. Avant une heure, même les jours les plus

ardens, je partois par le grand Soleil avec le fidèle ACHATE, pressant le pas dans la crainte quequelqu'un ne vint s'emparer de moi, avant que je pusse m'esquiver : mais quand une fois j'avois pu doubler un certain coin, avec quel battement de cœur, avec quel pétillement de joie je commençois à respirer en me sentant sauvé, en me disant : Me voilà maître de moi le reste de ce jour ! J'allois alors d'un pas plus tranquille chercher quelque lieu sauvage dans la forêt, quelque lieu désert, où rien ne me montrant la main de l'Homme m'annonçât la servitude & la domination, quelqu'asyle où je pusse croire avoir pénétré le premier, & où nul tiers importun ne vint s'entreposer entre la Nature & moi. C'étoit-là qu'elle sembloit déployer à mes yeux une magnificence toujours nouvelle. L'or des Genêts & la pourpre des Bruyères frappoient mes yeux d'un luxe qui touchoit mon cœur ; la majesté des arbres qui me couvroient de leur ombre, la délicatesse des arbustes qui m'environnoient, l'étonnante variété des herbes & des fleurs que je foulois sous mes piés, tenoit mon esprit dans une alternative continuelle d'observation & d'admiration ; le concours de tant d'objets intéressans qui se disputoient mon attention, m'attirant sans cesse de l'un à l'autre, favorisoit mon humeur rêveuse & paresseuse ; & me faisoit souvent redire à moi-même : NON, SALOMON DANS TOUTE SA GLOIRE NE FUT JAMAIS VÊTU COMME L'UN D'EUX.

MON imagination ne laiſſoit pas long-tems déſerte la Terre ainſi parée ; je la peuplois bientôt d'Etres ſelon mon cœur, & chaſſant bien loin l'opinion, les préjugés, toutes les paſſions factices, je tranſportois dans les aſyles de la Nature des Hommes dignes de les habiter ; je m'en formois une ſociété charmante dont je ne me ſentois pas indigne ; je me faiſois un ſiècle d'or à ma fantaiſie ; & rempliſſant ces beaux jours de toutes les ſcènes de ma vie qui m'avoient laiſſé de doux ſouvenirs, & de toutes celles que mon cœur deſiroit encore, je m'attendriſſois juſqu'aux larmes ſur les vrais plaiſirs de l'humanité, plaiſirs délicieux, ſi près de nous, & qui ſont déſormais ſi loin des Hommes. Oh ! ſi dans ces momens quelqu'idée de Paris, de mon ſiècle & de ma petite gloriole d'Auteur venoit troubler mes rêveries, avec quel dédain je les chaſſois à l'inſtant pour me livrer ſans diſtraction aux ſentimens exquis dont mon ame étoit pleine ! Cependant au milieu de tout cela, je l'avoue, le néant de mes chimères venoit quelquefois me contriſter tout-à coup : quand tous mes rêves ſe ſeroient tournés en réalités, ils ne m'auroient pas ſuffi ; j'aurois imaginé, rêvé, deſiré encore : je trouvois en moi un vuide inexplicable que rien n'auroit pu remplir ; un certain élancement de mon cœur vers une autre ſorte de jouiſſance dont je n'avois pas d'idée, & dont pourtant je ſentois le beſoin : hé bien, Monſieur ! cela même étoit une

jouissance, puisque j'en étois pénétré d'un sentiment très-vif & d'une tristesse attirante que je n'aurois pas voulu ne pas avoir.

BIENTÔT de la surface de la Terre j'élevois mes idées à tous les Etres de la Nature, au systême universel des choses, à l'Etre suprême qui embrasse tout; alors l'esprit perdu dans cette immensité, je ne pensois pas, je ne raisonnois pas, je ne philosophois pas; je me sentois avec une sorte de volupté accablé du poids de cet Univers, je me livrois avec ravissement à la confusion des grandes idées, j'aimois à me perdre en imagination dans l'espace; mon cœur resserré même dans les bornes des Etres s'y trouvoit trop à l'étroit, j'étouffois dans l'Univers; j'aurois voulu m'élancer dans l'infini: je crois que si j'eusse dévoilé tous les mystères de la Nature, je me serois senti dans une situation moins délicieuse que cette étourdissante extase à laquelle mon esprit se livroit sans retenue, & qui, dans l'agitation de mes transports, me faisoit écrier quelque fois: ô GRAND ETRE! ô GRAND ETRE! sans pouvoir dire ni penser rien de plus.

AINSI s'écouloient dans un délire continuel les journées les plus charmantes que jamais créature humaine ait passées; & quand le coucher du Soleil me faisoit songer à la retraite, étonné de la rapidité

du tems, je croyois n'avoir pas mis assez à profit ma journée; je pensois en pouvoir jouir davantage encore, & pour réparer le tems, je me disois : JE REVIENDRAI DEMAIN.

JE revenois à petit pas, la tête un peu fatiguée, mais le cœur content; je me reposois agréablement au retour en me livrant à l'impression des objets, mais sans penser, sans imaginer, sans rien faire autre chose que sentir le calme & le bonheur de ma situation. Je trouvois mon couvert mis sur la terrasse, je soupois de grand appetit dans mon petit domestique, nulle image de servitude & de dépendance ne troubloit la bienveillance qui nous unissoit tous : mon Chien lui-même étoit mon ami, non mon esclave; nous avions toujours la même volonté, mais jamais il ne m'a obéi : ma gaîté durant toute la soirée témoignoit que j'avois vécu seul tout le jour; j'étois bien différent quand j'avois vu compagnie; j'étois rarement content des autres & jamais de moi; le soir, j'étois grondeur & taciturne : cette remarque est de ma Gouvernante; & depuis qu'elle me l'a dite, je l'ai toujours trouvée juste en m'observant : enfin, après avoir fait encore le soir quelques tours dans mon jardin, ou chanté quelqu'air sur mon épinette, je trouvois dans mon lit un repos de corps & d'ame cent fois plus doux que le sommeil encore.

Ce sont là les jours qui ont fait le vrai bonheur de ma vie, bonheur sans amertume, sans ennui, sans regrets, & auquel j'aurois borné volontiers tout celui de mon existence : oui, Monsieur, que de pareils jours remplissent pour moi l'éternité, je n'en demande point d'autres, & n'imagine pas que je sois beaucoup moins heureux dans ces ravissantes contemplations que les Intelligences célestes, mais un corps qui souffre ôte à l'esprit sa liberté; désormais je ne suis plus seul, j'ai un hôte qui m'importune : il faut m'en délivrer pour être à moi, & l'essai que j'ai fait de ces douces jouissances ne sert plus qu'à me faire attendre avec moins d'effroi le moment de les goûter sans distraction.

Me voici déjà à la fin de ma seconde feuille, il m'en faudroit pourtant encore une. Encore une Lettre, & puis plus. Pardon, Monsieur; quoique j'aime trop à parler de moi, je n'aime pas à en parler avec tout le monde : c'est ce qui me fait abuser de l'occasion quand je l'ai & qu'elle me plaît.

Voila mon tort & mon excuse; je vous prie de la prendre à gré.

QUATRIEME LETTRE.

A Montmorency, le 28 Janvier 1762.

Je vous ai montré, Monsieur, dans le secret de mon cœur, les vrais motifs de ma retraite, & de toute ma conduite, motifs bien moins nobles sans doute que vous ne les avez supposés, mais tels pourtant qu'ils me rendent content de moi-même, & m'inspirent la fierté d'ame d'un homme qui se sent bien ordonné, & qui, ayant eu le courage de faire ce qu'il falloit pour l'être, croit pouvoir s'en imputer le mérite. Il dépendoit de moi, non de me faire un autre tempéramment, ni un autre caractère, mais de tirer parti du mien pour me rendre bon à moi-même, & nullement méchant aux autres. C'est beaucoup que cela, Monsieur, & peu d'hommes en peuvent dire autant; aussi je ne vous déguiserai point que malgré le sentiment de mes vices, j'ai pour moi une haute estime.

Vos Gens de Lettres ont beau crier qu'un homme seul est inutile à tout le monde, & ne remplit pas ses devoirs envers la Société; j'estime, moi, que les paysans de Montmorency sont des membres plus utiles de la Société, que tous ces tas de désœuvrés payés de

la graisse du peuple, pour aller six fois la semaine bavarder dans une Académie, & je suis plus content de pouvoir dans l'occasion faire quelque plaisir à mes pauvres voisins, que d'aider à parvenir à ces foules de petits intriguants dont Paris est plein, qui tous aspirent à l'honneur d'être des fripons en place, & que pour le bien public, ainsi que pour le leur, on devroit tous envoyer labourer la Terre dans leurs Provinces. C'est quelque chose que de donner l'exemple aux Hommes de la vie qu'ils doivent tous mener; c'est quelque chose, quand on n'a plus ni force ni santé pour travailler de ses bras, d'oser, de sa retraite, faire entendre la voix de la Vérité; c'est quelque chose d'avertir les Hommes de la folie des opinions qui les rendent misérables; c'est quelque chose d'avoir contribué à empêcher ou différer au moins dans ma Patrie l'établissement pernicieux que, pour faire sa cour à Voltaire à nos dépens, d'A*** vouloit qu'on fît pour nous. Si j'eusse vécu dans Genève, je n'aurois pu ni publier l'Epitre Dédicatoire du Discours sur l'Inégalité, ni parler même contre l'Etablissement de la Comédie du ton que j'ai fait: je serois beaucoup plus inutile à mes compatriotes, vivant au milieu d'eux, que je puis l'être, dans l'occasion, de ma retraite. Qu'importe en quel lieu j'habite, si j'agis où je dois agir! D'ailleurs, les habitans de Montmorency sont-ils moins Hommes que les Parisiens; & quand

je puis en dissuader quelqu'un d'envoyer son enfant se corrompre à la Ville, fais-je moins de bien que si je pouvois de la Ville le renvoyer au foyer paternel? Mon indigence seule ne m'empêcheroit-elle pas d'être utile de la manière que tous ces beaux parleurs l'entendent; & puisque je ne mange du pain qu'autant que j'en gagne, ne suis-je pas forcé de travailler pour ma subsistance, & de payer à la Société tout le besoin que je puis avoir d'elle? Il est vrai que je me suis refusé aux occupations qui ne m'étoient pas propres; ne me sentant point le talent qui pouvoit me faire mériter le bien que vous m'avez voulu faire, l'accepter eût été le voler à quelqu'Homme de Lettres aussi indigent que moi, & plus capable de ce travail-là. En me l'offrant, vous supposiez que j'étois en état de faire un extrait, que je pouvois m'occuper de matières qui m'étoient indifférentes, & cela n'étant pas, je vous aurois trompé; je me serois rendu indigne de vos bontés en me conduisant autrement que je n'ai fait. On n'est jamais excusable de faire mal ce qu'on fait volontairement; je serois maintenant mécontent de moi & de vous aussi, & je ne goûterois pas le plaisir que je prends à vous écrire: enfin, tant que mes forces me l'ont permis, en travaillant pour moi, j'ai fait, selon ma portée, tout ce que j'ai pu pour la Société: si j'ai peu fait pour elle, j'en ai encore moins exigé, & je me crois si bien quitte avec elle dans l'état

où je suis, que si je pouvois désormais me reposer tout-à-fait & vivre pour moi seul, je le ferois sans scrupule; j'écarterai du moins de moi, de toutes mes forces, l'importunité du bruit public: quand je vivrois encore cent ans, je n'écrirois pas une ligne pour la Presse, & ne croirai vraiment commencer à vivre que quand je serai tout-à-fait oublié.

J'AVOUE pourtant qu'il a tenu à peu que je ne me sois trouvé rengagé dans le monde, & que je n'aie abandonné ma solitude, non par dégoût pour elle, mais par un goût non moins vif que j'ai failli préférer. Il faudroit, Monsieur, que vous connussiez l'état de délaissement & d'abandon de tous mes amis, où je me trouvois, & la profonde douleur dont mon ame en étoit affectée, lorsque Monsieur & Madame de Luxembourg desirèrent de me connoître, pour juger de l'impression que firent sur mon cœur affligé leurs avances & leurs caresses. J'étois mourant; sans eux je serois infailliblement mort de tristesse; ils m'ont rendu la vie, il est bien juste que je l'emploie à les aimer.

J'AI un cœur très-aimant, mais qui peut se suffire à lui-même; j'aime trop les Hommes pour avoir besoin de choix parmi eux; je les aime tous, & c'est parce que je les aime que je hais l'injustice; c'est parce que je les aime que les fuis; je souffre moins de leurs

maux quand je ne les vois pas : cet intérêt pour l'espèce suffit pour nourrir mon cœur ; je n'ai pas besoin d'amis particuliers ; mais quand j'en ai, j'ai grand besoin de ne les pas perdre ; car, quand ils se détachent, ils me déchirent : en cela d'autant plus coupables, que je ne leur demande que de l'amitié, & que pourvu qu'ils m'aiment & que je le sache, je n'ai pas besoin de les voir ; mais ils ont toujours voulu mettre à la place du sentiment, des soins & des services que le Public voyoit, & dont je n'avois que faire : quand je les aimois, ils ont voulu paroître m'aimer ; pour moi, qui dédaigne en tout les apparences, je ne m'en suis pas contenté, & ne trouvant que cela, je me le suis tenu pour dit ; ils n'ont pas précisément cessé de m'aimer, j'ai seulement découvert qu'ils ne m'aimoient pas.

POUR la première fois de ma vie je me trouvois donc tout-à-coup le cœur seul, & cela, seul dans ma retraite, & presqu'aussi malade que je le suis aujourd'hui ; c'est dans ces circonstances que commença ce nouvel attachement qui m'a si bien dédommagé de tous les autres, & dont rien ne me dédommagera ; car il durera, j'espère, toute ma vie ; & quoi qu'il arrive, il sera le dernier. Je ne puis vous dissimuler, Monsieur, que j'ai une violente aversion pour les états qui dominent les autres ; j'ai même tort de dire

que je ne puis vous le dissimuler, car je n'ai nulle peine à vous l'avouer, à vous, né d'un sang illustre, fils du Chancelier de France, & premier Président d'une Cour souveraine ; oui, Monsieur, à vous qui m'avez fait mille biens sans me connoître, & à qui, malgré mon ingratitude naturelle, il ne m'en coûte rien d'être obligé. Je hais les Grands, je hais leur état, leur dureté, leurs prejugés, leur petitesse, & tous leurs vices, & je les haïrois bien davantage si je les méprisois moins : c'est avec ce sentiment que j'ai été comme entraîné au château de Montmorency ; j'en ai vu les Maitres, ils m'ont aimé ; & moi, Monsieur, je les ai aimés, & les aimerai tant que je vivrai, de toutes les forces de mon ame : je donnerois pour eux, je ne dis pas ma vie, ce don seroit foible dans l'état où je suis, je ne dis pas ma réputation parmi mes contemporains, dont je ne me soucie guères, mais la seule gloire qui jamais ait touché mon cœur, l'honneur que j'attends de la postérité, & qu'elle me rendra, parce qu'il m'est dû, & que la postérité est toujours juste. Mon cœur, qui ne sait point s'attacher à demi, s'est donné à eux sans réserve, & je ne m'en repens pas ; je m'en repentirois même inutilement, car il ne seroit plus tems de m'en dédire. Dans la chaleur de l'enthousiasme qu'ils m'ont inspiré, j'ai cent fois été sur le point de demander un asyle dans leur maison pour y passer le reste de mes jours auprès d'eux, & il

me l'auroient accordé avec joie, si même, à la manière dont ils s'y sont pris, je ne dois pas me regarder comme ayant été prévénu par leurs offres. Ce projet est certainement un de ceux que j'ai médités le plus long-tems, & avec le plus de complaisance; cependant il a fallu sentir à la fin malgré moi qu'il n'étoit pas bon; je ne pensois qu'à l'attachement des personnes, sans songer aux intermédiaires qui nous auroient tenus éloignés; & il y en avoit de tant de sortes, sur-tout dans l'incommodité attachée à mes maux, qu'un tel projet n'est excusable que par le sentiment qui l'avoit inspiré: d'ailleurs la manière de vivre qu'il auroit fallu prendre choque trop directement tous mes goûts, toutes mes habitudes; je n'y aurois pu résister seulement trois Mois: enfin nous aurions eu beau nous rapprocher d'habitation, la distance restant toujours la même entre les états, cette intimité délicieuse qui fait le plus grand charme d'une étroite société, eût toujours manqué à la nôtre: je n'aurois été ni l'ami, ni le domestique de Monsieur le Maréchal de Luxembourg; j'aurois été son hôte; en me sentant hors de chez moi, j'aurois soupiré souvent après mon ancien asyle; & il vaut cent fois mieux être éloigné des personnes qu'on aime, & desirer d'être auprès d'elles, que de s'exposer à faire un choix opposé: quelques dégrés plus rapprochés, eussent peut-être fait révolution dans ma vie. J'ai cent

fois supposé dans mes rêves Monsieur de Luxembourg point Duc, point Maréchal de France, mais bon Gentilhomme de campagne, habitant quelque vieux château, & Jean-Jacques Rousseau, point Auteur, point faiseur de Livres, mais ayant un esprit médiocre & un peu d'acquit, se présentant au Seigneur Châtelain & à la Dame, leur agréant, trouvant auprès d'eux le bonheur de sa vie, & contribuant au leur; si pour rendre le rêve plus agréable, vous me permettiez de pousser d'un coup d'épaule le château de Malesherbes à demi-lieue de-là, il me semble, Monsieur, qu'en rêvant de cette manière, je n'aurois de long tems envie de me réveiller.

MAIS c'en est fait, il ne me reste plus qu'à terminer le long rêve; car les autres sont désormais tous hors de saison, & c'est beaucoup si je puis me promettre encore quelques-unes des heures délicieuses que j'ai passées au château de Montmorency. Quoi qu'il en soit, me voilà tel que je me suis affecté: jugez-moi sur tout ce fatras, si j'en vaux la peine, car je n'y saurois mettre plus d'ordre, & je n'ai pas le courage de recommencer. Si ce tableau trop véridique m'ôte votre bienveillance, j'aurai cessé d'usurper ce qui ne ne m'appartenoit pas; mais si je la conserve, elle me deviendra plus chère comme en étant plus à moi.

P. 88. Mais ce qui de Rousseau dira mieux l'innocence,
C'est la profonde paix qui couronne sa fin.

Aux Lettres qu'on vient de lire, ajoutons une rélation des derniers momens de M. Rousseau, écrite avec une simplicité touchante par un témoin oculaire. Le ton de candeur qui règne dans ce récit ajoute un nouveau poids à la vérité des faits qui y sont rapportés : il donneroit l'opinion la plus favorable de M. le Marquis de Gerardin, s'il n'étoit déjà connu par des sentimens distingués & des actions dignes qu'on les imite.

« Le Mercredi premier de Juillet, il (M. Rousseau) se promena l'après-diner comme de coutume, avec son petit Gouverneur (*). Il faisoit fort chaud, il s'arrêta plusieurs fois, l'invita à se reposer, ce qui ne lui étoit pas ordinaire, & se plaignit, à ce que l'enfant a dit depuis, de quelques douleurs de colique ; mais elles s'étoient dissipées lorsqu'il revint souper, & sa femme n'imagina pas même qu'il fût incommodé. Le lendemain matin, il se leva comme à son ordinaire, alla se promener au Soleil levant autour de la maison, & revint prendre son café au lait avec sa femme.

(*) C'est le nom qu'il avoit donné au plus jeune des enfans de M. de Gerardin.

QUELQUE

QUELQUE tems après, au moment où elle sortoit journellement pour les soins du ménage; il lui recommanda de payer en passant un Serrurier qui venoit de travailler pour lui, & sur-tout de ne lui rien rabattre de son mémoire, parce que cet Ouvrier paroissoit un honnête-homme; tant il a conservé jusqu'au dernier instant le sentiment de l'honnêteté & de la justice. A peine sa femme avoit-elle été dehors pendant quelques instans, que venant à rentrer, elle trouve son mari sur une grande chaise de paille, le coude appuyé sur une commode. Qu'avez-vous, dit-elle, mon bon ami? Vous trouvez-vous incommodé? Je sens, lui répondit-il, de grandes anxiétés & des douleurs de colique. Alors sa femme afin d'avoir du secours sans l'inquiéter, feignit de chercher quelque chose, & pria la Concierge d'aller dire au Château que son mari se trouvoit mal. Madame de Gerardin, avertie la première, y courut aussi-tôt; & comme il n'étoit que neuf heures du matin, & que ce n'étoit point une heure où elle eût coutume d'y aller; elle prit le prétexte de lui demander, ainsi qu'à sa femme, si le repos de leur nuit n'avoit point été troublé par du bruit que l'on avoit fait dans le Village. Ah! Madame, lui répondit-il, du ton le plus honnête & le plus attendri. « Je suis bien sensible à toutes vos bontés, mais vous voyez que je souffre, & c'est une gêne ajoutée à la douleur que celle de souffrir devant la

violentes secousses dans la tête. Sa malheureuse femme se désoloit de plus en plus. Ce fut alors que voyant son désespoir, il oublia ses propres souffrances pour ne s'occuper qu'à la consoler. Hé quoi, lui dit il, ma chère amie! Vous ne m'aimez donc plus, puisque vous pleurez mon bonheur, bonheur éternel qu'il ne sera plus au pouvoir des Hommes de troubler: Voyez comme le Ciel est pur, en le lui montrant avec un transport qui rassembloit toute l'énergie de son ame, il n'y a pas un seul nuage; ne voyez-vous pas que la porte m'en est ouverte, & que Dieu m'attend? A ces mots, il est tombé sur la tête en entraînant sa femme avec lui: elle veut le relever, elle le trouve sans parole, & sans mouvement; elle jette des cris, on accourt; on le relève, on le met sur son lit; je m'approche, je lui prends la main, je trouve un reste de chaleur, je crois sentir une espèce de mouvement. La rapidité de ce cruel événement, qui s'étoit passé dans moins d'un quart d'heure, me laisse encore une lueur d'espérance; j'envoie chez le Chirurgien voisin, je fais courir à Paris chez un Médecin de ses amis pour l'amener sur le champ; je me hâte d'aller chercher de l'alkali-volatil-fluor, je lui en fais respirer, avaler à différentes reprises: soins superflus! Hélas! cette mort si douce pour lui, & si fatale pour nous, cette perte irréparable étoit déjà consommée; & si son exemple m'a appris à mourir, il ne m'a pas appris à me consoler de sa mort.

P. 92. . . . . Et toi, Nymphe fameuse,
Qui jamais ne descends dans la Mer écumeuse,
Mère de Lycaon !

La Poésie, qui a peuplé de ses brillantes rêveries l'Enfer, la Terre & les Cieux, a fait de Calistho. Mére de Lycaon, la Constellation de la Grande-Ourse. Elle a ajouté que cette Nymphe métamorphosée craignoit de toucher les flots de l'Océan, pour dire allégoriquement que l'Ourse ne quitte jamais l'horison. C'est dans Homère qu'on trouve cette vérité astronomique ainsi déguisée; & Virgile n'a fait que le traduire, lorsqu'il a dit dans le premier Livre des Géorgiques :

Arctos Oceani metuentes æquore tingi.

P. 93. Dirai-je cependant que ces froides journées,
Dans le mois de Janus tous les ans ramenées,
D'une nouvelle audace arment le scélérat ?

« Des grands crimes, dont l'Histoire fasse mention, la plupart ont été commis dans le tems des fortes gelées; c'est une remarque du savant Abbé Dubos; des Magistrats, d'après les Régistres des Parlemens, ont fait la même observation ». (M. de Saint-Lambert.)

monde ; & vous même n'êtes ni dans une assez bonne santé, ni d'un caractère à pouvoir supporter la vue de la souffrance. Vous m'obligerez, Madame, & pour vous & pour moi, si vous voulez avoir la complaisance de vous retirer, & me laisser seul avec ma femme pendant quelque tems. Elle le quitta donc presque aussi-tôt pour le laisser recevoir plus à son aise l'espèce de soins que paroissoit uniquement exiger la nature de la colique dont il se plaignoit.

Dès qu'il fut seul avec sa femme, il lui dit de venir s'asseoir à côté de lui. — Vous êtes obéi, mon bon ami ; me voilà, comment vous trouvez-vous ? — Mes douleurs de colique sont bien vives ; mais je vous prie, ma chère amie, ouvrez les fenêtres ; que je voie encore une fois la verdure. Comme elle est belle ! — Mon bon ami, pourquoi me dites-vous cela ? — Ma chère femme, répond-il avec une grande tranquillité : j'ai toujours demandé à Dieu de mourir sans maladie & sans Médecins, & que vous puissiez me fermer les yeux ; mes vœux vont être exaucés.... Si je vous donnai jamais des peines, si en vous attachant à mon sort, je vous ai causé des malheurs que vous n'auriez jamais connus sans moi, je vous en demande pardon. — Ah ! c'est à moi, mon bon ami, s'écria-t-elle en pleurant, c'est bien plutôt à moi de vous demander pardon de toutes les inquiétudes &

les embarras que je vous ai causés! mais pourquoi donc me dites-vous tout cela? — Ecoutez-moi, lui dit-il, ma chère femme : JE SENS QUE JE ME MEURS, MAIS JE MEURS TRANQUILLE; JE N'AI JAMAIS VOULU DE MAL A PERSONNE, ET JE DOIS COMPTER SUR LA MISÉRICORDE DE DIEU. Mes amis m'ont promis de ne disposer jamais sans votre aveu d'aucun des papiers que je leur ai remis; M. de Gerardin voudra bien réclamer leur parole. Vous remercierez M. & Madame de Gerardin de ma part, je vous laisse entre leurs mains, & je compte assez sur leur amitié pour emporter avec moi la douce certitude qu'ils voudront bien vous servir de père & de mère; dites-leur que je les prie de permettre que je sois enterré dans leur jardin, & que je n'ai pas de choix pour la place. Vous donnerez mon Souvenir à mon petit Gouverneur, ma Botanique à Mlle. de Gerardin; vous donnerez aux pauvres du Village pour qu'ils prient pour moi, & à ces bonnes gens, dont j'avois arrangé le mariage, le présent de nôce que je comptois leur faire. Je vous charge en outre expressément de faire ouvrir mon corps après ma mort par des gens de l'Art, & d'en faire dresser procès-verbal.

CEPENDANT ses douleurs augmentoient : il se plaignoit de picotemens aigus dans la poitrine & de

P. 102. Si des sommets d'Hécla je vole au Groenland,
Et parcours le Spitzberg, la Zemble & le Lapland, &c.

J'AI parlé ailleurs de l'Islande, du Groenland & du Spitzberg : ce qui me reste à dire ici ne regarde que la Nouvelle Zemble & la Laponie.

LA première, dont les uns font une Isle séparée du Continent par le détroit de Waigatz, & les autres, une Péninsule qui tient à la Sybérie, près de l'embouchure de l'Oby, fut découverte par les Hollandois, qui cherchoient un passage en Asie par le Nord de l'Europe. C'est le climat le plus affreux de l'Univers. Il n'a pour toute production qu'une mousse qui croît dans des fondrières inaccessibles. L'intérieur de la Terre creusé à deux piés est une masse de glace qui égale le marbre en dureté. Une autre singularité de ce pays, c'est que la nège, qui partout ailleurs se fond assez vîte sur le bord de la Mer, reste dans la Nouvelle-Zemble suspendue en rochers, en montagnes sur l'Océan, qui, les battant sans cesse, y a creusé des cavernes profondes élevées au dessus de ses flots. Ce pays, dit-on, est entiérement désert ; & si l'on y rencontre quelques Hommes, ils ne peuvent être que des Samoyèdes, qui y passent, au mois de Mai, pour se livrer pendant tout l'Eté à la pêche & à la chasse.

La seconde est affligée d'un Hyver long & rigoureux. Pendant trois Mois, le Soleil ne paroît point sur l'horizon; ce qui lui mérite bien son nom de Lapland, c'est-à-dire, Pays des Exilés. Cependant comme la clarté de la Lune, la sérénité du Ciel, l'éclat des Etoiles & la blancheur de la nège y dédommagent en quelque sorte de l'absence du Soleil; on y vaque pendant cette longue nuit d'Hyver à ses affaires, comme dans tous les autres momens de l'Année. Le pays est rempli de hautes montagnes perpétuellement couvertes de nège. Les plus élevées séparent la Laponie de la Norwège, & sont appellées FELICES. Les vents, qui soufflent en tourbillons sur la Laponie, amènent la nège en si grande abondance, que, lorsqu'on est surpris par un de ces tourbillons, il faut absolument, pour se sauver, ou se coucher par terre en se couvrant de son traîneau, si l'on en a un, & laisser passer ainsi l'orage, ou se résoudre à se voir enseveli vivant. Quelquefois aussi il fait des brouillards si épais & si obscurs que les Voyageurs, ne s'entrevoyant pas, se heurtent les uns les autres. L'excès du froid convertit tout en plaine solide; & pendant huit Mois, ce n'est partout qu'une immense étendue de glace.

P. 103. Peindrai-je les glaçons l'un sur l'autre entassés,
Voyageant sur les Mers en montagnes flottantes, &c.

Rien n'étonne davantage les Navigateurs qui se

trouvent dans les hautes latitudes, que la première vue des masses immenses qui flottent au milieu de la Mer; & quoique j'eusse lu, dit M. Forster, un grand nombre de descriptions sur leur nature, leurs formes & leur étendue, j'ai été vivement frappé du premier coup-d'œil. La magnificence de ce spectacle surpasse de beaucoup l'idée que j'en avois. Nous appercevions quelquefois des isles de glace d'un ou deux milles de largeur, & élevées de plus de cent piés au-dessus du niveau des flots. Supposons qu'un corps de glace qui a des dimensions parallèles, & qui flotte dans la Mer, ne montre au-dessus de l'eau que la dixième partie de sa masse; cette supposition n'est pas trop forte. . . . . . Alors une isle de glace d'un mille seulement de longueur, d'un quart de mille de large, & de cent piés au-dessus de l'eau, contient 696,360,000 piés cubes de glace solide; & comme on ne prend ici que la quantité de la glace qui se produit au-dehors, il faut y ajouter neuf fois cette même quantité, pour ce qui se trouve au dessous de l'eau: toute la masse doit donc monter à 61,169,600,000 piés cubes de glace solide, & former par conséquent un corps prodigieux. La grosseur énorme de ces isles de glace n'est pas le seul objet digne de surprise; leur nombre infini n'est pas moins étonnant. Le 26 Décembre 1773, nous comptâmes 186 masses du haut des mâts; il n'y en avoit aucune de moindre que la calle du vaisseau: d'autre

fois, nous étions environnés de toutes parts d'isles de glace, ou obligés de changer de route, parce que nous étions arrêtés par des plaines immenses...... Nous avons eu des occasions fréquentes de voir de l'eau de la Mer sur la glace, quand elle en dissout & met en pièces de grosses masses. On entend alors un craquement qui n'est pas inférieur à un coup de canon: quelquefois nous étions si peu éloignés, que nous courrions risque d'être écrasés par un torrent de glace qui éclatoit brusquement en pièces, & dont les morceaux, se renversant sans-dessus-dessous, prenoient de nouveaux centres de gravité.

On demande comment des masses de glace d'une grosseur si prodigieuse ont pu se former en pleine Mer. Considérons d'abord que les froids rigoureux durent six ou huit Mois de l'Année dans les latitudes pôlaires, & il sera aisé de concevoir qu'il y a assez de tems pour produire des masses de glace aussi considérables. Il est sûr, d'un autre côté, que ces masses immenses, peuvent se congeler de plus d'une manière. L'Océan se gèle, comme on le prouve par un grand nombre d'exemples: la glace ainsi formée dans un calme n'excède peut être pas trois ou quatre verges d'épaisseur. Il est probable qu'une tempête brise souvent ces plaines, auxquelles CRANTZ donne une étendue de 200 lieues d'un côté, & de 80 de l'autre; la pression de

cés fragmens brisés empile fréquemment un morceau sur un second, & ainsi réunis, ils se gèlent ensemble; ces morceaux doublés, jettés sur d'autres par un nouveau choc, forment enfin de grandes masses, qui ont des milles d'étendue, & 20, 40, 60, & plus de brasses d'épaisseur, & d'une hauteur & d'une grosseur effrayantes. MARTENS, dans sa DESCRIPTION DU SPITZBERG, remarque que le choc des glaces cause un bruit si fort, que, dans ces parages, les Navigateurs ont peine à entendre ceux qui parlent (*). »

IL est vrai que M. Forster parle ici principalement des glaces de l'Hémisphère Antarctique, beaucoup plus froid que l'Hémisphère Boréal, vérité qu'on ne peut révoquer en doute, quoique M. de Buffon prétende que cette opinion soit sans fondement. Mais, dans les latitudes du Nord, le nombre & la grosseur de ces glaces flottantes est assez prodigieux encore pour avoir fait dire à PYTHÉAS, qui avoit probablement voyagé en Islande, que l'Océan du Nord n'est ni Terre, ni Mer, ni Air; mais une concrétion de ces Elémens.

P. 106. Voyez sur leurs canaux le peuple s'assembler,

(*) SECOND VOYAGE DE COOK, T. V. Edit. in-4°. pag. 61 & suivantes.

Appeller le Commerce, & proposer l'échange
Des trésors du Cathay, des Sophis & du Gange.

Les fortes gelées, qui, dans les latitudes tempérées de l'Europe, suspendent presque tout commerce entre les Hommes, & changent tellement nos grands chemins & nos villes en déserts, qu'on croiroit que le froid y a tout fait périr, produisent un effet contraire dans les latitudes boréales. Tout alors y est en action, en mouvement. Jamais le commerce n'y est plus animé: les grandes routes sont couvertes de traîneaux qui se croisent, qui transportent d'une extrémité des Royaumes à l'autre les Hommes & les productions de leurs Climats; des foires nombreuses & magnifiques s'établissent sur les eaux glacées des fleuves & des rivières. On est bien loin de craindre de les voir se rompre & s'entr'ouvrir. Ces glaces septentrionales ont une telle solidité qu'elles résistent souvent au marteau, & même à l'action du feu. Les Historiens du Nord nous assurent que les Peuples septentrionaux, lorsqu'ils sont en guerre, s'entourent au besoin de fortifications de glace; & ce qui peut rendre croyable ce fait, tout exagéré qu'il semble d'abord, c'est le beau Palais de glace qui fut construit à Pétersbourg pendant l'Hyver de 1740, & dont toutes les Gazettes firent alors mention. Cet édifice, de la plus élégante Architecture,

s'élevoit de vingt piés sur cinquante-deux & demi de longueur, & sur seize & demi de largeur; & quoique le comble en fût aussi de glace, la baze ne s'en trouva point endommagée. Les matériaux en furent tirés de la Néwa; les glaçons qu'elle fournissoit, taillés d'abord avec art & rangés ensuite à leur place, étoient enfin arrosés, en-dehors, d'eaux diversement colorées, qui, se congelant aussi-tôt sous différentes formes, pendoient en stalactites, où se jouoient toutes les couleurs prismatiques. A cette merveille s'en joignit une autre plus grande. Au-devant du Palais furent placés six canons de glace faits sur le tour, & du calibre de trois livres de poudre. La Cour Impériale ordonna enfin l'épreuve d'un de ces canons; on la fit en sa présence: & le boulet de fonte, chassé par un quarteron de poudre, perça à soixante pas de distance une planche de deux piés d'épaisseur, sans que le canon, qui n'avoit que quatre pouces d'épaisseur, éclatât à une si forte explosion. Lisez sur le froid de Russie, un article intéressant fourni par la plume élégante & ingénieuse de M. SUARD, au MERCURE du 25 Juillet 1778.

P. 106. D'un grouppe de Soleils l'Olympe s'y décore.

CE phénomène lumineux, que les Physiciens appellent PARÉLIE, se montre dans le Nord, toutes les fois que des nuages épais & glacés sont situés de manière

qu'ils reçoivent les rayons du Soleil, & les réfléchissent comme autant de miroirs à nos yeux. Alors l'image de cet Astre se multipliant dans chacun de ces nuages, il n'est pas rare de voir au Ciel deux & trois Soleils à la fois. Les Hollandois, qui, en 1596, furent envoyés sous HEEMSKERKE, pour trouver un passage en Asie par le Nord-Est, furent témoins de ce spectacle étrange. « Le Soleil avoit de chaque côté une Párélie, & ces trois Soleils étoient traversés par un Arc-en-Ciel. En même-tems on voyoit deux autres Arc-en-Ciel, l'un qui entouroit les Soleils, & l'autre qui traversoit la rondeur du vrai Soleil, dont la plus basse partie étoit élevée de vingt-huit dégrés sur l'horison. » (HIST. GÉNÉ. DES VOYA. T. XV, Edit. in-4°.)

P. 166. Prodige de clarté, qui pourtant cède encore
Aux flammes, dont la nuit fait resplendir les Airs.

DEPUIS la fin du mois de Décembre jusqu'à la fin du mois de Juin, c'est-à-dire, d'un Solstice à l'autre, l'Aurore Boréale brille plus fréquemment que dans tous les autres Mois de l'Année. Elle n'est pour nous qu'un spectacle d'admiration; mais pour les Peuples voisins du Pôle, elle est un dédommagement de l'absence du Soleil. M. DE MAUPERTUIS a vu dans les climats du Nord des nuits qui auroient fait oublier

les plus beaux jours. Les plus riches couleurs & les formes les plus variées décorent majestueusement le Ciel. L'imagination des Septentrionaux y voit des chars enflammés, des armées qui se choquent, des palais teints de sang, enfin des prodiges qui leur présagent ou de grands malheurs, ou d'insignes succès. Le peuple, parmi nous, conserve encore quelque chose de cette superstitition. La lumière de la Philosophie, que des obstacles de tout genre empêchent de descendre jusqu'à lui, ne lui a point encore appris que l'Aurore Boréale est un phénomène aussi naturel que le crépuscule du matin.

D'ABORD, commence à s'étendre du Nord vers l'Occident une espèce de brouillard obscur sous la forme d'un segment de cercle. Ensuite, la partie de ce segment la plus éloignée du Pôle s'éclaire; la lumière gagne de proche en proche; l'obscurité disparoît toute entière. Le Phénomène se change en Arcs lumineux, où s'agitent, courent & serpentent des éclairs de mille formes variées; & lorsqu'enfin le Phénomène est dans sa plus grande magnificence, il rayonne au zénith d'une espèce d'auréole, qu'on appelle la COURONNE.

AVANT M. de Mairan, on assignoit trois causes à l'Aurore Boréale. 1°. On la croyoit le produit des

vapeurs & des exalaisons, dont se forment le tonnerre, les feux volans, les globes de feu, &c. Mais ces derniers phénomènes ne montent jamais dans l'Air à plus de deux ou trois lieues de hauteur, tandis que l'Aurore Boréale est si élevée au-dessus de notre atmosphère, qu'elle est visible aux latitudes les plus éloignées, puisqu'on l'apperçoit en Egypte & dans la Grèce. 2°. On lui donnoit pour cause les glaces du Nord qui réfléchissent les feux du crépuscule. Mais alors l'Aurore Boréale seroit aussi constante que les glaces & le crépuscule; ce qui est contraire à l'expérience: de plus, les raisons qui combattent le système précédent, combattent de même celui ci. 3°. On faisoit résider la cause de l'Aurore Baréale dans la flamme magnétique, constamment fidèle au Pôle. Mais l'Aurore & l'Aiman doivent différer essentiellement, puisqu'ils ne suivent pas la même progression dans leur déclinaison du Nord.

Ou trouver donc la cause de cette Aurore? M. de Mairan, dont je ne fais que rapprocher les idées dans cette remarque, l'a trouvée dans la lumière zodiacale, que KEPLER & DOMINIQUE CASSINI avoient soupçonnée les premiers. « Depuis Cassini (*), il a été reconnu que le Soleil est enveloppé, comme nous,

(*) HIST. DE L'ASTR. MOD. TO. II. par M. Bailly.

d'une athmosphère ; mais d'une athmosphère de lumière & de feu, digne en tout de l'Astre dont elle est émanée, & qui a peut-être comme lui une grande influence sur les corps qu'elle peut atteindre. » Or cette athmosphère lumineuse s'étend quelquefois jusqu'à trente millions de lieues ; & lorsque ces dernières couches ne sont pas éloignéer de plus de 60 mille lieues de la Terre, elles doivent tomber, suivant les loix de la gravitation, vers notre globe, en assez grande quantité pour former des Aurores Boréales dans l'athmosphère terrestre. Tel est le sentiment de M. de Mairan, qu'il faut lire dans son TRAITÉ DES AURORES BORÉALES, pour se convaincre qu'on n'a encore rien imprimé d'aussi vraisemblable sur cette matière.

LE Père Noceti, dont j'ai cité ailleurs le Poëme de l'IRIS, en a fait un second sur l'AURORE BORÉALE, où il a suivi pas à pas, mais toujours en grand Poëte, les idées de M, de Mairan. Il termine cet Ouvrage par l'épisode ingénieuse que j'en ai empruntée, & que je vais rapporter au risque de passer pour un Copiste peu digne de mon Original.

Ipsa (Aurora Borealis) etenim fertur, rutilam dum mane Sororem

Seu natam Titane coli, populosque per omnes
Numen habere videt, se contra e vilibus ortam
Terrarum nebulis tanto jam tempore ferri;
Tandem exosa moras, stimulisque haud mollibus impar
His adiisse Patrem, & tales fudisse querelas,

« Progeniesne tuo nunquam de sanguine credar;
» O Genitor? nec me prognatam e stirpe Deorum
» Cessabunt homines nebulis telluris opacæ,
» Sulphureoque igni, crassoque adscribere fumo?
» Nec dum ortus tam degeneres, nec dum ista refelli
» Probra dabis, nullisque aboleri hoc dedecus annis?
» Quin age: & ipse genas fuscis mihi tinge tenebris;
» Detrahe veste aurum, rutilosque exstingue colores;
» Serta rape, & nitidas pedibus confunde coronas;
» Tanta tuæ si te cepere oblivia prolis.
» At non adversis adeo Sorore dita fatis
» Ista dolet. Viden, ut superis adscita Deabus;
» Et magnis celebrata viris, cantata Poëtis,
» Ætheriumque genus, famamque ad sydera tollat?
» Qua tamen illa sua tanta hæc discrimina laude
» Quo mihi vel cultu, quove anteferenda decore

» Promeruit? Mihi mille novis variata figuris
» Ornant texta sinus; vultu mihi lumina mille;
» Mille nitent mihi serta comis; vix unicus olli
» Trita in veste color; vix lapsi tempora flores
» Circumeunt, & serta rosis arentia siccis.
» At te, quum magno procedere rursus Olympo,
» Et vultu loca cuncta paras hilarare retecto,
» Summo mane vigil surgentem prævenit: esto:
» Tithonum ut fugiat, Cephali fac læta fruatur
» Connubio: longum expectent ad frœna jugales,
» Et frustra cupidæ poscant nova lumina Terræ. »

Cui Pater, æterno lucem qui flumine fundit:
» Desine jam tristes effundere, Nata, querelas,
» Et lachrymis jam pone modum. Tibi debita fatis
» Advenit, mihi crede, dies, qua Diva feraris
» Per populos, maneatque ingens in sæcula nomen.
» Nam, tibi fabor enim, ne te dolor anxius urat
» Ulterius, stimulisque agitent ardentibus iræ,
» Jam clarum ingenio, & magnis clarum ante repertis
» Delegi mihi mente Virum, cui protinus ortus
» Ipse tuos, causasque omnes ab origine pandam.

» Hic te lapsam astris, & me Genitore superbam
» Ostendet late terris; hoc vindice tandem
» Cuncta colent te secla Deam; nec pulchra Dione,
» Nec matutinis Soror ignibus, aut vaga Phœbe,
» Nec cœlo Diva ulla tuos æquabit honores.
» Immo age: grande feret pretium mora; fœnore multo
» Sera meum noscère genus, neque enim altius unquam
» Te prius ætherias quisquam vexisset ad arces
» Præpetis ingenii nisu, & felicibus alis. »

Sic ait, & totum fama vulgare per orbem
Jam properat Natam Pater, ac promissa facessit.
Ergo unum insueto radium fulgore coruscum
Seligit: illorum e numero, quos æthere ab alto
Luminis ipse Pater depictos semina rerum
Mentibus immittit quondam, si forte latentem
Naturam, abstrusasque velit recludere causas.
Atque ibi Parrhasiæ divina exordia Flammæ
Auratis distincta notis inscribit; & ortus,
Inscriptumque jacit: jussas volat ille per auras
Te, Maerane, petens; mentemque infusus in altam

Nulli visa prius dat cernere; veraquè cunctis,
Te reserante ortum, te mira arcana docente,
Lucis Hyperboreæ patuere exordia Terris.

LES MOIS
DE L'HYVER.
FEVRIER,
CHANT DOUZIEME.

ONZE fois, d'une Mer couverte de naufrages;
Ma nef à pleine voile à trompé les orages:
L'avoûrai-je pourtant? Interdit & troublé,
Souvent près des écueils mon courage a tremblé.
Je sens même, en dépit de l'espoir que j'embrasse;
Qu'aujourd'hui mon vaisseau reviendroit sur sa trace,
Si le port, d'où long-temps m'ont écarté les Dieux,
Au bout de l'horizon ne s'offroit à mes yeux.
Là, je crois voir la Gloire assise sur la rive,
Oui, c'est elle: ô triomphe! Elle attend que j'arrive.
Taisez-vous, Aquilons; heureux Zéphyrs, soufflez,
Et conduisez au port mes pavillons enflés.

Le sceptre de l'Hyver pèse encore sur la Terre :
Et l'enfant des hameaux frileux & solitaire,
Près d'un feu pétillant dans sa cabane assis,
Voit les Fleuves, les Lacs & les Etangs durcis ;
La nège en tapis blanc sur les monts étendue,
Et la glace en cristal aux arbres suspendue.
D'un œil impatient interrogeant les Cieux,
Il appelle du Sud le retour pluvieux :
« Vent propice, dit-il, viens, & que ton haleine
» Pénètre les glaçons entassés sur la plaine :
» Qu'ils s'écoulent : le Bœuf, pressé de l'éguillon,
» Ouvrira dans les champs un facile sillon. »

Il dit : l'Autan s'éveille, & d'abord en silence,
Du rivage Africain vers l'Europe s'élance :
Bientôt, tempêtueux, il gronde : & devant lui,
Dans les antres du Nord l'Aquilon s'est enfui.
Son rival triomphant règne seul en sa place ;
Il détend par dégrés les chaînes de la glace.
La nège, sur les rocs élevée en monceaux,
Distille goutte à goutte, & fuit à longs ruisseaux :
Ils courent à travers les terres éboulées,

Et creusant des ravins, inondant les vallées,
Retracent à nos yeux un globe submergé,
Qui de profondes Mers fort enfin dégagé,
Et dont les monts naissans, élancés dans les nues,
Sèchent l'humidité de leurs têtes chenues;
Cependant qu'à leurs piés les flots encor errans
S'étendent en marais, ou roulent en torrens.

Mais déjà ce tribut qu'ont payé les montagnes,
Après avoir franchi les immenses campagnes,
Se répand sur la rive, où les fleuves plaintifs
Mugissent sourdement sous la glace captifs,
Et crevassant leurs bords pour s'ouvrir une route;
Par cent détours secrets se glisse sous leur voûte.
Le Fleuve, accru soudain par ce nouveau secours,
Frémit, impatient de reprendre son cours;
Dans son lit, en grondant, il s'agite, il se dresse;
Il bat de tous ses flots la voûte qui l'oppresse;
Elle résiste encôr. Sur son dos triomphant
Le Fleuve la soulève; elle éclate & se fend.
Un effroyable bruit court le long du rivage;
L'air en gémit; & l'Homme, averti du ravage,

Sort des hameaux voiſins, & muet de terreur,
Va repaître ſes yeux d'une ſcène d'horreur.
Il voit en mille éclats les barques fracaſſées,
Leurs richeſſes au loin ſans ordre diſperſées;
Les bords en ſont couverts. Le vainqueur cependant
Pourſuit, enflé d'orgueil, ſon cours indépendant;
Et pareil au Héros, qui, promenant ſa gloire,
Traînoit les Rois vaincus à ſon char de victoire,
Lent & majeſtueux il s'avance, eſcorté
Des glaçons, qui n'a guère enchaînoient ſa fierté.
Quand un pont tout-à-coup le traverſe & l'arrête.
Par l'obſtacle irrité, l'humide Roi s'apprête
A livrer un aſſaut qui venge ſon affront.
Il raſſemble ſes flots, les entaſſe; & plus prompt
Que le feu de l'éclair allumé par l'orage,
Pouſſe leur vaſte amas vers le pont qui l'outrage;
S'arme d'épais glaçons tranchans, amoncelés,
Et frappant ſans relâche à grands coups redoublés;
Dans ſes larges appuis ébranle l'édifice,
Qu'a voûté ſur les flots un magique artifice.

Fuis, pars, éloigne-toi; fuis, mortel imprudent;

De ce toit ruineux sur les ondes pendant;
Laisse-là tes trésors, vain poids qui t'embarrasse;
Sauve-toi, sauve un fils, seul espoir de ta race;
Eh? ne sens-tu donc pas tes lambris chanceler?
Fuis, dis-je, éloigne-toi; le pont va s'écrouler.
Il s'écroule; & les cris des femmes écrasées,
Et le long craquement des arcades brisées,
Et le bruyant fracas des glaçons en fureur
A la foule égarée impriment la terreur.

Ah! détournons les yeux de ces tableaux sinistres.
Mais hélas! De la Mort contagieux Ministres,
Les Autans, enfermés dans un nuage obscur,
Sur la Terre aujourd'hui soufflent un air impur;
Et nous avons encor des larmes à répandre.
Ce long froid, qui du moins tous les ans vient suspendre
Les douleurs des mortels menacés du tombeau,
Ce froid, qui de leurs jours ranimoit le flambeau,
Ne prêtant plus sa force à leur santé mourante,
Ils tombent engloutis dans la nuit dévorante,
Dans la nuit qui confond les Pâtres & les Rois:
C'est le règne du deuil; & par-tout à la fois,

Sous les yeux du Soleil, dans le sein des ténèbres,
La voix de la douleur s'exhale en cris funèbres.

Au douzième des Mois, ainsi se lamentoit
Le Peuple, qu'en son sein Rome antique portoit.
Des Sépulchres muets perçant la noire enceinte,
Et d'un ami, d'un père évoquant l'ombre sainte,
Ce Peuple, enveloppé de sombres vêtemens,
Trois fois se promenoit au fond des monumens,
Y brûloit de Saba les parfums salutaires,
Et couronnoit enfin ces lugubres mistères
Par des libations d'un vin religieux
Sur l'urne, où reposoient les restes précieux.

Ce respect pour les morts, fruits d'une erreur grossière,
Touchoit peu, je le sais, une froide poussière,
Qui tôt ou tard s'envole éparse au gré des vents,
Et qui n'a plus enfin de nom chez les vivans:
Mais ces tristes honneurs, ces funèbres hommages
Ramenoient les regards sur de chères images;
Le cœur près des tombeaux tressailloit ranimé,
Et l'on aimoit encor ce qu'on avoit aimé.

Je l'éprouve moi-même : oui, cent fois, à la vue
Des voiles de la Mort, d'une tombe imprévue,
L'image de ma mère enlevée en sa fleur,
M'a frappé, m'a rempli d'une sainte douleur :
J'ai cru voir sa vertu, sa jeunesse, ses charmes ;
Et ce doux souvenir a fait couler mes larmes.

Astre des nuits ! je veux à ton pâle flambeau,
Oui, je veux m'avancer vers ce sacré tombeau :
Guide-moi.... Vain espoir que mon cœur se propose !
Hélas ! Trop loin de moi cette cendre repose.
Ma mère ! Oh ! si mon œil revoit le bord chéri,
Où ton sein me conçut, où ton lait m'a nourri,
Où tes soins aux vertus formèrent mon jeune âge ;
Je voue à ton Sépulchre un saint pélerinage ;
J'irai te faire ouïr le cri de mes douleurs,
Et courbé sur ta tombe, y répandre des pleurs.

Vous cependant, mortels, vous que j'ai fait descendre
Aux lieux, où la Mort règne assise sur la cendre,
Pardonnez, si mes vers obscurcis trop long-tems
Ont fatigué vos yeux de tableaux attristans.

Malgré moi j'ai suivi ce sombre Moraliste;
Ce Chantre de la Nuit, qui, grossissant la liste
Des poisons, quelquefois mêlés parmi les fleurs,
Se refuse aux plaisirs, & n'a de goût qu'aux pleurs.
Tais-toi, farouche Young; ta sublime folie
Remplit d'un fiel amer la coupe de la vie.
Eh! qu'apprend aux humains ta lamentable voix?
Que de la Mort un jour il faut subir les loix?
Mais cette vérité, sans toi, tout me l'enseigne:
Tout me dit que la Mort rallie à son Enseigne
La foule des humains, à la vie arrachés.
N'ai-je pas vu les Rois dans la poudre couchés?
Qui ne sait pas leur gloire au tombeau descendue,
Et de mille Cités la splendeur confondue!
Babylone, Ecbatane, Ilion est détruit;
Et l'Orient désert n'en garde que le bruit.

Mais ce qu'on cèle à l'Homme & ce qu'il doit connoître;
C'est qu'il faut se résoudre à voir finir son être,
Sans chercher, dans la nuit d'un douteux avenir,
Un glaive impitoyable affamé de punir;
Sans refuser son cœur à la douce allégresse,

Sans craindre des plaisirs la consolante ivresse ;
Comme on attend la fin d'un jour pur & vermeil,
Pour tomber doucement dans les bras du sommeil.
Quoi ! Parce que la nuit finira la journée,
J'irai, traînant par-tout une ame consternée,
Détourner mes regards de la clarté des Cieux ;
Je croirai les plaisirs défendus par les Dieux,
Et follement épris des vertus d'un faux sage,
Je n'oserai cueillir des fleurs sur mon passage !
Non, non : tels ne sont point les conseils, les leçons,
Que donne la Sagesse à ses vrais nourrissons :
Sa voix, sa douce voix aux plaisirs les convie.
Entendez-la crier : « Mortels, goûtez la vie :
» Hâtez-vous, saisissez le jour qui vous a lui ;
» Et demain au tombeau, jouissez aujourd'hui. »

Mais, Dieux ! Autour de moi, quelle clameur sauvage
M'accuse de flatter le honteux esclavage
Des viles passions, des criminels desirs ?
Vous me calomniez, ennemis des plaisirs.
Qu'ai-je fait ? M'a-t-on vu, brisant toute barrière,
Du crime devant l'Homme élargir la carrière ?

Ai-je rompu la digue & des mœurs & des loix ?
Mon luth, fidèle écho du plus ſage des Rois,
Condamne tout excès ; tout excès eſt folie.
Par la main des Plaiſirs aux vertus je vous lie ;
J'endors vos noirs chagrins, je charme vos douleurs,
Et vous mène au tombeau par un ſentier de fleurs.
Oſez donc aujourd'hui, moins ſombres, moins ſauvages,
Me ſuivre ; & de la Mort oubliant les ravages,
Promenez vos regards ſur de riants tableaux.

Voyez ſortir Vénus de l'Empire des flots ;
Voyez-la qui s'aſſied ſur ſa conque azurée :
Des Citoyens de l'onde elle vogue entourée,
Les pénètre d'amour & ſourit à leurs jeux.
Déjà ſont repeuplés les gouffres orageux ;
Et Vénus, ſur un char dans les airs emportée,
Pour eſſuyer les pleurs de la Terre attriſtée,
Va par-tout de l'Hyver égayer les loiſirs,
Et donne en ſouriant le ſignal des plaiſirs.
Elle vole : un jour pur ſe répand autour d'elle.
Des filles du Printems avant-coureur fidèle,
Le diligent Crocus lève ſon front doré ;

Tandis qu'au fond des bois, sur un Pin retiré,
Le Coq de la Bruyère, étalant son plumage,
Offre à Vénus les cris de son rauque ramage.

Le char céleste arrive aux portes des Cités,
Vénus parle, à sa voix les Jeux ressuscités,
Se ralliant en foule autour de l'immortelle:
« Soutiens de mon Empire, écoutez-moi, dit-elle;
» La gloire de Vénus repose entre vos mains.
» Allez du triste Hyver consoler les humains,
» Et leur fait oublier les torts de la Nature.
» Emportez avec vous ma riante ceinture;
» De ce tissu divin, faites sortir pour eux
» Les soins, le doux parler, les desirs amoureux,
» Les refus agaçans & le tendre mystère,
» Qui me livre en secret le cœur le plus austère. »

Elle dit: & les Jeux, ministres empressés,
Loin d'elle au même instant voltigent dispersés.
Ils ouvrent en tous lieux la scène des Orgies.
A l'éclat des cristaux, au jour de cent bougies,
La Muse des concerts, variant ses accords,

Fait soupirer la flûte & retentir les cors.
Son magique pouvoir tour-à-tour me promène
Dans les gouffres brûlans du ténébreux domaine,
Aux bosquets d'Idalie & dans la paix des Cieux.
Je la suis sur les Mers : les vents séditieux,
Par elle déchaînés, mugissent sur ma tête.
Le tonnerre a grondé ; je pâlis : la tempête
Retombe, l'Air s'épure ; & la plaine des flots
Répond de toutes parts aux chants des Matelots.

La nuit à nos plaisirs vient ajouter encore.
Au sortir des festins, l'agile Therpsicore
Jusqu'au réveil du jour assemble ses Amans.
Les uns, rayonnans d'or, chargés de diamans,
Dans le Palais des Rois ennoblissent la danse,
Que promène à pas lents une grave cadence.
Les autres, invités à des plaisirs plus vrais,
Déguisant & leur taille & leurs voix & leurs traits ;
Courent sous les drapeaux du Dieu de la Folie,
Et sèment autour d'eux la piquante saillie.
Le folâtre Enjoûment, fils de la Liberté,
Y circule sans cesse autour de la Beauté ;

Par des récits malins la poursuit, l'embarrasse,
Lui peint de ses amans la secrète disgrace,
Lui vante son adresse à tromper un jaloux,
Et Lycidas heureux du malheur d'un époux :
Scène tumultueuse, où, libre enfin de crainte,
L'Amour, ailleurs captif, soupire sans contrainte ;
Mais où ce même Amour, trop de fois outragé,
Se plaint amérement de noirs soucis rongé.
Là, j'ai vu ma Sylvie, à moi seul étrangère,
Autour d'elle assembler la foule passagère,
S'enyvrer de l'encens d'un peuple adorateur ;
Complaisamment sourire à leur discours flatteur,
D'un silence cruel insulter à ma flamme,
Et se faire un bonheur des tourmens de mon ame.

Oh! Qu'il vaut mieux aux champs consumer son loisir!
C'est-là que nul souci n'attriste le plaisir ;
Pur comme les Bergers, il anime la danse,
Néglige la mesure, & confond la cadence :
Il est dans tous les cœurs, il vit dans tous les yeux.
L'Echo s'éveille au bruit de mille cris joyeux,
Des trompes, des tambours, des chalumeaux rustiques

Polémon de Bacchus entonne les cantiques,
Tandis qu'à ses côtés les Bergères en Chœur
Chantent le jeune Dieu qui commande à leur cœur.
Destin que j'aimerois! Destin digne d'envie!
Il n'est point au hameau de coquette Sylvie;
On n'y sait point cacher un tendre sentiment:
Zénis aime, & Zénis l'avoue ingénûment.
Elle exige, il est vrai, que le Dieu d'Hymenée,
Au destin de Myrtas liant sa destinée,
Permette à sa vertu les amoureux desirs.
Eh bien, Couple sacré! De tes chastes plaisirs
L'aurore naît enfin; ton bonheur se prépare.
Par-tout de Myrthes verds le Dieu d'Hymen se pare;
Par-tout brillent déjà ses flambeaux allumés;
Ses temples sont ouverts, ses autels parfumés,
Et pour toi dans les Cieux un beau jour se déploie.

Agitée à la fois & de crainte & de joie,
Zénis prend des hameaux les atours innocens,
Inutile parure à ses appas naissans;
Et quittant, l'œil en pleurs, la maison paternelle,
S'avance vers le Temple en pompe solemnelle.

Le Myrthe orne ſon front, ce front plein de candeur,
Qui n'a point à rougir aux yeux de la pudeur.
Sa mère à ſes côtés pleure & ſourit enſemble ;
Et les jeunes Bergers, que la Fête raſſemble,
Doucement attendris à ce tableau touchant,
Soupirent à leur tour & ſuſpendent leur chant.
Sous les portes du temple, où la foule ſe preſſe,
Où l'Amant a déjà devancé ſa Maîtreſſe,
Paroît Zénis ; ſon cœur, plein d'un trouble ſecret,
A la virginité donne un dernier regret :
Alors de nouveaux pleurs ajoutent à ſes charmes ;
Et ſes tendres parens ſe plaiſent à ces larmes.

Cependant à l'autel, de flambeaux éclairé,
Monte, en habit de lin, le Miniſtre ſacré ;
A la foule nombreuſe il impoſe ſilence :
On ſe tait. Les Amans, conduits en ſa préſence,
Debout, & tous les deux ſe tenant par la main,
Prononcent un ſerment qui ne ſera pas vain,
Le Prêtre le reçoit, & les Cieux le béniſſent.
Tandis que leurs deſtins dans l'Olympe s'uniſſent,
Le Pontife, élevant ſa main ſur les Epoux.

« O toi, qui par l'Amour te fais sentir à nous,
» Qui rapproches par lui les cœurs les plus sauvages;
» Et de l'avide Mort répares les ravages,
» Grand Dieu! sur cet Hymen jette un œil de bonté:
» Fais-le participant de ta fécondité.
» Que semblable au Palmier, qui d'enfans s'environne,
» De nombreux rejettons ce Couple se couronne,
» Que dans ses petits-fils il réfleurisse en paix,
» Et meure, plein de jours, sous leur ombrage épais! »
Il dit; la foule sort: & les chants d'Hyménée,
Les danses, les festins égayant la journée;
La timide Zénis, seule au milieu du bruit,
Retarde par ses vœux le retour de la nuit.
Hélas! la nuit arrive; & la chaste Diane
D'un jour mystérieux éclaire la cabane,
Où la couche sacrée attend les deux époux:
Ils se lèvent. Gardez de les suivre, ô vous tous,
Qui d'une voix coupable attristez l'innocence!
Le vénérable Hymen commande la décence.
La cabane est un temple; & la couche, un autel
Interdit aux regards du profane mortel.
Vous seule de la foule indiscrète & légère,

Vous, mère de Zénis, conduisez la Bergère.
Elles marchent ensemble au séjour de Myras,
Qui leur prête, en tremblant, le secours de son bras.
Arrivée à ce toît, la Bergère attendrie
S'arrête sur le seuil, s'y prosterne, & s'écrie:
« Ma mère, donne-moi ta bénédiction. »
L'œil humide, & le cœur serré d'émotion,
La mère étend sur eux sa main foible & tremblante;
Veut parler, & ne peut d'une voix défaillante
Prononcer que ces mots: « Adieu, vivez unis. »
Elle fuit; & Myras, sur la main de Zénis
Imprimant un baiser, versant de douces larmes:
« Enfin nous sommes seuls! » Il dit; & les allarmes,
Qui de Zénis encor troubloient le jeune cœur,
Se taisent par dégrés; l'Amour en est vainqueur.

L'Amour! Pourquoi faut-il qu'aux Cités moins propice,
Ce Dieu n'y prenne point l'Hymen sous son auspice;
Que le seul intérêt y confonde les rangs;
Que l'or des Publicains y marchande les Grands,
Et sans orner un nom, en avilisse un autre?
Si l'Hymen est coupable, ah! son crime est le nôtre.

Nos mépris chaque jour flétrissent les époux,
Qui, lassés de leur chaîne, abreuvés de dégoûts,
Amusent des Cités les oreilles oiseuses,
Et fatiguent Thémis de clameurs scandaleuses;
Et lorsque nos enfans, qu'unit déjà l'Amour,
Demandent que l'Hymen les unisse à son tour,
Nous repoussons leurs vœux! L'avarice d'un père
Mettra sur un autel leurs destins à l'enchère!
Barbares! si nos mains les vendent au malheur,
Ah! permettons du moins la plainte à la douleur.
Ou plutôt, si la Loi, sagement paternelle,
N'opprimoit pas l'Hymen d'une chaîne éternelle,
Plus de fiel, plus d'aigreur; son front pur & serein
Ne se noirciroit plus des ombres du chagrin:
On oseroit punir le furtif adultère.
O vous donc, qui devez le bonheur à la Terre,
Rois & Législateurs! ouvrez enfin les yeux:
Assez l'Homme a gémi sous un joug odieux;
Que ce joug soit brisé; qu'une Loi plus féconde
Invite les mortels à réparer le monde;
Et que la liberté soit le lien des cœurs:
L'Amour même à l'Hymen ouvrira ses douceurs.

A la Maudre, d'épis & de bois couronnée ;
Ainsi mes vers chantoient la marche de l'Année,
Tandis qu'en son Palais, sur le Trône des Czars,
La Minerve du Nord inauguroit les Arts,
Envoyoit son tonnerre aux rives Ottomanes,
Vengeoit l'antique Grèce & consoloit ses manes :
Qu'un Neveu de Gustave impatient du frein,
Dont la Suède enchaîna le pouvoir souverain,
Le brisoit ; mais, soigneux de gouverner en père,
Faisoit tout oublier par un règne prospère :
Que trois Ambitieux, profanant la valeur
Par les Dieux consacrée à l'appui du malheur,
Sans pressentir qu'un jour leur exemple peut-être,
Contre eux, chez leurs Voisins, soulèveroit un Maître ;
Se liguoient, & tenant tout le Nord en effroi,
Déchiroient la Pologne & dépouilloient un Roi :
Que Frédéric, contraint de reprendre l'épée,
Disputoit à Joseph la Bavière usurpée :
Que Boston, pour ses droits justement révolté,
Les armes à la main, cherchoit la liberté,
Et consternoit ces Rois, de qui le sceptre inique
Ne croiroit point regner, s'il n'étoit tyrannique :

Que Franklin, des Lauriers par Washington cueillis,
Associoit la gloire à la gloire des Lys :
Qu'à la voix de Bourbon, des hautes Pyrénées,
Les Forêts descendoient sur les Mers étonnées,
Menaçoient la Tamise, & lui montroient l'écueil,
Où de Londres un jour peut se briser l'orgueil :
Que de l'Ibère enfin la pieuse furie
Flétrissoit un Veillard, l'honneur de sa Patrie;
Et solemnellement replaçoit aux autels
L'Hydre, avide de l'or & du sang des mortels.

Et moi, durant ces jours d'injustice & de guerre;
Oubliant tous ces Rois, qui désoloient la Terre,
Heureux, je célébrois l'heureuse paix des champs :
Elle avoit tout mon cœur. Les vœux les plus touchans
Attendrissoient pour elle & ma voix & ma lyre;
Echo les entendit, Echo peut le redire.
Ah ! jusques à la mort puissé-je conserver
Cet amour d'un bonheur si facile à trouver!

REMARQUES

SUR

LE DOUZIEME CHANT.

FÉVRIER.

LE mois de Février, appellé en Latin FEBRUARIUS, doit ce nom aux cérémonies expiatoires, qu'il ramenoit également pour les Grecs & pour les Romains.

LES premiers, par une fête lugubre, honoroient leurs Ancêtres, victimes du Déluge de DEUCALION: ils promenoient processionnellement des vases remplis d'eau, & les vuidoient ensuite, auprès du temple de Jupiter, dans un gouffre par lequel, disoient-ils, les eaux du Déluge s'étoient écoulées: enfin, dans la vue d'appaiser les Dieux Infernaux, ils jettoient dans ce même gouffre des gâteaux de miel & de farine.

LES seconds honoroient les morts par des sacrifices & des lustrations, qu'ils appelloient FEBRUA.

Februa Romani dixere piamina Patres;
Mensis ab his dictus.

OVIDE, de qui ces paroles sont empruntées, termine le récit des lustrations, par une réflexion qui surprend de la part de ce Poëte, peu accoutumé à saisir le côté moral d'un tableau. C'est de la Grèce, dit-il, que nous vient la croyance que les plus grands Criminels sont absous, dès qu'ils ont été arrosés d'eau lustrale; puis il ajoute;

Ah! nimium faciles, qui tristia crimina cædis
Fluminea tolli posse putatis aquâ.

QUE diroit-on aujourd'hui de plus raisonnable contre ces eaux expiatoires, si l'usage en avoit passé jusqu'à nous, & si la superstition y attachoit encore la même vertu?

LE Soleil arrive au Signe des Poissons, formé de trente-quatre étoiles. On verra dans une des Remarques suivantes, pourquoi ces deux Poissons sont représentés unis l'un à l'autre par un lien, & ce que l'Antiquité vouloit désigner, lorsqu'elle assuroit qu'ils avoient porté Vénus & son fils au-delà de l'Euphrate.

P. 174. Fuis, pars, éloigne-toi; fuis, mortel imprudent,
De ce coft ruineux fur les ondes pendant.

Nous n'avons heureufement en France que trois ou quatre Villes, où une grande population ait forcé de bâtir fur les ponts; encore même nous fait-on efpérer que, tôt ou tard l'adminiftration publique ordonnera d'abbattre ces maifons, que leurs habitans font contraints de déferter toutes les fois que les rivières, glacées par un long Hyver, s'apprêtent, au dégel, à reprendre leurs cours. Les Lecteurs, qui n'ont jamais vu ce terrible phénomène, à qui l'on donne le nom de DÉBACLE, ne peuvent fe figurer combien il eft impofant; ni de quels défaftres il eft fuivi quelquefois. Les Poëtes encore n'avoient pas tenté de le peindre. Etranger aux climats de la Grèce & de Rome, il n'a pu fe trouver dans aucun de leurs Ecrivains; le filence des Poëtes Allemands & Anglois eft bien plus étonnant. Cependant je n'aurois peut-être jamais penfé moi-même à m'effayer fur ce tableau, fans la Lettre que m'écrivit au mois de *Février* de l'année 1776, une femme pleine de fagacité & d'imagination, qui s'étoit trouvée à fa Campagne fituée au bord de la Seine, au moment où le fleuve brifa fes glaces. Je lui dois les traits principaux fous lefquels j'ai repréfenté cette fcène d'horreur & de défaftre.

P. 173. Les Autans, enfermés dans un nuage obscur,
Sur la Terre aujourd'hui soufflent un air impur;

On sait que la fin des fortes gelées & l'humidité mal-saine qui les suivent sont funestes à un grand nombre de Valétudinaires. Cette observation est attestée par les Registres des Paroisses, qui grossissent à cette époque, plus que dans tout autre moment de l'Hyver, la liste des morts.

P. 174. Mais ces tristes honneurs, ces funèbres hommages
Ramenoient les regards sur de chères images;

Il est très-vraisemblable que la Nature seule, sans le secours de la Religion, a d'abord présidé à l'établissement du Culte des morts. C'étoit pour soi, & non pour eux, qu'on les honoroit. L'Homme, dans le premier état de civilisation, c'est-à-dire, lorsqu'il ne s'étoit pas encore tout-à-fait corrompu en se polissant, étoit sans doute meilleur époux, meilleur fils, meilleur ami, &c. Alors, s'il perdoit les objets sacrés de ses affections, il en conservoit un plus long souvenir; il a dû naturellement chercher les moyens de jouir de tout ce que la Mort ne lui avoit point enlevé. Les cendres, les ossemens de ceux qu'il avoit aimés lui étoient chers encore; ils étoient nécessaires à son

cœur : car nous avons, plus qu'on ne croit, le besoin de nous attrister, ou du moins de tomber dans la mélancolie; & ce besoin est d'autant plus grand, que nous sommes nés plus sensibles. S'il falloit confirmer tout ceci par quelques exemples, j'en aurois un grand nombre à citer mais un seul peut suffire.

Je fus conduit un jour chez une femme, qui après avoir perdu sa fille unique qu'elle aimoit éperdument, en avoit fait secrettement retirer le cœur, pour le garder dans un lieu écarté. Ce fut là que je la trouvai, quatre ans après la mort de son enfant, penchée sur ce triste reste, & les yeux humides de pleurs. Sa douleur étoit alors d'autant plus vive, qu'elle étoit menacée de se voir enlever ce reste d'un objet adoré. Quelques personnes instruites de son pieux larcin, & le regardant, par une piété mal éclairée, comme un outrage fait à la Religion, l'avoient dénoncé aux Supérieurs Ecclésiastiques : ceux-ci, dans le premier instant, forcés de céder à cette dénonciation, vouloient contraindre cette mère infortunée à renvoyer au cimetière public le cœur de sa fille. J'ai su depuis que, ramenés à des sentimens plus raisonnables, ils avoient cessé leurs poursuites, qui auroient infailliblement conduit au tombeau une seconde victime.

P. 178. Voyez sortir Vénus de l'Empire des flots,
Voyez-la qui s'assied sur sa conque azurée :
Des Citoyens de l'onde elle vogue entourée ;
Les pénètre d'amour, & sourit à leurs jeux.

Le mois de Février est le moment de l'année, où commence à se déclarer la génération des Poissons. Voilà pourquoi on représente le Signe de ce Mois sous l'image de deux Poissons attachés l'un à l'autre par un lien ; si la Mythologie ajoute qu'ils portèrent Vénus & Cupidon au-delà de l'Euphrate, lorsque cette Déesse fuyoit le Géant Typhon qui la poursuivoit, on doit voir dans cette fable la Nature, qui, échappée aux Géans de la gelée, va porter ses faveurs dans les climats tempérés. PONTANUS fait raconter cette fuite par l'un des Poissons célestes, à qui la Déesse, dit-il, a donné le don de la parole pour le récompenser du service signalé qu'elle en a reçu. Si ce Poëte eût usé plus sobrement qu'il n'a fait des rêveries de la Fable, son URANIE seroit un ouvrage plus connu sans doute, & qu'on citeroit à côté des Poëmes qui ont illustré le Siècle d'Auguste ; mais après nous avoir promis dans son exorde des connoissances astronomiques, il ne fait que mettre en beaux vers les contes fabuleux que ses prédécesseurs avoient imaginés sur les Constellations, sans en développer jamais le sens allégorique. Quoi

qu'il en ſoit, voici le récit de la fuite de Vénus, tableau charmant, qui ſemble créé par le pinceau d'Ovide. C'eſt le Poiſſon qui s'adreſſe à Vénus:

Tempore quo genita es, conchâque impoſta nitenti,
Nos Paphon, & charæ provectam ad littora Cypri
Detulimus, ſalſos & juncti enavimus amnes,
Cærula verrentes ſinuatis æquora caudis.
Interea nos ipſa manu mulcere, jugaleſque
Appellare tuos, nobis & amaracon ipſa
Porrigere, & blandum ambroſiæ inſtillare liquorem.
Quin etiam mutis voces & verba dediſti
Reddere, & ingentem fando lenire laborem.
Ipſa loquebaris; tumidi ſubſidere montes,
A tergo ſpirare auræ atque impellere fluctus.
Criſpabat tibi tum molles levis aura capillos;
Illi perque humeros volitant perque ora recurrunt:
Colligis ipſa levi digito, ad frontemque reponis.
Tum paſſim læti ex oculis ſpirantur honores,
Scintillantque genis ignes, tremulumque per æquor
Irradiat, niveo fuſus de pectore candor,
Cærulaque undifluæ ludunt ſub ſtagna papillæ.

Visendi studio incinctæ funduntur ab antris
Nereides. Stupet hæc, teretes mirata lacertos ;
Illa manum insignem digitis ; pars oscula : at omnes
Torpescunt, placidos flectis cum lenis ocellos.
Occurrunt hinc Tritonum chorus omnis, & omnis
Æquoreus grex, excultum dum sedula carmen
Concinis, argutæque favent concentibus auræ.
Cantantem taciti excipiunt stupefacta juventus,
Immotosque tenent modulata ad carmina vultus ;
Mox incensa oculis, roseisque incensa labellis
Concipiunt flammas venis, certantque canenti
Oscula quis rapiat primus, quis pectora tractet.
Risisti, teneraque manu jaculata sagittam
Certantes fixisti, atque ipso vulnere transfers
Conceptum in Nymphas juvenili ardore furorem.
Illicet invadunt socias, fusique per æquor
Ille suam rapit, illa suum complexa, per undas
Ludit, & argutis resonant vada salsa cachinnis ;
Ipsa inter medios veheris placidissima lusus.

(Pont. Uran. L. III.)

P. 179. Le Coq de la Bruyère, étalant son plumage,
Offre à Vénus les cris de son rauque ramage.

Les chaleurs de l'amour commencent à se faire sentir au Coq de Bruyère vers les premiers jours de ce Mois; & depuis ce moment jusqu'à la fin de Mars elles vont sans cesse en augmentant, pour ne finir qu'à la naissance des feuilles. Dès qu'il a choisi un arbre pour sa retraite, & il donne ordinairement la préférence au Pin ou au Chêne, il ne s'en éloigne guères, c'est-là que, la queue étalée en rond, le cou tendu & la tête enflée, l'amour lui inspire, soir & matin, de prendre différentes postures. Il est tellement livré aux desirs effrénés de la passion, qu'il semble en devenir sourd & aveugle, quoique, dans tous les autres instans, il ait l'ouie subtile & la vue perçante. Enfin sa voix amoureuse éclate par un forte explosion que suit un petit sifflement aigu, terminé bientôt par une seconde explosion semblable à la première. Les Poules accourent à ses cris, & se rangent au pié de l'arbre, où lui-même descend pour jouir & les féconder.

P. 182. Par tout de Myrthes verds le Dieu d'Hymen se pare.

Nos usages modernes en ce Mois, bien loin d'avoir quelque rapport avec les usages d'Athènes & de Rome,

leur sont entièrement opposés. La joie, les plaisirs & les folies du Carnaval ont remplacé la tristesse, les plaintes & les larmes. Au lieu d'aller gémir sur les tombeaux, nous multiplions les mariages, « non par caprice, dit M. de Gébelin; mais de part la Nature, qui nous promet le Printems & de nouvelles générations. » D'où, ce Savant prend occasion de remarquer que chez les Perses, les cinq dernières journées du mois de Février, dernier Mois de l'année, selon leur Calendrier réformé par Gelaleddin, étoient appellées MARD-GHIRRAN, c'est-à-dire, PRENEUSES-D'HOMMES.

P. 184. Où la couche sacrée attend les deux Epoux.

Il n'y a pas long-temps que la Religion bénissoit le lit nuptial; & j'ai grand regret que cet usage ne s'observe plus. Il me semble qu'il imprimoit un caractère sacré qui rendoit le lit vénérable. Les Romains, pour augmenter la sainteté du mariage, invoquoient sur la couche nuptiale le génie de la génération, & l'appelloient dès-lors LECTUS GENIALIS. Cette couche étoit si fort respectée chez eux, qu'il n'y avoit que la femme pour qui elle avoit été dressée qui pût y entrer. Si elle mouroit, & que l'époux se remariât, la nouvelle épouse ne pouvoit en faire usage sans crime. Il falloit qu'on en dressât une autre pour elle.

P. 186. Ou plutôt, si la Loi, sagement paternelle, &c.

L'Eglise, qui pendant les neufs ou dix premiers siècles a permis le Divorce à tous les Peuples Chrétiens, l'a proscrit depuis plusieurs siècles. Nos Loix Civiles ont suivi toujours la Discipline de l'Eglise elles le permettoient quand elles l'a permis ; elle le défendent depuis qu'elle l'a défendu. Lorsque l'Eglise parle, l'homme de sens n'a qu'un parti à prendre, il doit se taire. On s'est trop mocqué du raisonnement de ce Calife qui mit le feu à la Bibliothèque d'Alexandrie (*). Sans doute, OMAR étoit un furieux. Disciple de MAHOMET & Conquérant, il ne pouvoit pas être autre chose. Mais supposez que l'Alcoran ait été écrit dans le Ciel avec une plume tirée de l'aîle de l'Ange GABRIEL, & le farouche Omar ne sera plus un raisonneur absurde. Si je dis ici quelque chose du Divorce, ce ne sera donc point pour soumettre au jugement de ma raison les deux autorités réunies qui nous gouvernent ; je n'en parlerai que d'après les principes du Droit Naturel. La raison recouvre toute sa liberté

(*) On connoît ce raisonnement d'Omar. SI TOUS CES OUVRAGES, dit ce Conquérant, SONT CONTRAIRES A L'ALCORAN, ILS SONT DANGEREUX, ET IL FAUT LES BRÛLER ; S'ILS SONT CONFORMES A L'ALCORAN, ILS SONT INUTILES, ET IL FAUT LES BRÛLER ENCORE.

lorsqu'elle se transporte à cette époque, où l'Homme n'étoit soumis qu'aux seules Loix de la Nature.

On a beaucoup parlé de cette question du Divorce; mais il suffit, peut-être, de savoir combien on en a parlé, pour juger qu'elle n'a pas été traitée. Sur les objets qui nous regardent de si près, & que nous avons tant de moyens de bien connoître, une discussion bien faite doit mettre fin à toutes les discussions. On ne doit pas l'attendre ici : je n'écris qu'une Note; je ne puis indiquer que des vues. D'ailleurs la législation du divorce exige plus qu'aucune autre, le génie d'un grand Législateur.

DANS l'institution du Mariage, il y a des règles qui sont les conditions que les deux époux s'imposent l'un à l'autre, & il y a des règles qui sont les conditions que la Société impose aux deux époux. C'est dans cette dernière classe que doit être mise la Loi qui leur défend le Divorce. Elle ne peut être établie que pour rendre le Mariage plus propre à procurer à la Société tous les biens qu'elle en attend; car il est bien clair que si le Divorce étoit favorable à la Société, il faudroit le permettre. Quels sont donc les effets que les Législateurs veulent faire produire au Mariage? Si les époux jouissent de ce grand bonheur attaché à l'union de deux sexes; si leurs plaisirs font naître au-tour

d'eux une nombreuſe famille qui les conſolera, peut-être, de la perte de ce bonheur; ſi chaque Mariage enfin donne à la Société le ſpectacle ſi touchant d'une maiſon heureuſe ſous la garde des mœurs domeſtiques, tous les vœux du Légiſlateur doivent être remplis. Pour ſavoir par quel moyen le Mariage opérera tous ces heureux effets, la première choſe à faire c'eſt de bien connoître tous les caractères, tous les mouvemens de cette paſſion ſi douce & ſi terrible qui porte les deux ſexes au Mariage. C'eſt en étudiant bien tous ſes caprices, toutes ſes fureurs, qu'on pourra diſtinguer les règles qu'on lui impoſera avec ſuccès, & celle qu'il ſera toujours inutile de lui impoſer. La Nature & les Légiſlateurs, comme on voit, ſe ſervent également de l'Amour, pour perpétuer l'eſpèce humaine & les inſtitutions ſociales; il eſt doux & beau de les voir employer les mêmes moyens : on en prend une plus grande idée du Légiſlateur, & l'on préſume mieux de ſon ouvrage.

PRESQUE toutes nos paſſions ont des mouvemens ſi inattendus, ſi invincibles & ſi contradictoires, qu'il paroît impoſſible de les connoître tous, & de les réduire à une théorie conſtante & régulière. Mais la plus impétueuſe & la plus mobile dans ſes impreſſions, celle qui raſſemble les contrariétés les plus étranges, celle qui ſe joue le plus & de l'homme ſenſible qui

l'éprouve & de l'observateur tranquille qui l'étudie ; c'est sans doute l'Amour. La plus nécessaire de toutes aux vues de la Nature, elle devoit être, par cette raison, celle sur laquelle l'Homme auroit le moins d'empire. Il en reçoit presque toujours la première impression sans qu'il ait pû la prévoir ; elle se conserve ou se dissipe sans qu'il soit le maître d'en prolonger ou d'en borner la durée ; & quelquefois même il ne peut savoir dans le trouble & le désordre qu'elle répand sur toutes ses idées, si elle est sortie de son cœur, ou si elle y règne encore. On croiroit que c'est à la beauté sur-tout qu'il appartient de la faire naître ; & c'est sur ce fondement que les fables charmantes de la Mythologie ont fait de la Déesse de la Beauté la Mère de l'Amour : mais il seroit trop facile d'éviter ses impressions si elles naissoient toujours de la beauté ; l'éclat dont elle frappe tous les yeux avertiroit trop du danger ceux qui voudroient le fuir. Pour être plus inévitables & plus sûrs, ses traits devoient partir d'un pouvoir plus invisible : les grâces des manières, de l'esprit & des sentimens qui ne se découvrent que par dégrés, & qui charment toujours davantage, qu'on ne peut jamais combattre, parce qu'on les aime dès qu'on les apperçoit, & qu'on en a même senti les effets avant de les avoir apperçues ; tous ces rapports secrets, toutes ces sympathies invincibles, dont les ames froides se mocquent toujours, & dont les ames

sensibles sont si souvent les victimes, font naître bien plus d'amour que la beauté, qui n'obtient guères par elle-même que le froid hommage de l'admiration. C'est au milieu de ces mystères & de cet air de prodige dont il s'environne, que l'Amour prend un puissance à laquelle rien ne paroît capable de résister; c'est ce qui a transformé ce sentiment en une espèce de culte, où les amans sont les uns pour les autres des Divinités à genoux devant d'autres Divinités. Amoureux sans savoir comment & pourquoi; nous ne savons pas davantage pour combien de tems nous devons l'être: trop souvent un amour qui se présente au moment de sa naissance avec tous les caractères d'une passion que rien ne peut éteindre, s'éteindra rapidement de lui-même, avant l'épreuve même du bonheur: les artifices & les séductions de la coquetterie en irritent & en accroissent la flamme dans les cœurs qui desirent d'être aimés pour l'orgueil de l'être; elles l'éteignent dans les ames simples & naïves, qui ne cherchent dans l'Amour que le bonheur même de l'Amour, & qui ne savent pas distinguer les artifices de la coquetterie des manèges de la fausseté. Plus souvent encore, une impression assez légère dans le principe pour être à peine sentie par celui qui l'a reçue, se nourrit & se fortifie en silence dans le cœur où elle se cache; lorsqu'elle se montre à découvert, elle est déjà une passion invincible. Alors, si on est condamné à des privations,

les transports de l'Amour s'accroîtront de ses tourmens même & du désespoir ; & si on est heureux, on ne voudra plus rien au monde que ce bonheur qu'on a goûté. Quelquefois, au contraire, des ames foibles & incertaines changeront d'un jour à l'autre de situation & de sentimens : elles seront aujourd'hui dans les desirs & les enchantemens de l'Amour ; & demain, dans les langeurs de l'indifférence, ou même dans les querelles d'une rupture. Dans cet état singulier, on ne sait jamais bien soi-même si on aime, ou si on n'aime pas ; & l'on auroit peine à prononcer sur un Divorce, dont on auroit formé la demande. Les Jurisconsultes, qui ont parlé du Divorce, ne veulent pas croire un mot de ces antipathies inexplicables, qui repoussent des Etres que leur malheur aura unis, de ces rapports secrets qui attirent presqu'irrésistiblement des créatures faites l'une pour l'autre, de ces combats des sentimens les plus opposés dans des ames très-délicates & très-mobiles. L'histoire de la Nature leur en paroît le roman ; on diroit qu'un Jurisconsulte ne peut pas connoître l'Amour, ou que l'Amour en entrant dans son cœur, prend le caractère d'un Jurisconsulte (*).

(*) Lorsque je parle ainsi des Jurisconsultes, on comprend bien que je ne veux point parler des Avocats éclairés, dont les conseils terminent les procès, ou préparent les Oracles de la Justice. Un Jurisconsulte tel que M.

TELLE est pourtant la passion dont le Législateur veut se rendre maître, & dont il doit régler ou enchaîner les mouvemens dans les loix du mariage. Il faut d'abord convenir d'une chose : si les Loix pouvoient faire que deux Etres, qui se sont aimés une fois, s'aimassent toujours davantage ; si elles pouvoient ôter à l'Amour toutes ses incertitudes, ses fantaisies & ses fureurs, pour en conserver tous les charmes dans une longue constance, il est évident qu'il seroit très-avantageux de proscrire le Divorce ; ou plutôt, il est clair qu'il seroit inutile de le proscrire. Si nos cœurs savoient bien aimer, nous n'en aurions pas besoin ; c'est parce que nous sommes très-imparfaits qu'il peut nous être nécessaire. Le Divorce sera donc toujours une imperfection de la Société, comme les désordres de l'Amour sont une imperfection de notre nature. On ne peut l'admettre que comme un mal destiné à prévenir de plus grands maux encore. Mais est il bien décidé que ce soit un mal nécessaire, & le génie du Législateur ne peut-il jamais être ici plus puissant que la Nature ? Je ne crois pas qu'il lui soit permis de l'espérer, & je suis convaincu que pour vouloir rendre la Société plus parfaite, il court le

LEGOUVÉ, par exemple, sera toujours sûr d'obtenir la plus grande considération, de tous ceux qui savent estimer les talens, les lumières & les vertus.

risque d'y introduire des désordres, des crimes & des malheurs qu'il éviteroit en aspirant à moins de perfection, & en laissant à la Nature un peu plus de son indépendance.

Supposons tour-à-tour le Divorce proscrit & permis, & considérons les effets de ces deux Loix opposées, en les comparant toujours à ce qu'est l'Amour dans la Nature, & à ce qu'on voudroit qu'il fût dans la Société : c'est toujours sous ce double point de vue qu'il faut examiner cette question. Si le Divorce est proscrit, voyez de combien de manières la Nature est contrariée dans le Mariage. La Nature trompe souvent l'Homme sur l'état de son cœur ; il croit aimer, & il n'aime point ; il croit qu'il aimera toute sa vie, & il n'aimera qu'un instant : dans l'indépendance de l'état de Nature ces erreurs ne sont que des jeux, qui tournent au profit même du bonheur de l'Homme : elles embellissent sa vie d'une multitude d'impressions fugitives, mais délicieuses : il s'est trompé, mais il a été heureux ; de quoi peut-il se plaindre ? Dans le Mariage sans Divorce, ces erreurs d'un moment font la destinée de la vie, & rendent la vie affreuse : la créature la plus sujette à l'erreur ne peut se tromper un instant dans une passion qui lui ôte même l'usage de sa raison, sans être malheureuse tout le reste de ses jours. Les convenances & les rapports de la Société unissent

ſouvent des Etres, que la Nature a ſéparés par des caractères qui ne ſe dévoilent que dans le Mariage : la Nature, au contraire, forme ſouvent des Etres comme ſi elle les deſtinoit d'avance l'un à l'autre : elle ſemble faire quelquefois comme les Puiſſances de la Terre, qui arrêtent des mariages dès le berceau. Par la Loi qui défend le Divorce, les premiers ſont condamnés à un malheur éternel, parce qu'ils doivent reſter unis toute leur vie ; & les ſeconds, parce qu'ils ne peuvent jamais s'unir. Ainſi, par-tout, les intentions de la Nature ſont trompées ; ainſi les plaiſirs qu'elle nous deſtinoit ſont perdus pour nous. La Société ne perfectionneroit-elle donc l'Amour par cette moralité qui en fait le plus grand charme pour les ames un peu délicates, & par tous les Arts qui l'embelliſſent dans leurs chef d'œuvres, que pour nous faire ſouffrir enſuite avec plus d'amertume la douleur d'être privés de toutes ſes délices ? S'il eſt ainſi, qu'avons-nous fait en établiſſant avec tant de fraix & de peines nos Loix & nos Sociétés ? Parmi tous les biens & tous les plaiſirs qu'elles raſſemblent autour de nous avec tant de précautions, que peuvent-elles nous offrir qui puiſſe nous dédommager des ſacrifices qu'elles impoſent au plus grand beſoin de nos cœurs ? Mais la Société elle-même tirera-t-elle quelqu'avantage réel de cette ſévérité cruelle qu'elle exerce envers ſes enfans ? La Société pourroit-elle être mieux ordonnée, lorſque les Ci

toyens seroient malheureux? Je connois trois espèces de personnes qui peuvent souffrir de cette Loi qui proscrit le Divorce.

Les premières sont celles qui ont reçu des principes sévères de Morale dans leur éducation, & qui ont assez de caractère pour se conduire toujours suivant leurs principes. De pareils principes sont très-rares, & le caractère dont on auroit besoin pour leur rester fidèle est beaucoup plus rare encore. Notre éducation ne fait rien pour nous façonner à nos institutions sociales, & nous demeurons toujours flottans entre les desirs que nous inspire la Nature, & les vertus que nous commande la Société. Mais enfin je suppose qu'il y ait un grand nombre de ces personnes; qu'arrivera-t-il? Elles se dévoueront à leur sort & resteront tranquilles dans leur malheur : leur vertu les sauvera des désordres & des crimes toujours prêts à naître de cette situation si pénible & si douloureuse : l'ordre de la Société ne sera point troublé par elles ; mais la Société ne retirera aucun bien de leur mariage : il sera stérile comme le célibat, ou comme la débauche. La vertu peut bien étouffer des desirs ; mais elle ne peut pas en faire naître. On ne s'enflamme point par devoir ; & toutes les fois qu'on lui parle du devoir, l'Amour, qui reconnoît son tyran, se glace ou se révolte. Voilà donc des mariages funestes pour ceux qui les ont con-

tractés, & inutiles pour la Société. Je dis inutiles, pour ne rien exagérer, car dans les principes de la bonne politique, un mariage inutile est toujours un mariage funeste.

La seconde classe est composée de personnes, qui, n'ayant ni principes, ni caractère constans, sont tour-à-tour égarées par leurs passions, & tourmentées par leurs remords. Celle-ci est très-nombreuse, tant qu'il reste encore quelqu'honnêteté dans les mœurs publiques. *S'il y* a une situation cruelle au monde, c'est celle où ces personnes-là se trouvent. Le plus grand de tous les bonheurs est de jouir à la fois de la vertu & des passions, quand leurs intérêts se trouvent d'accord ensemble. Lorsqu'on sacrifie les passions à la vertu, on n'est pas toujours malheureux; car, à la longue, la vertu console de tout. Lorsque c'est, au contraire, la vertu qu'on sacrifie aux passions, il est encore des momens d'ivresse & de jouissance, où les ames fortes & énergiques trouvent le bonheur au sein même du crime. Mais lorsqu'on est également incapable, & d'étouffer la vertu pour s'abandonner à sa passion, & d'imposer silence à sa passion pour s'immoler à la vertu, on est à la fois tourmenté par l'une & par l'autre, & tout ce qui a été donné à l'Homme pour répandre quelques douceurs sur sa vie, ne sert plus qu'à la remplir de troubles, de terreurs & de déses-

poir. La Société même est à chaque instant menacée par le malheur de ces personnes : à chaque instant elles peuvent commettre les crimes dont l'idée même les fait frémir. Leur amour pour la vertu ne sert le plus souvent qu'à exalter davantage leurs passions, & à les rendre plus coupables.

La troisième classe est la plus dangereuse de toutes. Il est des Hommes qui n'ont jamais pu penser que ce fût un devoir réel de sacrifier certains désirs à des Loix qui ne sont que l'ouvrage de la Société. Ou ils n'ont jamais réfléchi à cette partie de la Morale, & ils se sont abandonnés à toutes leurs impressions; ou ils n'y ont vu que des Loix arbitraires, qu'il est toujours plus heureux de violer que de respecter : le seul mal qu'ils y ayent apperçu, c'est le danger qui environne les plaisirs de ce genre; & ils ne sont occupés qu'à l'éviter, ou à s'en défendre. C'est ici sur-tout que le succès a paru effacer le crime; c'est par eux que le Mariage, qui devoit être une source de délices & de vertus, est devenu une source de tourmens & de crimes. Le Monde & le Théâtre ont été pleins d'histoires scandaleuses, où l'on apprenoit à rire des perfidies & du désespoir des époux : les succès du vice, qui devoient faire trembler la Société, ont servi à son amusement, lorsque des mains habiles ont fait jouer les ressorts des intrigues qui en préparent le triomphe. Les accusations,

dont nos Tribunaux retentissent, ont montré le lit nuptial souillé par des crimes bien plus affreux encore. Là, on a vu souvent les empoisonnemens & les meurtres se frayer les voies à l'adultère. Chose étrange & pourtant vraie! C'est lorsqu'il restoit encore dans nos mœurs quelqu'honnêteté, qu'on a ri de l'Adultère sur nos Théâtres, & qu'il a fait commettre les plus grands crimes dans le Monde. Aujourd'hui on ne voit guères plus de femme exposée à l'opprobre de ces accusations dans nos Temples de Justice; on n'entend plus parler de ces grands crimes qui révéloient les désordres du lit nuptial: il seroit du plus mauvais goût de vouloir nous faire rire de ces foiblesses sur la scène. On croiroit d'abord que l'empire des Loix est parvenu enfin à mettre une grande pureté dans les mœurs: on croiroit que tout s'est soumis aux vues du Législateur: on regarde, on observe, & l'on découvre à l'instant que des conventions secrètes faites entre les Citoyens ont abrogé la Loi qui n'est pas encore effacée sur le Code; & cette abolition tacite de la Loi n'est pas seulement l'ouvrage des passions & du vice, elle est aussi l'ouvrage de la sagesse. Voilà quels peuvent être les effets de la Loi qui proscrit le Divorce: je me suis contenté de les considérer dans nos mœurs. Toute l'Histoire est pleine de faits qui présentent les mêmes résultats.

SUPPOSONS actuellement le Divorce permis. Le

premier avantage qu'on apperçoit, & d'où naîtront même tous les autres, c'est que l'Amour pourra plus ressembler dans la Société à ce qu'il est dans l'état de Nature: c'est que le Législateur n'aura plus tant à combattre contre l'instinct naturel, qui finit presque toujours par l'emporter sur tout. Une des choses les plus difficiles, & cependant les plus nécessaires dans les institutions sociales, c'est de saisir cette juste mesure dans laquelle la Nature se soumet aux règles qu'on lui impose, parce qu'on ne lui fait pas trop de violence. On trouve précisément cette mesure dans le Mariage avec le Divorce. L'Amour n'y est plus abandonné à tout le désordre de ses caprices; mais il n'est pas asservi non plus à une tyrannie plus funeste encore, puisqu'elle le détruit. L'engagement du Mariage sera toujours trop imposant & trop auguste, pour qu'on soit porté à le contracter sans y avoir bien réfléchi: mais si l'on s'est mépris sur les dispositions de son cœur, une première erreur n'entraînera pas le malheur de toute la vie; & l'on ne sera plus forcé de chercher dans le vice des plaisirs qu'on pourra trouver encore dans des unions légitimes; lorsque la Société aura séparé des Etres que la Nature vouloit unir, les premiers liens pourront se dénouer; on pourra en former d'autres, & tout prendra sa place. Le mariage perdra peut-être quelque chose de ce caractère religieux, que lui donne l'idée d'une chaîne éternelle: mais il ne cessera de

paroître moins solemnel & moins sacré, que pour devenir plus pur & plus heureux. Ses nœuds seront rompus avant d'être souillés : il ne sera plus que l'asyle de l'Amour heureux & fidèle; & je ne sais pas bien si ce n'est pas là sur-tout ce qui peut le faire paroître un joug sacré. On a même souvent observé que l'Amour, y conservant plus de liberté, y prendra par cela même plus de constance. Il ne peut souffrir qu'on attente à sa liberté, & qu'on lui impose des sacrifices; mais son plus grand charme est de se rendre volontairement esclave, & il ne jouit de rien avec tant de volupté que des sacrifices qu'il s'est commandé lui-même. En un mot, le Mariage avec le Divorce réunit trois avantages, qui sont les plus grands de tous ceux que l'union des deux Sexes peut avoir dans la Société. L'Amour y ressemble beaucoup encore à ce qu'il est dans l'état de Nature : il y conserve mieux ces attentions délicates, ce desir & ce besoin de plaire dont le commerce des deux Sexes l'embellit dans la Société : enfin il peut devenir inconstant, sans devenir coupable; & ce ne sera plus par le crime seul qu'il pourra rompre des nœuds, que la Loi même s'offre à briser. Il n'y a rien dans le Mariage sans Divorce qu'on puisse comparer à ces avantages.

NOUS n'avons considéré jusqu'à présent le Divorce, que rélativement aux Epoux & à la Société en général;

plus fort & l'oppreſſion du Sexe le plus foible. Je voudrois donc faire entrevoir comment il pourroit être établi ſur de meilleurs principes; comment la Juſtice, en le rendant également avantageux aux deux Sexes, pourroit le rendre très-utile à la Société entière.

L'Homme & la Femme peuvent le demander de concert : l'Homme peut le demander contre la Femme, & la Femme contre l'Homme.

Dans le premier cas, on ne prévoit d'abord aucune difficulté. L'accord des volontés de l'Homme & de la Femme pour s'unir a formé le mariage; l'accord de leurs volontés pour ſe ſéparer doit le diſſoudre. Ils ſemblent être à l'abri de tout refus de la Loi: C'eſt ce que Justinien appelloit des Divorces de bonne grâce: Bonæ gratiæ. Mais ce n'eſt pas ſeulement ici la cauſe des deux époux; c'eſt encore celle de la Société; & nous avons vu que la Société ne voit jamais qu'à regret la néceſſité du Divorce. Dans ce cas-*là* même, c'eſt donc à la Société à juger ſi le Divorce eſt néceſſaire. Dans un moment d'humeur & de mécontentement mutuel; dans ces jours malheureux, où l'Amour ne ſe fait plus du tout ſentir dans les cœurs même ſur leſquels il doit reprendre tout ſon empire; dans ces querelles de l'Amour, qu'il ſemble ſuſciter exprès pour faire renaître ſes premières délices, deux

époux

époux imprudens peuvent se présenter ensemble devant le Magistrat, pour demander le Divorce. Ils peuvent solliciter de concert une séparation, qui les mettroit tous les deux au désespoir dès qu'elle seroit prononcée. Les lentes formalités de la Loi doivent donc donner le tems à la réconciliation. Il faut voir s'il n'arrivera pas quelque chose qui rapprochera tout. L'Amour fait des prodiges même dans le Mariage.

DANS le second cas, où l'Homme demande le Divorce contre la Femme, les difficultés sont très-grandes : on doit choisir & multiplier les précautions. C'est sur tout au sort de la Femme que le Législateur doit veiller ici ; elle est menacée des plus affreux malheurs. Je ne veux point calomnier l'Homme : je sais que sa fierté & sa domination sont adoucies souvent par un sentiment généreux qui l'attache à des Etres foibles, dont le bonheur doit être son ouvrage. Mais je sais aussi que, lorsque dans une passion nouvelle il ne peut satisfaire son amour pour une femme qu'il commence à aimer, qu'aux dépens du bonheur d'une femme qu'il a cessé d'aimer, il sera barbare par foiblesse, & se rendra coupable de la plus affreuse ingratitude, pour se procurer quelques instans de plaisir. On me citera des exemples contraires : j'en connois aussi ; & il seroit trop affreux qu'il n'y en eut pas beaucoup. Mais je ne parle ni de quelques hommes,

ni de ce que pourroit être l'Homme; je parle de ce qu'il a été, & de ce qu'il est en général dans les sociétés que nous connoissons. Or, par les différences physiques qui se trouvent dans l'organisation de l'Homme & de la Femme, & par l'effet des mœurs publiques, telles qu'on les voit parmi nous, les hommes sont très-souvent exposés à prendre des passions nouvelles. L'Homme n'a guères besoin ni de la beauté, ni de la jeunesse: & s'il a d'ailleurs ou les vertus, ou les talens qui rendent aimable, il n'a presque rien perdu, lorsque sa force lui reste encore. La Femme, au contraire, doit plaire pour être aimée; & c'est de sa jeunesse sur-tout qu'elle tire ses agrémens & ses charmes: l'Homme conserve long-tems sa force, & la Femme voit s'évanouir bien rapidement l'âge brillant de sa beauté. Ses attraits sont un ouvrage trop délicat de la Nature pour être durables. Suffira-il donc à l'Homme de prendre des desirs & des sentimens nouveaux, pour avoir le droit de renvoyer une épouse, qui a consacré à son bonheur les quinze ou vingt belles années de sa vie? Quelle différence cruelle il y auroit dans leur situation! L'Amour & les plaisirs lui prépareront donc une seconde fois le lit de l'Hymenée, & sa compagne sera chassée d'un lit consacré par vingt ans de mariage, pour être condamnée le reste de sa vie à l'abandon d'une fille célibataire? Peut elle se flatter en effet de trouver un homme qui s'enflamme

encore pour des attraits, dont un autre a usé toute la jeunesse & les grâces, & qui viennent d'être déshonorés par un Divorce? Les Juifs, il est vrai, dans tous les tems, & les Romains, pendant une longue suite de siècles, n'ont pas traité leurs femmes avec plus d'humanité : mais tout le monde sait combien les Juifs avoient le CŒUR DUR, suivant nos Livres Sacrés ; & ce n'est pas non plus par la justice & la pitié que les Romains se sont rendus célèbres. S'il y a une vérité sensible dans la Morale, c'est qu'une femme, par le don de son cœur & des charmes de sa jeunesse, a mérité le bonheur de sa vie entière. C'est toujours à ce principe sacré que je comparerai sur-tout les Codes des Législateurs. Je l'ai vu presque dans tous les Codes méconnu ou violé, & je me suis dit au fond de mon cœur ; les Loix sont l'ouvrage de l'Homme, & l'Homme est un tyran. S'il se rencontre jamais des Législateurs plus équitables, ce sera un devoir bien doux pour leur cœur, & un emploi bien heureux de leur génie, de chercher les moyens par lesquels les droits & le bonheur de la Femme seront moins exposés, en accordant à l'Homme la liberté du Divorce. Ces moyens pourront être de plusieurs espèces. 1°. Il ne suffira pas qu'une autre femme ait pu plaire à un Homme, il faudra encore que sa femme ait mérité de lui déplaire. Cette espèce de Divorce est pour elle une très-grande peine : il seroit trop affreux qu'elle

ne fût pas coupable de quelque chose. 2°. Le Législateur, qui ne pourra pas s'oppoſer entièrement par les Loix à l'inconſtance & à la barbarie de l'Homme, pourra s'y oppoſer avec plus de force & de ſuccès par l'opinion publique : il pourra ſe ſervir de l'opinion publique, qui eſt toujours à ſon pouvoir, s'il a le génie de ſa place, pour répandre une ſorte de flétriſſure ſur ce que les Loix ſont obligées de permettre. Je ſais bien que cette contradiction apparente entre les Loix & l'opinion pourra choquer quelques eſprits ; mais, en Légiſlation comme en Méchanique, on oppoſe ſouvent les forces les unes aux autres, pour les rendre chacune plus puiſſante. 3°. Il pourra ſe ſervir ſur-tout avec beaucoup d'avantage d'une paſſion preſqu'auſſi impétueuſe que l'Amour ſur les ames communes, qui forment le plus grand nombre. L'homme, qui voudra changer ainſi de femme, ſera condamné à donner une grande partie de ſa fortune à celle qu'il abandonne. Cet intérêt de la fortune fait ſi ſouvent manquer des mariages : il pourra en conſerver. D'ailleurs l'homme marié ſera moins expoſé aux ſéductions des femmes libres, lorſqu'elles ſauront qu'il doit preſque tout perdre pour leur appartenir.

J'AI ſuppoſé, ſans aucune difficulté, que la Femme pouvoit demander le Divorce contre l'Homme, comme l'Homme contre la Femme. Mais il s'en faut bien

que tous ceux qui ont fait des Loix ou des Ouvrages sur le Divorce, ayent été de la même opinion. Moïse ne permit point à la Femme de mettre un Libelle de Divorce dans la main du Mari lorsqu'il auroit cessé de mériter son amour; & ce ne fut que sous les Empereurs, que les Dames Romaines eurent un pouvoir que leurs Maris avoient reçu du Fondateur de la République. Je vois bien pourquoi chez ces deux Peuples la Législation du Divorce avoit établi une si prodigieuse inégalité entre les deux Sexes. Les Juifs & les Romains portèrent des idées d'empire & de soumission dans le Mariage. Ils regardoient l'Homme dans cette union, comme un MAÎTRE ET SEIGNEUR. La Femme n'étoit donc pas tout-à-fait sa compagne; elle étoit quelque chose de moins. Un Maître peut renvoyer une Femme qui lui est soumise; mais il n'est pas naturel de penser que cette femme puisse renvoyer son Seigneur & Maître. Avec de tels principes on est injuste & barbare à l'excès, quoiqu'on raisonne d'ailleurs avec une justesse admirable. Quelques Ecrivains ont essayé de donner des motifs plus doux aux Loix de Romulus: mais l'Homme, dans ces Loix, a laissé échapper son secret avec beaucoup de candeur, & il faut l'en croire. Il a dit, C'EST QUE JE SUIS LION; & il n'avoit pas autre chose à dire. Les Loix de SOLON sur le Divorce ont établi entre les deux Sexes cette égalité que je desire. Mais aussi Solon n'étoit ni un

Pâtre, ni un Brigand comme Romulus : c'étoit un Législateur doux & humain, qui avoit été un Poëte aimable dans sa jeunesse ; c'étoit le Législateur d'un peuple idolâtre de la Beauté, & qui avoit perfectionné tous les arts & tous les talens, pour être plus digne de la chanter & de la peindre.

Il me semble facile à prouver que c'est aux Femmes sur-tout que le Législateur doit accorder le droit de provoquer le Divorce. Ce droit est moins dangereux dans leurs mains, & il est plus nécessaire à la fois à leur bonheur & à l'ordre de la Société.

Nos Pièces de Théâtre, nos Chansons, nos Contes & nos Conversations, tout retentit des histoires de l'inconstance & de la légéreté des Femmes. On en fait des tableaux qui amusent & qui enchantent, parce qu'il y a des choses dont on ne peut parler, sans y trouver un très-grand charme. On aime aussi beaucoup à croire les Femmes légères & faciles ; & la manière, dont les Hommes sont modestes, fait que la plupart en conçoivent bien plus d'espérance que de crainte. Toutes ces histoires ne sont pas sans doute des fictions ; & ce n'est pas une chose étonnante que le commerce des deux Sexes ait été si fécond, dans tous les tems, en événemens faits pour enchanter l'imagination : mais lorsqu'on juge les Femmes sans

ressentiment & sans vanité, on s'apperçoit bien-tôt cependant que les Hommes ont fait les Contes & les Chansons, comme les Loix. Les Femmes sont bien plus souvent malheureuses par leur constance, que nous ne le sommes par leur légéreté. Nous pouvons avoir reçu quelque titre de prééminence sur elles; mais tous les Hommes sincères conviendront qu'elles l'emportent infiniment sur nous par le don d'aimer. Nous ne devons point en être jaloux : ce don est peut-être le plus grand de tous les charmes; il devoit appartenir aux Femmes, & la Nature ne leur a donné sur nous cet avantage, que pour le faire servir à notre bonheur. N'est-ce pas les Femmes dont chaque faveur est un sacrifice, & qui s'attachent toujours davantage au bonheur qu'elles ont donné & reçu? N'est-ce pas les Femmes qui ont le plus grand intérêt à appartenir toute leur vie à l'Homme auquel elles se sont données une fois? Il est dans leur amour un sacrifice que l'orgueil ou la délicatesse met au-dessus de tout. Elles ne peuvent le faire qu'une fois, & à un seul Homme. Cette rapidité même de leur jeunesse, cette fragilité de leurs attraits, les obligeroit à la constance. Plus elles ont vécu avec un Homme, plus elles ont intérêt de vivre avec lui. Les Femmes seront donc moins portées à demander le Divorce, & il est moins à craindre qu'elles n'abusent du droit de le provoquer. Et combien ce pouvoir, dont elles ont en général si

peu d'intérêt de faire uſage, peut cependant être néceſſaire à leur bonheur ! La Femme n'a point, en général, dans la Société autant de moyens d'être heureuſe que l'Homme. Occupé ſans ceſſe à entretenir, ou à perfectionner l'édifice de la Société, l'Homme eſt ſans ceſſe obligé de déployer des facultés & des talens, qui ſont pour lui une ſource de plaiſirs comme de gloire. Il jouit de ſon courage, de ſon génie, de tout ce qui le perfectionne à ſes yeux & l'agrandit aux yeux des autres. Au milieu de ces brillantes & ſublimes illuſions, il peut ne pas ſentir des beſoins bien plus naturels à ſon cœur ; & s'il eſt vrai que l'Amour ſoit la plus douce & la plus belle récompenſe de la gloire, il eſt vrai auſſi que la gloire fait très-ſouvent oublier le bonheur ou les infortunes de l'Amour. La Femme, exclue de ces grands travaux & de ces triomphes du génie par la Nature & par la Société, ne trouve guères de ſources de jouiſſance que dans les ſentimens de ſon cœur. Pour être heureuſe, il faut qu'elle aime bien, & qu'elle ſoit beaucoup aimée. Voyez combien la Nature & la Société ſeroient injuſtes & cruelles envers elle, ſi on lui enlevoit ce bonheur, le ſeul qui ſoit pour elle de quelque prix. C'eſt au riſque de perdre la vie, qu'elle entre dans l'âge où elle peut jouir de ſes délices, & c'eſt encore au péril de ſes jours qu'elle en jouit, & qu'elle arrive à l'époque où elle doit y renoncer. Amante & mère,

voilà sa destinée; qu'on lui refuse le bonheur attaché aux sentimens de l'amour & de la tendresse maternelle, elle aura tout perdu au monde. Si elle ne trouve pas ces sentimens dans un premier mariage, c'est donc à elle sur-tout qu'il faut permettre d'aller les chercher dans un second.

Ce n'est pas tout : dans un mariage mal assorti, c'est sur la Femme sur-tout que retombe tout le malheur de cette union funeste. L'Homme ne souffre guères que de la privation du bonheur; la Femme souffre encore de la tyrannie de l'Homme. D'ailleurs, il est bien plus important de ne pas exposer la Femme au danger de violer ses devoirs. On sait combien les foiblesses de mère ont des suites plus funestes dans le Mariage : d'autres crimes encore naissent bien plus souvent des désordres de la Femme, que de ceux de l'Homme. L'Homme est très-souvent jaloux par amour propre, lors même qu'il n'a pas de quoi l'être par amour; il veut qu'on soit fidèle à sa vanité comme à sa tendresse; & sa jalousie s'arme de poisons & de poignards. C'est lui qui sans pitié, comme sans délicatesse, défend le lit nuptial, les armes à la main; & fait naître de grands crimes & de grands malheurs, où la Femme n'auroit occasionné que beaucoup de troubles & beaucoup de querelles. C'est donc la Femme qu'il faut rendre à sa liberté, avant qu'elle

puisse manquer à sa vertu : ce sera veiller à la fois à son bonheur & à son honnêteté ; la Justice ne peut pas avoir de plus bel emploi.

S'IL est plus nécessaire & moins dangereux de donner le droit du Divorce à la Femme, il faut avouer pourtant qu'il faut lui accorder le Divorce avec bien plus de lenteur encore qu'à l'Homme. Je ne crois pas ici me contredire, & je prie seulement que l'on m'entende. La Femme met plus de constance dans ses sentimens, mais elle y met aussi plus de trouble & d'agitation. Elle se plaît à s'inquietter sans cesse sur l'état de son cœur, pour se rassurer elle-même sur celui qu'elle aime. C'est elle qui sait cacher un amour qui la remplit toute entière, & montrer une indifférence dont il est presqu'impossible de pénètrer l'artifice. Elle met tout en usage pour cette innocente coquetterie, qui rajeunit nos cœurs & nos sentimens ; & si on la laissoit faire dans la liberté du Divorce, les Loix même & la Magistrature lui serviroient de moyen de plaire. Il y auroit un autre danger encore ; lorsque l'amitié auroit succédé à l'amour dans le Mariage, elle seroit plus prompte à se livrer à ces mouvemens d'humeur & de colère qui suffisent pour faire desirer quelqu'instant le Divorce. Elle ne courra aucun risque à demeurer encore quelque temps auprès d'un mari qu'elle a menacé d'un Divorce ; il craint de la perdre ; elle

le verra toujours à ses piés demandant grâce, & faisant tout ce qu'il peut pour l'obtenir.

La femme d'Alcibiade demandoit le Divorce à un Archonte : Alcibiade, quoique très-éloquent, au lieu de plaider sa cause, enleve sa Femme dans ses bras, & la remporte sur le lit nuptial ; elle ne voulut plus en sortir. Cet Alcibiade étoit un Homme étonnant ; il faisoit toujours tout ce qu'il vouloit faire. Les Loix doivent desirer qu'il y ait dans ce genre beaucoup d'Alcibiades.

JE m'apperçois, en finissant cette Note, que les résultats de mes discussions semblent toujours dirigés en faveur des Femmes ; je puis protester que je n'ai eu qu'un desir en l'écrivant : j'ai voulu être juste (*).

(*) Il a paru, depuis quelque tems, plusieurs Ouvrages sur le Divorce. J'en ai parcouru un ; j'y ai trouvé un grand défaut. On n'y voit rien encore sur le Divorce, après avoir lu presque tout le volume en entier. Montesquieu a écrit quelques lignes sur cette matière ; & ces lignes sont de Montesquieu, QUI ABREGEOIT TOUT, PARCE QU'IL VOYOIT TOUT. M. DE LA CRETELLE en a parlé dans un des plaidoyers éloquens qu'il vient de donner au Public : il n'a pu considérer la question que dans les rapports qu'elle avoit avec son affaire. S'il l'avoit traitée à fond, je n'aurois point écrit cette note.

P. 186. Que ce joug soit brisé ; qu'une Loi plus féconde
Invite les mortels à réparer le Monde ;

De cet heureux effet qui naîtroit du Divorce, je concluois que la France, enrichie d'une population plus nombreuse, pouvoit espérer un avenir illustré par une foule de Grands-Hommes, dignes en tout de leurs prédécesseurs ; & cette conséquence amenoit le Tableau du TEMPLE DE LA GLOIRE pour la France. Je l'ai supprimé, parce qu'éclairé par la réflexion, j'ai senti que c'étoit prodiguer la louange, que d'admettre indistinctement dans ce Temple un tas de Rois & de Héros décorés pour tout mérite d'une valeur meurtrière. Si donc je me permets de terminer ces Remarques par ce fragment de Poésie, c'est pour faire une espèce de réparation publique à la Vérité, en consignant l'erreur d'une tête jeune qui s'étoit laissé séduire à une fausse grandeur.

Sur les bords enchantés, dont les eaux de la Seine,
Dans leur mouvant cristal, reproduisent la scène,
Je cherche ce Palais, où les Arts accueillis
Reposent noblement sur l'ombrage des Lys ;
Et là, réformateur de ce Palais antique,
J'ose, ne respectant que son nouveau portique,

Dépouiller de leur faîte & renverser sans choix
Ces longs appartemens délaissés par nos Rois.
Hâtons nous, enlevons leur ruine grossière ;
Que le marbre brillant, sur leur triste poussière,
En colonnes s'élève & monte jusqu'aux Cieux.
Je veux le couronner d'un dôme audacieux :
Je veux que, prodiguant leurs travaux & leurs veilles,
Les Arts sous cette voûte épuisent les merveilles.

Ce Temple est achevé. Français, accourez tous.
Venez aussi, venez, insulaires jaloux.
Héritiers des Romains, je vous invite encore.
Le Ciel, pour ce grand jour, d'un or pur se décore ;
Et la Terre en silence attend les Demi-Dieux,
Qui doivent habiter ce Palais radieux.
O prodige ! Soudain l'agile Renommée,
De l'honneur des Français trompette accoutumée,
S'élance, & remplissant les airs de ces cent voix,
Répète tous les noms dont la gloire a fait choix.
Au même instant paroît la foule des Grands-Hommes,
Qui, nés depuis Clovis jusqu'au siècle où nous sommes,
Ont fait de nos ayeux la gloire ou le bonheur.

Ils s'avancent ensemble AU TEMPLE DE L'HONNEUR.
Minerve est à leur tête. Ouvre-toi devant elle,
Temple auguste, & reçois l'Assemblée immortelle!
Elle entre, je la suis: & la Reine des Arts,
Avec bonté sur moi tournant ses doux regards:
» Approche, me dit-elle, & puisque ta Partie
» Par toi donne à ces Morts une seconde vie,
» Viens connoître leurs traits; regarde. Le premier
» Qui marche, & dont trois Lys ombragent le cimier,
» Est ce Roi, qui, vainqueur de vingt Peuples barbares,
» Des Goths, des Bourguignons, des Germains des
» Abares,
» Après avoir de Rome écrasé les destins,
» Et frappé de terreur les Cézars Byzantins,
» Dans les murs de Paris conduit par la victoire;
» Des Monarques Français y commença l'Histoire;
» C'est Clovis: il iroit s'asseoir au premier rang,
» Si son bras plus humain eût versé moins de sang.
» Martel le suit; Martel qui fut Roi sans couronne.
» Vois reluire en son fils la majesté du Trône.
» S'il usurpa le sceptre, il le fit respecter;
» Et quiconque en est digne, a droit de le porter.

» Tourne les yeux : ce Prince en qui tu vois paroître
» Et la taille & le front & le regard d'un Maître,
» Sur qui flotte à longs plis la pourpre des Romains,
» Et qui porte en triomphe un globe entre ses mains;
» Doué d'une ame ardente & d'un vaste génie,
» Rendit son premier vol à l'Aigle d'Auzonie,
» Du Trône des Césars ranima la splendeur,
» Et sur de sages Loix cimentant sa grandeur,
» En Flandre, en Ibérie, en France, en Allemagne;
» Fit, ou craindre, ou chérir le nom de Charlemagne.
» Non loin de lui, paroît un Ministre adoré;
» Il a puisé le jour dans un sang ignoré:
» Mais, mon fils, il est beau de se créer soi-même.
» Venez, prudent Suger, appui du diadême,
» Et du Peuple à la fois généreux défenseur;
» Goûtez d'un nom chéri l'immortelle douceur ».
» —O Déesse! quel est ce Prince, en qui la grâce
» Tempère un noble orgueil qui décèle sa race?
» Pourquoi tous ces captifs, qui percés & sanglans,
» Le front humilié, le suivent à pas lents? »
» —Ils entourent, mon fils, le Héros de Bouvine.
» Son front conserve encor cette audace divine;

» Qui fit pâlir l'Anglois, terrassa le Germain,
» Abaissa des Seigneurs le pouvoir inhumain,
» Et qui, l'honneur d'un règne & conquérant & juste,
» Lui mérita les noms de Vainqueur & d'Auguste.
» Mais que son petit fils brille d'un autre éclat!
» Dévoué tout entier au salut de l'Etat,
» Des Guerriers & des Rois Louis fut le modèle:
» La sévère équité, sa compagne fidèle,
» Après l'avoir conduit durant ses jours mortels,
» Le transformant en Dieu, lui dresse des autels.

» Prince, à qui Duguesclin consacra son épée;
» Dans le sang de l'Ibère & de l'Anglois trempée,
» Toi, qui vis, jeune encor, les plus grands Potentats,
» Au bruit de tes vertus, entrer dans tes Etats,
» Qui déjà sous la main des Parques homicides,
» D'une mourante voix éteignis les subsides,
» Avance; & qu'immortels sous ces lambris dorés,
» Charles & Duguesclin revivent adorés.
» Vous aussi, vous vivrez immortelle en ce Temple,
» Femme, qu'avez respect tout bon Français contemple,
» Illustre Jeanne d'Arc! En vain de votre nom,

» Un Grand-Homme a tenté d'abaisser le renom ;
» La gloire de vos faits ne peut être flétrie.
» Eh ! qui voudroit jamais s'armer pour la Patrie ;
» Si la voix d'un mortel Favori des Neuf Sœurs
» Pouvoit des Nations flétrir les défenseurs ?
» Non ; l'amour des Français sera votre héritage ;
» Et le brave Dunois avec vous le partage.

» Louis douze paroît. A ce nom si chéri,
» Laisse couler des pleurs de ton œil attendri,
» Mon fils ; sous ce bon Roi la France fut heureuse :
» Il connut l'amitié ; son ame généreuse,
» Jalouse d'inspirer plus d'amour que d'effroi,
» Sut oublier l'injure & pardonner en Roi.
» Gaston, Bayard, d'Amboise à ses côtés s'avancent ;
» Reconnois-tu celui que les Muses devancent ?
» Il fut leur protecteur. Par elles ennobli,
» François a triomphé de la mort de l'oubli.
» Vois Brissac de ses jours & de ses biens prodigue ;
» Guerrier sans cruauté, Courtisan sans intrigue ;
» Montmorenci toujours d'un courage invaincu,
» Et mourant en Héros, comme il avoit vécu.

» L'Hopital, héritier de la sagesse antique,
» Philosophe au milieu d'un Peuple fanatique;
» Et Montagne sublime en sa naïveté;
» Et de Thou dévoilant la triste vérité;
» Et Marot, dont le tems n'a point vieilli les grâces ».
« —De ces hommes fameux, quel Guerrier suit les traces,
» Minerve? Est-ce une erreur de mon œil prévenu?
» Je ne me trompe point; mon cœur l'a reconnu;
» Je vois le Grand Henri. Plein d'une douce ivresse,
» Je veux à ses genoux épancher ma tendresse.
» Roi, le meilleur des Rois sur la terre adorés,
» Comment ces vils Ligueurs de ton sang altérés,
» Ont-ils pu contre toi tourner le glaive infâme,
» Qui de tes jours sacrés a déchiré la trame?
» Hélas! sans leur forfait l'âge d'or sous tes loix,
» De la guerre, en Europe, eût étouffé la voix ».
« —Relève-toi, mon fils, & viens connoître encore
» Cette brillante Cour dont Henri se décore.
» Voilà de ses trésors l'Econome prudent,
» Sully, sage Ministre & tendre confident.
» Admire ici Crillon, ce BRAVE, que Bellone
» Fit du Trône ébranlé la plus ferme colonne;

» Près de lui du Harlay, Laval, Biron, Sancy ;
» Là, d'Entragues, d'Aumont ; plus loin Montmorency.
» Entends au milieu d'eux, entends chanter Malherbe,
» Du Parnaſſe Français réparateur ſuperbe. »
« — Sous la Pourpre de Rome, en cet auguſte lieu,
» Quel farouche Mortel paroît ? » — » C'eſt Richelieu. »
« — Qui, cet Homme de ſang, au Temple de Mé-
» moire ?
» Ah ! pouvez-vous ainſi proſtituer la gloire,
» Déeſſe ! Et de quel front ce Miniſtre odieux
» Oſera-t-il s'aſſeoir avec nos demi-Dieux,
» Avec tous ſes Héros, bienfaiteurs de la France ? »
« — Oui, mon fils, il eſt vrai, l'implacable vengeance
» De ce Prêtre deſpote a trop rougi les mains :
» Mais, par lui triomphans de l'Aigle des Germains,
» Les Lys ne tremblent plus au bruit de ſon tonnerre ;
» Mais à l'orgueil des Grands il déclara la guerre ;
» Mais du pouvoir ſuprême il étendit les droits ;
» Mais il ſut raffermir le Sceptre aux mains des Rois.
» Il ouvrit aux Neuf Sœurs un immortel Lycée,
» Et ſur de grands projets exerçant ſa penſée,
» Il prépara du moins les beaux jours de Louis.

» Quels jours ! De leur éclat tes yeux sont éblouis ?
» Ouvre-les cependant ; & plein d'orgueil, contemple
» Quelle foule à grands flots vient inonder ce Temple.
» Ma voix feroit trop foible à redire leurs noms.
» Sous le fougueux Condé, là, marchent les Bourbons.
» Ici, paroît Turenne au stoïque courage,
» Si grand dans le succès, plus grand dans le naufrage.
» Vois Catinat, Vauban, Villars & Luxembourg,
» Créqui, de Consarbrik se vengeant sur Fribourg,
» Et mille autres encor dignes de ces modèles.
» Approchez, Magistrats, à la vertu fidèles,
» Lamoignon, d'Aguesseau, Môlé, Potiers, Talon :
» Ils avancent aussi les enfans d'Apollon.
» Corneille, respirant la majesté Romaine,
» Et Racine, après lui, l'amour de Melpomène,
» Et Molière, peut-être effaçant tous les deux,
» Et le sage Boileau, leur Censeur courageux.
» A son maintien naïf reconnois la Fontaine ;
» Rousseau, nouveau Pindare, à sa lyre hautaine ;
» Le Pontife de Meaux, à son regard altier ;
» Fénélon, de Virgile & d'Homère héritier,
» Des Lauriers de tous deux a la tête ombragée.

» Descartes a paru : la raison est vengée.

» Attache encor les yeux au Grouppe qui les suit ;
» Ceux-là, firent parler & le marbre & la Toile ;
» Ceux-ci, de la Nature ont déchiré le voile ;
» Les autres, que Lully forma par ses leçons,
» Enivrèrent les cœurs de leurs douces chansons :
» Colbert, l'ami des Arts, les conduit, les protège ;
» Et de son Roi brillant en forme le cortège.
» Le voilà, ce Monarque ; oh ! comme à son aspect
» Tout tressaille à la fois d'orgueil & de respect !
» Quelques Hommes encor, rayonnans de lumière,
» Ont ranimé des Lys la majesté première.
» Maurice, dont l'Anglois pleure encor les exploits,
» Montesquieu, qui peignit les Peuples par leurs Loix,
» Crébillon, qui, brûlant de verve & d'énergie,
» De la sombre terreur épuisa la magie,
» Ressuscitent ici pour l'Immortalité.
» Mon fils, que ce spectacle à tes yeux présenté ;
» T'enflamme aux grands travaux, & donne à ta jeu-
» nesse
» Le desir que ton nom dans ce Temple renaisse.

Elle dit, & s'éclipse.] Et moi, qui par ces vers
J'ai préparé ma lyre à de plus hauts concerts,
De la gloire en mon cœur portant la noble envie,
Je voue à ses autels le reste de ma vie.

Fin du Tome quatrième.

APPROBATION.

J'AI examiné par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, *les Mois*, Poëme en douze Chants, par M. *Roucher* : ce Poëme, dont la lecture a fait les délices des Sociétés les plus célèbres, & qui étoit attendu avec impatience, ne peut qu'ajouter à la réputation de l'Auteur. On y voit le tableau de la Nature dans ses plus vastes productions, & dans ses détails les plus intéressans ; les idées les plus sublimes de la Physique embellies par le charme de la Poésie ; l'expression des sentimens les plus doux de la Nature, & celle des passions les plus fortes du cœur humain, unies aux préceptes de la mo-

tale la plus pure : les Notes qui accompagnent chaque Chant, sont remplies de critique, d'érudition, de philosophie ; & cet Ouvrage m'a paru à tous égards digne de l'impression. A Paris, le 9 Juillet 1779. CARDONNE.

Le Privilége se trouve à la fin de l'*In-quarto.*

Fini d'imprimer pour la première fois, le 12 Juillet 1779.